

# L'HUMAIN AU CŒUR DU MONDE

*ENSEMBLE, RECHERCHER ET PARTAGER LA VERITE*

**Les Conversations du CCIC  
Deuxième cycle de rencontres 2006-2007**

**Septième Conversation**  
*« La famille  
Enjeux d'hier et d'aujourd'hui »*

**Palais de l'UNESCO,  
2 juin 2007**

## **Déjà paru :**

« La marchandisation de la personne humaine »

Actes de la première Conversation, Maison de l'UNESCO, 12 juin 2004

« La marchandisation de l'éducation »

Actes de la deuxième Conversation, Maison de l'UNESCO, 23 octobre 2004

« La marchandisation de la culture »

Actes de la troisième Conversation, Maison de l'UNESCO, 9 avril 2005

« La marchandisation du travail »

Actes de la quatrième Conversation, Maison de l'UNESCO, 5 novembre 2006

« Communication et mondialisation »

Actes de la cinquième Conversation, Maison de l'UNESCO, 13 mai 2006

« Sciences de la vie et éthique »

Actes de la 6 Conversation, Maison de l'UNESCO, 18 novembre 2006

Brochure réalisée par le CCIC

Centre Catholique International de Coopération avec l'UNESCO

9, rue Cler - 75007 Paris, France.

# SOMMAIRE

## **Première partie**

### **7<sup>ème</sup> Conversation du CCIC**

- Ouverture et présentation  
Pr Mgr Guy-Réal Thivierge, Président du CCIC 4
- La famille : La tentation de méconnaître l'altérité  
(Pr Xavier Dijon, s.j.) 11
- Famille : contradictions et enjeux  
(Pr Xavier Lacroix) 19
- La famille : fonctions affectives et capacités  
de former des relations (Pr Carles Pérez Testor) 28
- Réponses aux questions et perspectives 44

## **Deuxième partie**

### **Colloque du Groupe « Famille des OIC »**

- Présentation par Mme Françoise Meauzé 58
- Introduction par M. Bernard Combes 60
- Exposé de M. Jacques Arènes 66
- Exposé de M. Michael Smith 82
- Le cas du Sénégal, par Mme Marie Clémentine Diop 92
- Exposé de Mme Hanny Rasmussen 110
- Une illustration de M. Pierre Benoît 118
- Conclusion de M. Jean-Marie Andrès 123

## INTRODUCTION

« *La Famille* »  
*Enjeux d'hier et d'aujourd'hui*

P<sup>r</sup> M<sup>gr</sup> Guy-Réal Thivierge  
Président

Distingués conférenciers

Messieurs les Professeurs Dijon, Pérez Testor et Lacroix,  
Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,  
Vous tous, bien chers collaborateurs et amis du CCIC,

Je me permets de rappeler, et je le fais avec une joie et une fierté affichées, que nous nous rencontrons aujourd'hui pour la septième fois dans le cadre des Conversations du CCIC. Soyez donc une fois encore les bienvenus et sincèrement remerciés de votre fidèle participation et de votre disponibilité à vivre cette expérience d'un dialogue ouvert, respectueux et chercheur de lumière. Notre présence ce matin dans l'enceinte de l'UNESCO exprime notre volonté ferme de mieux comprendre la place de l'humain, notamment celle de la famille, au cœur de notre monde. Comprendre non seulement pour comprendre à la manière d'un exercice purement intellectuel, mais comprendre aussi pour entreprendre, pour transformer. Comprendre dans le but de construire ensemble par nos engagements une maison humaine, une famille humaine, qui soit pleinement à hauteur d'homme et à hauteur de Dieu.

Notre rencontre revêt aujourd'hui une dimension nouvelle et je n'hésite pas à affirmer qu'elle s'en trouve enrichie, puisqu'elle a été pensée et organisée en collaboration cette fois avec des responsables du Groupe « Famille » de la Conférence des Organisations Internationales Catholiques (OIC) auprès de l'UNESCO. Notre réflexion sur *la famille, enjeux d'hier et d'aujourd'hui* s'articule en deux temps qui s'illuminent et se

complètent l'un et l'autre. En effet, tout en maintenant ce matin le modèle habituel de notre Conversation, nous aurons cet après-midi, pour ceux et celles qui le souhaitent et j'espère vivement que vous serez nombreux à demeurer parmi nous, l'occasion de prolonger nos travaux au cours d'un Colloque sur *l'Éducation primaire au service du développement durable : quel rôle pour la famille ?* Des témoignages d'ici et d'ailleurs viendront illustrer des initiatives et des engagements créatifs et audacieux en faveur de la famille.

Je salue avec enthousiasme et intérêt la collaboration du Groupe « Famille » qui nous aide à concrétiser, d'une part, la fonction d'interface que doit de plus en plus, peut-être même de mieux en mieux, remplir le CCIC au regard des organisations internationales catholiques auprès de l'UNESCO et qui, d'autre part, rend visible notre fervent désir de coopération et de solidarité dans la mise en place des services divers et variés que nos institutions sont appelées à offrir dans leurs champs spécifiques d'engagement. La mise en commun de nos ressources ne peut que favoriser la qualité de nos prestations respectives et, partant, la consolidation de nos actions. Je profite de cette occasion pour féliciter l'ensemble des acteurs de cette synergie porteuse d'espérance. Une nouvelle manière de penser l'avenir de nos Conversations est peut-être née ! Elle est la bienvenue.

La famille entrevue sous de multiples aspects, ses enjeux, constitue donc le cœur de nos travaux et de nos dialogues de ce jour. Des approches anthropologique, sociale, éducative (surtout cet après-midi), psychologique et théologique seront esquissées par nos experts. Elles ne peuvent viser à être exhaustives et, comme à l'accoutumée, elles font appel aux fruits de notre participation à ces conversations qui s'exprimeront, entre autres, à travers les orientations et les questions que nous ferons remonter vers ces mêmes experts. Réfléchir et découvrir ensemble, spécialistes et participants, sont au cœur de la démarche proposée par les Conversations ; celles-ci

demandent à être prolongées dans nos institutions d'appartenance.

La thématique choisie pour notre rencontre ne manque pas d'actualité, c'est là le moins que l'on puisse dire. Au cours des dernières semaines où j'ai eu l'occasion de circuler en Inde, en Europe et en Amérique du Nord, j'ai personnellement été très attentif et frappé par la place qu'occupe la famille dans le débat public. Par exemple, en Inde, de nombreux projets de recherche sont en cours de réalisation dans les universités catholiques et d'Etat ; ils visent à accompagner, sans aucun doute aussi à anticiper dans la mesure du possible, de nouvelles mesures gouvernementales dont l'application est prévue dans les mois à venir. Au Canada, plus particulièrement au Québec, la troisième semaine de mai était officiellement consacrée à la famille. Il y a quelques mois, un numéro du « *Courrier International* » titrait la *Famille (qui) revient... vers une révolution conservatrice!* Comment ne pas se référer à la Résolution sur la famille en Europe. En effet, plus de vingt associations ont signé au Parlement européen une Résolution, fruit d'un mouvement familial sans précédent, sur la famille reconnue comme « le pilier du modèle social européen ». Dans le concert des nombreuses initiatives mises en place autour de la famille, nous devons aussi rappeler que cette dernière fait régulièrement l'objet de réflexions et d'orientations tant de la part du Saint-Père lui-même que du Conseil Pontifical pour la Famille et des autres dicastères romains.

Nous l'aurons tous observé. A notre époque, la famille, tout comme les autres institutions et peut-être plus qu'elles, a été atteinte par les transformations larges, profondes et rapides, de nos sociétés et de nos cultures. Elle subit de nombreuses pressions qui la déstabilisent ou tout au moins la déforment tant et si bien que définir aujourd'hui la famille ne semble plus une chose évidente. Au cours des dernières décennies, en effet, les manières dont les familles se forment, se transforment et se divisent ont été profondément modifiées. Par exemple, dans la majeure partie des pays européens, le taux des mariages (c'est-

à-dire le nombre des mariages célébrés chaque année au regard de la population totale), a subi une forte baisse. Le mariage ne symbolise plus le passage de l'adolescence à l'âge adulte, ou l'événement qui légitime l'accès à la vie sexuelle, ou encore le fondement nécessaire de la vie et de la procréation. La révolution des paradigmes est telle que dans plusieurs milieux le concept même de famille est soumis à rude discussion et très souvent on lui préfère celui de « familles » au pluriel, qui semble mieux adapté à définir la multiplicité des manières de vivre ensemble et les expériences familiales que traverse l'individu tout au long de sa vie.

Les études sociales actuelles, et même celles du passé, au-delà de la diversité des approches utilisées, ont toujours cherché à ramener la famille à des *modèles*. Aucun de ces modèles aujourd'hui semble exhaustif ni même adapté pour définir ce milieu en constante mutation et devenir. Le moment historico-culturel actuel, toujours plus marqué par le phénomène de la globalisation et une recherche d'homogénéisation, fait émerger un concept et une forme de famille toujours plus différenciés et profondément caractérisés par l'individualisme. Nous faisons face à une « déclinaison au pluriel » de la famille, une pluralisation qui envahit tous les aspects de la vie familiale et face à laquelle les différents modèles de famille deviennent réducteurs et inadéquats.

De fait, au plan socio-démographique, nous retrouvons une typologie familiale fortement diversifiée dans ses manifestations : la famille étendue, élargie, nucléaire (parents et enfants ; il est encore le modèle le plus répandu), monoparentale, reconstituée, multiethnique, l'union de fait, l'union civile, l'union homosexuelle. Par ailleurs, nous ne pouvons pas oublier les importants changements survenus depuis les années 70 en matière de législation sur la famille ; je pense, entre autres, à la loi sur le divorce relativement récente dans certains pays européens ; de même, la législation au regard de l'adoption et les revendications de certains groupes de pression en ce domaine. Comment enfin, toujours dans le cadre des

mutations législatives, ne pas mentionner la loi sur l'avortement qui tient elle aussi sa place dans le panorama des bouleversements touchant le mariage, la famille et l'ouverture à la vie ?

Force nous est de reconnaître que l'image du mariage a changé dans nos sociétés modernes : il a cessé d'être proposé par la loi comme un « pacte pour la vie » et il est devenu un contrat résiliable à chaque moment sur la base de la volonté d'un seul des partenaires. Dans ce contexte, la famille est désormais entrée dans un processus accentué de privatisation ; celle-ci et l'individualisme qui en résulte peuvent certainement être considérés comme des clés de lecture du changement que nous venons d'évoquer il y a un instant et qui touchent au sens même de la famille.

Si nous acceptons d'examiner l'ensemble de cette problématique éminemment changeante de la famille non seulement à partir de points de vue culturel, sociologique et politique, mais aussi dans une perspective chrétienne, catholique, une première responsabilité s'impose à nous : connaître les situations, les évolutions, au milieu desquelles la famille et, avec elle, le mariage, se réalisent aujourd'hui. Cette étape est une exigence que l'on ne saurait négliger. Car c'est aux familles de notre temps que l'Eglise, et avec elle tous les chrétiens, doivent apporter l'Évangile, immuable et toujours nouveau, de Jésus-Christ, de même que ce sont les familles plongées dans les conditions actuelles du monde d'aujourd'hui qui sont appelées à vivre le projet de Dieu les concernant.

Nous sommes aussi invités au discernement, à la lecture attentive des signes des temps, puisque les exigences et les appels de l'Esprit se font entendre à travers les événements de l'histoire. En ce sens, l'Eglise peut être amenée à une compréhension plus profonde de l'inépuisable mystère de la famille (et du mariage), « même à partir des situations, des questions, des angoisses et des espoirs des jeunes, des époux et des parents d'aujourd'hui », tel que le soulignait Jean-Paul II en

1981 dans son Exhortation Apostolique « *Familiaris Consortio* » (§5), reprenant là un mot très fort de « *Gaudium et Spes* » (§4).

A cela s'ajoute une composante essentielle de notre temps et particulièrement caractéristique de nos sociétés : la recherche de sens. Les femmes et les hommes de nos sociétés cherchent sincèrement et parfois douloureusement un sens, une orientation, une réponse aux problèmes souvent graves qui affectent leur vie personnelle, familiale et matrimoniale. La pluralité des visions et des modèles qui s'offrent à eux peut apparaître séduisante, certes, mais ils compromettent trop souvent la liberté, la dignité de la personne humaine, le dessein de Dieu sur la famille et le mariage, la Vérité révélée en Jésus-Christ.

Les chrétiens ont le devoir de réfléchir et de s'engager en profondeur afin que la nouvelle culture qui apparaît soit intimement évangélisée, que soient identifiées et connues les vraies valeurs, que soient défendus les droits de l'homme et de la femme et que la justice soit promue dans les structures de la société. Ainsi le « nouvel humanisme » chrétien ne détournera pas les hommes de leurs rapports avec Dieu, mais il les y conduira de façon plus plénière.

Mes bien chers amis, en toutes ces matières, comme dans bien d'autres, notre époque a besoin non seulement de savants mais aussi de sages. Lorsqu'ils sont l'un et l'autre à la fois, nous sommes en droit de nous estimer en situation tout à fait privilégiée. C'est exactement le cas de figure qui s'applique à notre rencontre d'aujourd'hui. Les experts qui nous accompagnent, les Professeurs Dijon (jésuite), professeur à la Faculté de droit des Facultés Universitaires Notre-Dame de Namur (Belgique), Pérez Testor, directeur de l'Institut de Santé Mentale Vidal i Barraquer de l'Université Ramon Llull (Espagne) et Lacroix, doyen émérite de la Faculté de théologie et ancien directeur de l'Institut des sciences de la famille de l'Université Catholique de Lyon (France), sont à la fois connus, reconnus et appréciés dans l'exercice de leur spécialité et de

leur engagement. Qu'ils soient à l'avance remerciés pour leur éclairante contribution à notre rencontre. Sans plus tarder je vous invite à les accueillir bien chaleureusement.

Avant de déclarer ouvertes les septièmes Conversations du CCIC, je rappellerai brièvement les règles du jeu pour ce matin. D'autres consignes vous seront communiquées tant au cours de la matinée qu'en début d'après-midi. Chaque expert dispose de quinze minutes pour nous initier aux grands enjeux de la problématique de notre rencontre. Chacun saura mettre en lumière certains aspects liés à son domaine de compétence. Suivra ensuite une période de soixante minutes de dialogue, débats, par petits groupes accompagnés d'un animateur. Une pause santé de trente minutes nous permettra de poursuivre nos Conversations. Ensuite, nous retournerons en plénière pour soixante minutes : ce sera la remontée des questions retenues par les groupes et les réactions des experts.

Je vous souhaite une très agréable et fructueuse matinée qui sera suivie, j'en ai la conviction, d'un après-midi riche d'idées et d'expériences. Au nom du Conseil d'administration du CCIC – ainsi que des autorités du Groupe « Famille » de la Conférence des OIC – je vous remercie de votre présence et de votre généreuse collaboration à toutes nos activités. Vive le CCIC, vive le Groupe « Famille », vive l'HUMAIN AU CŒUR DU MONDE !

*Pr M<sup>gr</sup> Guy-Réal Thivierge,  
Président du CCIC.*

*Paris, le 2 juin 2007.*

## La famille

### La tentation de méconnaître l'altérité

*Pr. Xavier Dijon, s.j.  
Professeur à la Faculté de Droit,  
Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix,  
Namur, Belgique*

La famille est instituée pour donner forme sociale à l'altérité des sexes en tant que génératrice de la vie. Or il arrive que le législateur soit, dans nos pays occidentaux, sollicité pour reconnaître la légitimité de la famille fondée par un couple homosexuel en lui ouvrant les institutions du mariage et de l'adoption, en ouvrant aussi la procréation médicalement assistée au couple lesbien et, demain peut-être, la gestation pour autrui en faveur du couple gay [exemple belge : février 2003 : admission du mariage des personnes de même sexe ; mai 2006 : admission de l'adoption au profit des couples homosexuels ; mars 2007 : admission de la procréation médicalement assistée au bénéfice de tout auteur d'un projet parental, y compris des personnes du même sexe]. Nous voudrions étudier cette tendance-là non pas pour l'analyser en détail, mais pour tenter d'expliquer à partir d'elle le combat spirituel qui attend les familles d'aujourd'hui. Le sujet est délicat vu l'impact affectif important de ces questions de vie et d'amour, vu surtout la difficulté de critiquer des logiques sociales sans paraître en même temps porter un jugement de condamnation des personnes, jugement qui serait insupportable. Pour tenter de rendre compte tout de même, aussi humblement que possible, de ce phénomène, on évoque quatre transformations : du rapport à la nature, au corps sexué, à la loi et à Dieu.

## 1 - Du rapport à la nature

Après les errements mythiques de la pensée religieuse et les explorations métaphysiques de la pensée philosophique, la science donne une connaissance jugée certaine grâce à l'objectivation qui permet la vérification (ou la falsification) : ses résultats, en effet, tombent sous la mesure des sens. L'homme de science peut dire ce qu'est le monde. Il peut dire aussi, finalement, ce qu'est l'homme puisque l'homme, tout compte fait, ne serait qu'une structure organique particulièrement complexe comme le montre le développement de son cerveau. En tout cas, l'homme se donne ici un moyen de connaissance qui permet d'opérer l'impasse sur quelque « mystère » que ce soit.

Sans doute le savant fidèle à sa méthode doit-il se garder de se prononcer sur les réalités qui débordent les limites de son domaine où il n'appréhende que les phénomènes observables, mais la tentation est forte pour lui de considérer comme non existante la dimension qui n'entre pas dans ce champ-là. Telle est la position scientifique qui a réussi à expliquer le monde sans avoir à y faire quelque place que ce soit à un surgissement venu d'ailleurs : ni de Dieu, sans doute (cfr la querelle des deux surdités réciproques du créationnisme et de l'évolutionnisme), ni non plus de l'homme, ramené sans aucun reste à ses conditions matérielles d'apparition. En langage aristotélicien, on dira que la mise en évidence scientifique des causes efficientes (« *comment* se fait-il que. ? ») a remplacé la recherche philosophique des causes finales (*en vue de quoi* se fait-il que.. ?)

Appliquée au corps humain (biologie), la science permet ainsi la procréation médicalement assistée : l'être humain est « produit » en éprouvette, grâce à la science, comme conjonction d'un ovule et d'un spermatozoïde. Par là, la science donne raison au scientisme lui-même puisqu'elle a réussi à produire un être qui ne renvoie, de soi, à aucune altérité. Certes, cet être sera amené à l'existence, dit-on, pour réaliser un « projet parental », mais il est conçu – remarquons-le – à l'extérieur d'un

tel projet puisque, par exemple, l'embryon pourra matériellement être congelé. Produire l'homme de cette façon-là, n'est-ce pas boucler la boucle fascinante de l'humain ? L'homme voué à une science qui n'a pas besoin d'altérité a engendré le petit d'homme qui n'a pas non plus besoin d'altérité.

Mais ne peut-on déceler dans cette fascination qui saisit la démarche scientifique l'effet-miroir où Narcisse a trouvé la mort ? L'image de l'homme que la science saisit dans les phénomènes sensibles de l'espace et du temps ne renvoie en effet à aucun mystère qui lui en aurait appris davantage sur lui-même. Mais à ne se lire qu'en cette image proposée par la science, l'être humain ne s'y est-il pas noyé ?

## 2 - Du rapport au corps sexué

Aujourd'hui, le sexe n'apparaît plus de lui-même comme « orienté » puisque l'humanité n'est plus pensée comme duelle en son essence. C'est l'individu qui devient l'unité de base : son désir propre représente le début et la fin de sa condition corporelle. Le sujet ne *reçoit* plus l'altérité en même temps que sa propre différence d'avec l'autre sexe, il « *choisit* » cette altérité par delà les indications que lui donne son propre corps. Toute l'évolution législative va dans le sens de cette « débiologisation » des rapports familiaux : divorce, avortement, procréation médicalement assistée élargissent l'espace de liberté de chaque sujet. Prolongeant cette évolution dans la même ligne, on dira que, homme ou femme, peu importe cette contingence de la nature, il faut pouvoir reconnaître la normalité du rapport de deux hommes ou de deux femmes. La société est ainsi requise, agressivement parfois, de reconnaître cette nouvelle conjugalité. Tout rappel d'un ordre symbolique de la dualité sexuelle qui voudrait contredire une telle tendance passerait alors pour une régression vers des âges métaphysiques qui n'ont plus cours dans les démocraties modernes. La famille est ici pensée non plus comme institution de l'altérité mais comme refuge contre la solitude, refuge qui doit

pouvoir prendre toutes les formes que l'on voudra, pourvu qu'elles répondent au vœu du sujet individuel dégagé des contraintes naturelles.

Ensuite, par effet de miroir envers le couple hétérosexuel fécond, le couple homosexuel voudra lui aussi confirmer sa légitimité par l'engendrement d'une descendance. Dans cette perspective, l'intérêt de l'enfant censé mieux garanti au sein d'un couple hétérosexuel (ce dont débattent des études psychologiques divergentes, parfois très hâtives comme on sait) n'entre finalement pas en compte puisque, d'une part la différence sexuelle n'a elle-même pas fait sens pour les 'auteurs' de l'enfant, que d'autre part il n'existe désormais aucune raison de préférer telle forme de parentalité à telle autre..

Ces deux premières transformations, menées dans des directions opposées, -dans le sens très *objectif* (scientifique) du rapport à la nature et dans le sens très *subjectif* (homosexuel) du rapport au corps sexué-, se donnent tout de même raison l'une à l'autre. Comme deux miroirs qui se font face, ces deux thèses se renvoient à l'infini l'image d'une naissance qui ne doit plus rien à l'échange sexuel : il n'est désormais plus nécessaire de penser l'engendrement à partir d'une rencontre duelle.

### **3 - Du rapport à la loi**

La loi naturelle d'autrefois reconnaissait l'homme et la femme à l'origine de la vie ; tel était le sens de l'institution civile du mariage. La loi naturelle affirmait aussi que les humains sont nés d'emblée pour vivre ensemble dans la Cité qui noue entre eux un lien qui les précède : l'homme était vu comme « animal politique ». Aujourd'hui, la loi positive, issue du « contrat social », n'a gardé de la « loi naturelle » des Classiques que le souci de conserver sa sphère de liberté. Le rôle de la loi consiste désormais, non plus à énoncer la « loi » commune que tous devraient suivre mais à garantir à chacun le

plus grand espace en abaissant les contraintes. Il ne s'agit plus de rappeler une quelconque exigence que la *raison* aurait recueillie en cette nature qui lierait déjà mutuellement les humains, il s'agit désormais de poser un acte de *volonté* pour décider des règles du vivre-ensemble à partir du débat démocratique soumis à la loi du politiquement acceptable.

Pour ce faire, la loi met face à face, sans autre médiation (sinon peut-être celle du marché), la liberté et l'égalité, ces deux valeurs qui d'habitude s'opposent dans le champ politique mais qui, ici, se renforcent comme on va le voir. L'*égalité* se regarde au miroir de la liberté, laquelle permet à chacun de se libérer de toutes ses différences (à commencer par la différence sexuelle) pour se retrouver égale aux autres. Ainsi, puisqu'un couple peut se défaire de la différence sexuelle, il faut donner à ce ménage homosexuel les mêmes droits qu'au couple classique. La *liberté*, de son côté, se regarde au miroir de l'égalité au sens où aucun acte du passé ne mérite d'être évalué à une aune quelconque qui ferait la différence entre deux situations apparemment similaires. D'où par exemple le raisonnement suivant : puisqu'une mère abandonnée par son mari élève seule son enfant, c'est la preuve qu'une femme seule peut avoir un enfant et que *donc* une femme seule peut se faire légitimement inséminer. L'impasse est faite ici sur tout jugement quant au mari qui a déserté le foyer. Le *fait* de l'abandon autorise le *droit* à l'insémination solitaire.

La *liberté* neutralise ainsi les différences tandis que l'*égalité* neutralise les actes de liberté : les deux valeurs ne s'opposent plus ; elles se donnent mutuellement raison comme les deux miroirs qui se font face. Qu'est-ce à dire ? Que la logique démocratique a perdu la médiation de la fraternité qui devait permettre de penser ensemble, en évitant leur neutralisation indéfinie, la liberté de chaque sujet en même temps que l'égalité de tous. Or c'est la famille qui donnait cette idée première de la fraternité. A ce titre, la famille précédait le régime démocratique, pour le fonder en quelque sorte dans ses articulations fondamentales de liberté et d'égalité. Aujourd'hui,

c'est l'inverse qui se produit : la loi positive, -et même positiviste, c'est-à-dire coupée de son substrat naturel-, impose son ordre de démocratie abstraite à l'intérieur même de la famille. Au lieu que la relation privée familiale donne son assise au régime public, c'est la loi publique qui 'mange' sa propre assise privée, au besoin même en invoquant paradoxalement le droit à la vie privée pour permettre à chaque citoyen d'instituer dans la cité la famille qui correspond à son désir. Mais, à ce jeu-là, où est passée l'altérité ?

#### 4 - Du rapport à Dieu

Le Livre de la Genèse tient sur les trois réalités que nous avons évoquées, - la nature, le couple et la Loi-, une parole qui renvoie chaque fois à l'altérité : le monde vient des 'dix paroles' où Dieu dit qu'*il soit* ; le couple humain est image et ressemblance de l'altérité propre à Dieu, la loi est là (l'interdit de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal) comme une sollicitude du Créateur pour que vive sa créature. Mais le serpent vient couper la relation au moyen d'un instrument qui pourrait être aussi le miroir. Le miroir possède en effet cet étrange et fascinant pouvoir de fabriquer de l'altérité (virtuelle) à partir de l'identité. On sort, mais en fait on ne sort pas, du même : « vous serez *comme* des dieux ».

En comparaison avec le texte biblique, on ne peut s'empêcher de percevoir dans la triple transformation exposée ici un grand risque de méconnaissance de l'altérité : étudier le monde par la science en considérant comme inexistant le mystère qui n'entre pas dans le champ scientifique, décider de la conjugalité et de l'engendrement non plus à partir d'une nature duelle mais d'un choix propre à l'individu considéré comme unité de base, légiférer pour permettre à tous les citoyens de se retrouver reflétés les uns des autres dans l'abstraction de libertés indifférenciées... Faut-il pour autant diaboliser la Modernité ? Non certes, puisque cette Etape de l'histoire a donné tant de bons fruits, -à commencer par la

science et la démocratie-, mais il importe de reconnaître les enjeux de l'avenir. Les chrétiens le feront en puisant dans l'Evangile les lumières nécessaires au discernement.

Dans ses tentations au désert, Jésus casse le miroir que le *Diabolo*s (Jeteur en travers) lui tendait pour couper la relation du Fils à son Père. Jésus ne veut pas se mirer en son propre pouvoir de changer les pierres en pains, de se jeter du haut du Temple ou de maîtriser les royaumes de la terre ; il préfère affirmer par trois fois les droits de l'Altérité. Le récit des tentations montre que le Malin n'est pas tant un autre que, plutôt, une *absence* d'autre. Mais c'est tout de même lui qu'il faut débusquer dans le décours des évolutions actuelles de nos sociétés et de nos familles.

Nos sociétés et nos familles pourraient ainsi trouver dans la foi chrétienne considérée comme réserve de sens trois perles de grand prix. D'abord le rappel de l'*altérité* qui constitue l'être humain au tréfonds de lui-même et dont la famille offre l'apprentissage fondamental. Ensuite l'aide au discernement qu'apporte la catégorie de la *tentation*, puisqu'il n'est pas vrai que l'histoire humaine soit un long fleuve tranquille, mais plutôt la traversée du désert où il arrive que le Mal se déchaîne (le XXe siècle en sait quelque chose). Enfin l'*émerveillement* de ceux qui reçoivent le don qui leur est fait ; le croyant n'a rien à prescrire à Dieu, il peut seulement se retourner sur ce qu'il a reçu de Lui et voir à quel point *convenait* ce qui *est* : que le monde soit créé par un Père, que la loi soit donnée pour rassembler les humains, que l'enfant surgisse en tiers d'une étreinte de deux êtres de chair.

N.B. On trouvera de plus amples développements, dûment référencés, des positions tenues ici dans X. Dijon, « les miroirs de l'engendrement homosexuel », *Revue interdisciplinaire d'études juridiques* (Bruxelles), 2007, n° 58.

## Bibliographie X. Dijon

Denys de Béchillon, « Porter atteinte aux catégories anthropologiques fondamentales », *Revue trimestrielle de droit civil*, 2002, p. 47 sv.

L. de Briey et J. Pitseys, « L'homoparentalité et la fonction du droit », *Revue philosophique de Louvain*, 105 (1-2), 2007, pp. 77-106.

Daniel Borrillo et Eric Fassin (éd.), « *Au-delà du Pacs ; l'expertise familiale à l'épreuve de l'homosexualité* », Paris, PUF, Politique d'aujourd'hui, 2<sup>me</sup> éd. 2001.

Xavier Lacroix, « Homoparentalité, les dérives d'une argumentation », *Etvdes*, septembre 2003, pp. 201-211.

Y.-H. Leleu et E. Langenaken, « Inceste, mariage et filiation : les cours supérieures ouvrent une voie libérale », *Journal des tribunaux*, 2007 (n° 6264).

Simone Novaes, V° *Procréation assistée* du *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale* édité par Monique Canto-Sperber, (Paris, PUF, 1996).

Olivier Rey, *Itinéraire de l'égarement : du rôle de la science dans l'absurdité contemporaine*, Paris, Seuil, 2003 et, du même auteur, *Une folle solitude. Le fantasme de l'homme auto-construit*, Seuil, 2006.

Yan Thomas, « Le droit, la nature et la politique », *Le Débat*, n° 100, mai-août, 1998, p. 106 sv.

## **Famille :**

### **Contradictions et en jeux**

*Pr. Xavier Lacroix,  
Philosophe et théologien,  
Professeur d'éthique à l'Université Catholique de Lyon,*

La famille se trouve aujourd'hui au cœur de la plupart des contradictions de notre société.

Elle est un des tout premiers lieux de solidarité, de liens qui se veulent durables, mais elle est immergée dans une culture libérale et démocratique qui tend à ne penser les relations qu'en termes de liberté et d'égalité, selon la seule logique du contrat, qui rend les liens précaires et conditionnels.

Par ailleurs, la primauté du subjectif conduit à concevoir la famille davantage comme une nébuleuse de relations affectives que comme une institution, c'est-à-dire une source de liens objectifs, un cadre stable, au service du bien commun.

Ou encore, alors que la famille est le lieu de la naissance et de la croissance de la vie, une culture imprégnée par la science et la technique conduit à douter de l'importance de l'ancrage charnel de la filiation et de tout ce qui se donne à travers cet enracinement.

Je n'envisage ici, bien entendu, que des catégories de pensée, des évolutions potentielles, des données encore minoritaires. Car, dans les sociétés occidentales, une nette majorité des familles sont encore stables, fondées sur le mariage et la différence sexuelle. C'est ainsi qu'en France, malgré la montée des divorces, 80% des enfants vivent avec leurs deux parents, 14% seulement des foyers sont mono-parentaux et les deux tiers de jeunes affirment que le mariage est préférable pour fonder une famille.

## ***La filiation peut-elle remplacer le mariage ?***

La principale contradiction dans laquelle se trouvent aujourd'hui les discours sur la famille, et parfois les conduites, est la suivante. Tous, ou presque tous s'accordent à reconnaître que les liens *parents-enfants* sont appelés à durer, sont irrévocables et même, osent encore écrire certains auteurs, « indissolubles ». Tous reconnaissent que cette solidité est a priori bonne pour les enfants – dans la mesure du moins, bien entendu, où le lien est « suffisamment bon », selon l'expression devenue classique.

Mais, dans le même temps, beaucoup, parmi les intellectuels notamment, prennent leur parti de la précarité – voire de l'inexistence ou de la non institutionnalisation du *lien conjugal*.

Un courant montant affirme que ce n'est plus le mariage, mais la filiation qui crée la famille. Si l'on fait profession de ne plus soutenir un modèle quant à la conjugalité, on affirme haut et fort en soutenir un concernant la filiation. Le corps social, à travers ses différents acteurs, pourrait se désintéresser du lien conjugal, de son statut, de sa solidité, de l'appui qui peut lui être donné, pour ne faire porter l'attention que sur la parenté.

Mais est-il bien cohérent de vouloir consolider un lien tout en se désintéressant de l'autre ? Remplacer l'alliance par la filiation n'est qu'une manière *apparente* de fonder la famille sur l'enfant. En réalité, ce qui sera déterminant dans l'histoire ultérieure, ce ne sera pas l'intérêt de l'enfant mais les aléas de la vie du couple. Reconnaître un enfant, c'est bien s'engager envers lui, mais que vaut un tel engagement si on laisse ouverte l'hypothèse de la précarité du couple, c'est-à-dire la possibilité qu'à plus ou moins long terme l'un des deux parents soit séparé de lui ? Au nom d'une simple éthique de la responsabilité doit être appelée la cohérence entre l'engagement parental et l'engagement conjugal.

Non, ce n'est pas l'enfant qui fait la famille. Une telle charge serait, du reste, bien trop lourde pour ses frères épaulés.

Il relève de l'évidence que le mariage est à ce jour le fondement le plus solide et le plus cohérent pour la filiation. En dehors de ce cadre, la définition de la filiation est hésitante. Elle balance entre le critère dit « biologique » et le critère dit « volontaire » : autrement dit entre la mise en avant de la dimension génétique, d'une part, et la dimension adoptive, d'autre part. En réalité, aucun de ces deux critères n'est suffisant pour fonder la parenté. Etre « père » ou « mère » engage plus que le génétique, plus aussi que la volonté. Dans le mariage, ces deux dimensions sont réunies. Il réunit le volontaire et l'involontaire, l'intime et le social, le charnel et le spirituel – au total, les trois dimensions de la parenté : corporelle, légale et domestique. En dehors du mariage, ces trois fonctions sont beaucoup plus souvent dissociées<sup>1</sup>.

La paternité est la principale victime de la désinstitutionnalisation du mariage. Entre « institution » et « paternité », le lien est très étroit, intrinsèque. Là réside la plus ancienne signification du mariage. Hors mariage, en dernier ressort, la désignation du père dépend de la mère.

Il est vrai que le mariage n'est pas de soi une garantie de stabilité. Nous ne le savons que trop. Mais, quels que soient les fragilités et les aléas de l'histoire singulière du couple, il y a et il y aura toujours une différence entre l'union « de fait » et l'union *voulue*, résolue, publiquement affirmée comme telle. Les données statistiques confirment cette différence. Il est établi selon plusieurs sources sérieuses que le taux de rupture entre les concubins est *six* fois plus élevé qu'entre les époux. La venue de l'enfant ne divise ce taux que par trois<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> J'ai développé cela dans *Passeurs de vie*, Bayard, 2004, tout spécialement au chapitre I.

<sup>2</sup> L'arrivée des enfants diminue ce taux par trois, ce qui signifie que le lien entre les parents reste encore *deux* fois plus fragile. Une des études indique

Or nous connaissons clairement le prix des fragilités familiales. Le prix humain, social, économique même. Des études indiquent qu'en France, 80% des adolescents hospitalisés en secteur psychiatrique, 90% des jeunes en centres d'éducation spécialisée appartiennent à des familles éclatées, que le taux d'échec scolaire double après la séparation des parents<sup>3</sup>...

En ce qui concerne les adultes, la proportion de dépressions, de dérive sociale, d'alcoolisme est beaucoup plus grande après le divorce ; le taux de suicides est six fois supérieur à la moyenne nationale chez les pères, deux fois chez les mères<sup>4</sup>. Sans parler des conséquences matérielles. L'éclatement des familles est le premier facteur de précarité, avant le chômage.

Ordinairement, lorsqu'un phénomène implique un tel coût pour la collectivité, se pose la question de sa prévention, des actions à engager pour le réduire. Ici, il n'en est rien. La question de la prévention des fragilités familiales relève presque du tabou. A l'heure où l'on renchérit sur la « protection de l'enfance », il est paradoxal de voir l'Etat, au nom d'une neutralité factice, ne pas soutenir les formes familiales les plus propices à l'épanouissement de celui-ci.

Le soutien public, collectif, social à l'institution matrimoniale est en effet de plus en plus faible. Sur le plan de la législation en particulier : de manière constante, les droits des concubins se rapprochent de ceux des époux. Que des personnes qui ne sont liées par aucun lien juridique bénéficient presque des mêmes droits a une portée symbolique. Cela signifie que l'Etat ne fait pas de distinction.

---

de surcroît que la précarité de ces unions tend à augmenter. A. Nizard, in *Population et société*, n° 334, avril 1998. Voir aussi l'article de L. Toulemon, in *Population*, n° 49-6, 1994. Pour le Québec, *Recueil de réflexions sur la stabilité des liens parents-enfants*, Conseil de la famille du gouvernement, 1996, p. 18-19.

<sup>3</sup> *Passeurs de vie*, p. 120, 121, 248.

<sup>4</sup> Evelyn Sullerot, *La crise de la famille*, Fayard, 1997, p. 272.

Pourtant, il serait *a priori* cohérent que le mariage, qui implique plus d'obligations et qui a pour vocation de fonder une famille, bénéficie d'appuis supérieurs au concubinage. Fondamentalement, c'est une curieuse philosophie du droit qui est induite par la multiplication de ces *droits créances* auxquels ne correspond aucun engagement.

Quelle aide les couples reçoivent-ils pour surmonter les crises, apprendre à communiquer, trouver le souffle nécessaire à de nouveaux départs ? Quelle éducation, quelle information, quel accompagnement ? Un chiffre est particulièrement éloquent. En France, le montant de l'aide publique au conseil conjugal – en quelque sorte préventif de la séparation – est, pour une heure d'entretien,  *cinq fois inférieur* à celui de l'aide accordée à la « médiation familiale », qui se pratique dans le cadre du divorce<sup>5</sup>.

Une chose est de prendre acte avec réalisme de la difficulté et donc de la fragilité de la relation interpersonnelle entre les époux. Une autre est de *concevoir a priori* ce lien selon le seul modèle contractuel ou romantique, en se désintéressant de tout ce qui pourrait augmenter ses chances de solidité.

### ***Vers une parenté artificielle ?***

Dissociée de la conjugalité, la parenté va se trouver dissociée en elle-même.

Un courant montant tend à affirmer qu'en matière de filiation, c'est la dimension *adoptive* qui prime, autrement dit volontaire, symbolique, affective, reléguant au second plan la dimension dite « biologique » – terme réducteur. Ce courant argue des possibilités offertes par les procréations médicalement assistées.

---

<sup>5</sup> Dans le département du Rhône, l'aide publique (Etat, CAF, DASS, ville) est de 8 euros par heure pour le Conseil conjugal, et de 40 euros pour la médiation familiale.

La fascination par la technique transforme alors ce qui n'est qu'un palliatif exceptionnel, onéreux et aléatoire à des situations accidentelles en un *nouveau modèle procréatif*. Une tendance lourde tend vers ce que le psychiatre Christian Flavigny dénomme la *parenté artificielle*<sup>6</sup>. On oublie ou dénie l'importance, le prix, la portée signifiante de l'ancrage charnel de la parenté, c'est-à-dire de son enracinement non seulement dans le corps, mais dans la sexualité, dans la rencontre entre deux désirs, dans la chair. La chair est plus que le biologique. Elle est personnelle, intime, elle est le corps vécu de l'intérieur, le lieu où la vie se donne, s'éprouve et se révèle.

Une conception objectivante de la vie s'allie à la volonté de puissance et à une tendance à l'indifférenciation entre masculin et féminin pour conduire à une conception de la parenté qui vide insensiblement les termes de « père » et « mère » de leur contenu. Quel sens gardent en effet ces termes s'il est institué par la loi qu'un enfant a « deux pères » ou « deux mères » ?

Nous voici face à une revendication qui va montant dans maints pays même si – il faut le souligner – c'est un très petit nombre d'entre eux qui lui a donné droit. Un nombre croissant de nos contemporains ne voient pas au nom de quoi refuser le mariage et l'adoption à des couples de même sexe. Du mariage je rappellerai seulement qu'il est intrinsèquement, par définition, la fondation d'une famille – et donc qu'il débouche ou débouchera nécessairement sur la filiation ou l'adoption.

Quant à cette dernière, je rappelle deux principes préalables :

1. En ce domaine plus qu'en tout autre, c'est l'intérêt des enfants qui doit être prioritaire, non de celui des adultes, leurs désirs, leurs besoins, voire des scénarios de leur imaginaire.

---

<sup>6</sup> Christian Flavigny, *Parents d'aujourd'hui, enfants de toujours*, Armand Colin, 2007.

2. Il y a une différence entre prendre en compte certaines situations particulières existantes et instituer, c'est-à-dire définir par la loi, un cadre. S'il ne s'agit que d'accompagner des situations, il y a toujours moyen de s'entendre, et des règles de droit suffisantes existent déjà. Mais aménager, prendre acte de situations est une chose – *instituer*, c'est-à-dire définir par la loi un cadre a priori, apportant l'appui symbolique et social de la société à un statut, en est une autre.

Pour recourir à une catégorie fort mise en avant, j'affirme qu'une telle institution serait discriminatoire : en instituant la parenté monosexuée, sous prétexte de lutter contre une prétendue discrimination entre les adultes, on en créerait une autre, bien plus réelle et bien plus grave, entre les enfants.

En effet, il serait *a priori* prévu par la loi que des centaines de milliers d'enfants soient privés de trois biens fondamentaux :

1. De la différence entre deux repères identificatoires, masculin et féminin, dans leur univers de croissance intime. Ni le masculin ni le féminin ne récapitulent tout l'humain. Qu'il soit garçon ou fille, l'enfant a donc besoin, pour la découverte de son identité d'un jeu subtil d'identification et différenciation avec ses deux instances paternelles et maternelles. Cela a été étudié avec minutie par une littérature scientifique surabondante<sup>7</sup>. Mais, par un étrange phénomène d'amnésie collective, le discours montant fait froidement table rase de tout cet acquis.

2. Le deuxième bien fondamental est la continuité , lorsque cela est possible, entre le couple procréateur et le couple éducateur. La quête douloureuse de leur origine par les enfants nés « sous x », les difficultés propres à l'adoption indiquent bien que les ruptures dans l'histoire, les dissociations entre les différentes composantes de la parenté sont autant de

---

<sup>7</sup> Jean le Camus, *Le journal des psychologues*, Mai 1996, p. 51.

complications dans la vie de l'enfant. Dès lors, il est souhaitable qu'à la discontinuité liée à l'adoption ne vienne pas s'ajouter une seconde discontinuité, à savoir la perte de l'analogie entre le couple d'origine et le couple éducateur. C'est a fortiori parce qu'il est adopté qu'un enfant a besoin d'un père et d'une mère qui ont intimement intégré le sens de la différence sexuelle.

3. Le troisième bien élémentaire pour l'enfant sera une généalogie claire et cohérente, lisible. Nous sommes dans un système généalogique à double lignée, ce qui ne manque pas de sens. Or, on ne change pas un système de parenté millénaire par petites touches. Il forme un tout cohérent.

Ce qui menace peut donc être résumé sous le concept de **dissociation**. Dissociation entre conjugalité et parenté, entre couple et famille, entre procréation et sexualité, entre naissance et parenté, entre parentalité et parenté.

En revanche, aujourd'hui comme hier, comme demain, ce qui demeure à promouvoir est une éthique de la cohérence, de l'**unité vivante**, autre nom d'une éthique de l'incarnation.

## Un modèle

Dans cette perspective et pour conclure, j'ose affirmer que tous les modèles familiaux ne se valent pas, qu'un modèle demeure préférable, que je caractérise par **quatre piliers** : l'alliance conjugale, la différence des sexes, l'accueil de la vie comme don, l'intégration communautaire<sup>8</sup>.

Ce modèle n'est pas clos, et il a une dimension universelle. Tel qu'il est pensé et vécu aujourd'hui, il est incontestablement héritier de l'inspiration chrétienne. Mais cela ne veut pas dire qu'il soit confessionnel, propre aux chrétiens.

---

<sup>8</sup> Pour plus de développements, je renvoie au chapitre « Tous les modèles familiaux se valent-ils ? » de mon dernier livre : *De chair et de parole. Fonder la famille*, Bayard, 2007.

Ce que les Eglises peuvent apporter est précisément le quatrième pilier, à savoir l'intégration communautaire. Celle-ci peut prendre une valeur croissante aujourd'hui. En effet, dans le contexte de nos sociétés libérales, démocratiques et sécularisées, les Etats et la législation, pour diverses raisons, ont de moins en moins les moyens de soutenir l'institution conjugale. La tâche en revient à des ensembles plus cohérents où se partagent des biens spirituels communs, ces *communautés* ou corps intermédiaires chers à la doctrine sociale de l'Eglise.

En tant que chrétiens, nous pouvons offrir d'une part un milieu vivant où ce modèle ait plus de chances de se réaliser, d'autre part ce que je me plais à appeler une *bonne nouvelle*.

La mission des chrétiens n'est pas seulement de résister, de critiquer les dérives que je viens d'évoquer, mais aussi d'être une force de proposition. Le lien conjugal solide et vivant, la différence sexuelle vécue comme un enrichissement, l'ancrage de la parenté dans la chair, en un mot ce qui se joue autour de **l'incarnation** est source de sens, de vie et de joie. La famille n'est pas le seul lieu où une vérité de l'humain reçue dans la foi se révèle avoir une portée signifiante pour tous.

## **La famille : fonctions affectives et capacités de former des relations**

*Carles Pérez Testor  
Directeur du Centre Mèdic Psicològic  
de la Fundació Vidal i Barraquer  
Professeur titulaire à l'Universitat Ramon Llull,  
Barcelone, Espagne*

Tout d'abord, je voudrais remercier le CCIC et en particulier son Président, Monseigneur Guy-Réal Thivierge et son Directeur, M. Gilles Deliance, pour leur invitation à participer à cette Journée. A la Fundació Vidal i Barraquer, notre préoccupation a toujours été d'approfondir la complexité des processus psychologiques auxquels le couple et la famille sont confrontés, et pour cette raison nous avons toujours voulu collaborer avec des institutions intéressées par cette thématique.

Depuis la création de notre Unidad Asistencial de Pareja y Familia (Unité d'assistance au couple et à la famille) en 1976, il y a plus de 30 ans, nous nous occupons des couples et des familles qui souffrent des conflits et des difficultés dans leurs relations. C'est à partir de cette expérience et de notre modèle que nous présentons aujourd'hui cette réflexion, qui nous l'espérons vous intéressera.

Je propose à votre réflexion trois thèmes essentiels concernant la famille :

1. La famille actuelle en pleine mutation
2. Fonctions affectives de la famille
3. Capacités du couple à former des relations

## 1. La famille actuelle en pleine mutation

Depuis peu, la famille a retrouvé un rôle de protagoniste. Pendant des décennies nous avons assisté aux prophéties qui annonçaient la dissolution de la structure familiale, mais par contre, de nos jours, la famille a retrouvé un crédit social.

Il faut reconnaître que les changements qui ont eu lieu dans la famille ces dernières années ont été vertigineux. On a beaucoup écrit sur cette question mais selon Ramon M<sup>a</sup> Nogués (1995) il est nécessaire de souligner les aspects suivants :

1.- Le premier est celui du **changement des rôles**. Un des grands défis auxquels le couple est confronté est la grande capacité d'adaptation, de tolérance et d'autonomie dont ses membres doivent faire preuve vu les changements sociaux progressifs. On est passé d'un cadre rigide et stéréotypé à un cadre ouvert, pratiquement sans normes, et les parents ne savent pas ce que doit être leur rôle. Sans modèles, les parents se sentent sans règles et sans sécurité. L'identification avec leurs propres parents devient plus difficile chaque jour. Il semblerait que les valeurs de nos propres parents soient devenues caduques. Ines Alberdi elle-même l'affirme :

« La situation actuelle nous semble peu satisfaisante tant pour les hommes que pour les femmes, bien que pour des raisons différentes. Les hommes sont toujours confus et n'ont pas su réagir devant les nouveaux défis ni élaborer leurs propres réponses et stratégies. Pour leur part, les femmes considèrent qu'il n'existe pas encore une correspondance entre l'égalité des droits reconnue juridiquement et les pratiques quotidiennes ». Alberdi (1995)

Ce manque de références et des difficultés dans l'identification laisse le couple dans une situation de fragilité importante qu'il aurait fallu évaluer avec grand soin. Quelques auteurs considèrent ce changement comme positif en raison des possibilités de rénovation qu'il pourrait provoquer et qu'il a

déjà provoqué dans le système familial, mais cette fragilité donne lieu aussi à l'apparition de l'insécurité et de la délégation de fonctions et responsabilités.

**2. Un second changement est celui de l'augmentation de l'espérance de vie.** Pendant le 20ème siècle, l'espérance de vie en Espagne est passée de 40 ans à 74 ans pour les hommes et à 81,5 pour les femmes. La Catalogne a une des espérances de vie les plus élevées dans le monde avec 76 ans pour les hommes et 82,6 pour les femmes. Ceci a pour conséquence immédiate de rallonger la vie en commun du couple, une situation qui donne lieu à une dynamique familiale différente. A peine un siècle auparavant, la vie moyenne du couple ne dépassait pas les 10 années (ils étaient les plus actifs dans l'éducation de leurs enfants) tandis qu'aujourd'hui, ceci peut dépasser les 45 années.

**3. Un troisième changement est celui de la réduction de la fonction reproductive.** Le temps que la femme consacre à la reproduction, c'est-à-dire le temps de gestation plus les soins et l'allaitement de chaque enfant, est passé de quelque vingt années (7 enfants en moyenne et 3 années par enfant) à quelque 2 années (1,23 enfants et réduction du temps de l'allaitement) (Nogués, 1995).

**4. Un quatrième changement est la baisse de la natalité:** le nombre d'enfants en Catalogne a baissé de manière significative. De 2,72 enfants par femme en 1975 nous sommes passés à 1,23 enfants en 1999, en tenant compte du fait qu'en 1997, on est arrivé à 1,14. La réduction du temps nécessaire pour élever les enfants agit de manière significative sur le couple, étant donné que l'éducation des enfants influe sur la stabilité de la relation du couple. Durant ces dernières deux ou trois années, l'augmentation du flux migratoire a donné lieu aussi à une nouvelle augmentation de la natalité.

**5. Un cinquième changement est la fin des unions consanguines.** C'est un autre élément intéressant qui affecte la génétique des populations. Un des conséquences de la

technologie et des changements politiques et sociaux de ces dernières 25 années a été la mobilité qui a considérablement augmenté. Ce n'est pas un phénomène nouveau puisque les vagues migratoires du XXe siècle avaient déjà contribué à ce processus, mais la généralisation de la mobilité des populations, surtout parmi les plus jeunes qui vont étudier ou travailler chez d'autres populations et sont séparés du groupe familial, nous porte à considérer cela comme une nouveauté dans le sud de l'Europe. Cette mobilité a aussi affecté de manière très significative l'interculturalité, un phénomène qui a d'importantes conséquences sur le concept de famille.

**6. Un sixième changement est la consolidation de la famille nucléaire.** La transformation démographique et technologique a provoqué l'apparition de ce qu'on appelle la famille nucléaire constituée par le couple et un ou deux enfants, puisque trois enfants constituent déjà une famille nombreuse. Quelques auteurs (Alberdi, 1995 ; 1999) ont exprimé les avantages de cette organisation familiale par rapport à la famille patriarcale classique, mais il est évident que l'organisation nucléaire est plus fragile et que les nouvelles expressions des relations entre parents et enfants affaiblissent la cohésion de la structure familiale.

La famille nucléaire a changé le rôle des grands-parents : du leadership du clan, de la famille étendue, à un rôle purement de suppléance. En Espagne nous avons une génération de femmes avec une espérance de vie beaucoup plus longue, non seulement en nombre d'années mais aussi en qualité, que celle des générations précédentes. Ces femmes à 25-30 ans se sont occupées de leurs enfants, à 45 ans, elles se sont occupées de leurs parents et à 60 ans de leurs petits-enfants. Mais cette génération de grands-mères n'existe plus. Leurs filles ont déjà épousé les mêmes carrières que leurs fils, sans distinction, travaillent en dehors de la maison et accepteraient difficilement d'exercer un rôle de grands-mères semblable à celui de celles qui les ont précédées.

7. Un septième changement est **la consolidation sociale du divorce**. Le divorce existe dans la législation espagnole depuis juillet 1981. C'est une situation nouvelle qui présente la possibilité de dissolution du lien matrimonial et donne lieu à l'émergence de familles recomposées. Nous pourrions considérer les familles recomposées comme une conséquence du divorce bien qu'elles aient toujours existé à partir du veuvage.

A notre avis, ces sept changements sont les principaux facteurs qui ont conditionné un nouveau type de familles, les familles du XXI<sup>e</sup> siècle.

## **2.- Fonctions affectives de la famille**

Les parents sont responsables de l'éducation de leur famille. Les fonctions que doivent exercer les familles, qu'elles soient biologiques ou d'accueil, monoparentales ou nucléaires, étendues ou recomposées, sont les mêmes pour toutes. La famille est le groupe au sein duquel on grandit et où on assume les besoins basiques et fondamentaux de ses membres et, en particulier, des enfants. C'est un groupe au sein duquel les membres sont unis, s'aiment les uns les autres, sont liés et s'entraident réciproquement à grandir, à vivre comme des personnes dans toutes leurs dimensions : cognitive, affective, relationnelle, etc. (Font, Perez et Romagosa, 1995).

La naissance du premier enfant transforme le couple en famille. Le couple devient une triade et les fonctions s'élargissent avec la parentalisation. En plus de s'occuper mutuellement l'un de l'autre, il faut maintenant prendre soin d'un tiers, plus fragile et vulnérable. La famille prend la forme d'un groupe, un groupe complexe en évolution constante qui comprend des membres à différentes phases de développement, unis entre eux par des rôles interrelationnels et diversifiés (Nicolò 1990,.1992,.1996). Mais nous avons déjà signalé auparavant que la manière choisie par les parents d'exercer implicitement ou explicitement les rôles parentaux

dépendra de la façon dont ils vivront leur relation de couple et de la manière dont ils ont vécu leur relation avec leurs propres familles d'origine.

Les familles d'origine peuvent difficilement servir de modèle. C'étaient des familles où la fonction essentielle du père était de se charger de la vie matérielle de la famille. A présent la fonction du père est en train de changer. Les rôles ne sont plus définis, ce qui augmente la complexité (et la richesse) des relations.

Les rôles de père et mère sont différents et complémentaires. Nous pourrions dire que la mère et le père effectuent des tâches de contenance complémentaires avec un même objectif : créer un système internalisé de relations, organiser un cadre pour les apprentissages et être une matrice qui favorise la capacité de penser.

Jorge Thomas définissait ainsi la famille :

*« La famille est un groupe très spécial qui s'est institutionnalisée avec la fonction - ou la tâche - d'être une matrice parentale avec deux systèmes inconscients à l'intérieur (le contenant, ou le système parental, et le contenu, ou le système filial), les deux ayant une relation symétrique stable (...). De ce point de vue, la famille est une structure vivante et unique, qui participe et donne matière à l'appareil mental de chacun de ses membres, surtout en ce qui concerne les enfants ».* (Thomas, 1987).

À partir de cette description de Jorge Thomas, la responsabilité des parents est claire. Ils ont la charge de définir la tâche et de gérer la façon dont celle-ci sera mise en œuvre.

Selon ce modèle, la tâche fondamentale est le développement affectif et cognitif. Comme l'affirme Barraquer Bordas, le développement affectif est le fil d'Ariane sur lequel peut se greffer le développement cognitif. Sans un bon développement affectif, rien ne s'apprendre (Barraquer Bordas, 1995).

Le développement affectif dans le groupe familial émerge à partir de l'utilisation des fonctions affectives. Selon le modèle de Meltzer et Harris, il y a des organisations familiales basées sur les fonctions affectives de type projectif qui produisent des modèles d'apprentissage fondés sur la projection, tandis que pour apprendre le vécu sont nécessaires des fonctions affectives de type introjectif, qui favorisent la capacité de contenir la souffrance mentale. (Meltzer et Harris, 1989).

Ce modèle est basé sur une conception du groupe familial où les parents exercent la fonction de la protection du système filial, en favorisant la croissance du groupe. C'est la tâche des parents : éviter une anxiété excessive des enfants qui empêcherait leur développement. Il est certain que les enfants devraient pouvoir tolérer des degrés d'anxiété et il ne serait pas bon si, par un excès de surprotection des parents, ils ne pouvaient pas l'éprouver, mais les parents doivent faire en sorte que cette anxiété puisse être assumée. Il est nécessaire que les parents aident leurs enfants à assumer leur anxiété.

Les fonctions affectives décrites par Meltzer et Harris ont été développées par différents auteurs (Thomas 1987 ; Thomas 1991 ; Gomis 1994 ; Perez Testor, 1994, 1995 et 2002). Pour résumer, nous pourrions dire que les fonctions introjectives sont celles qui aident à grandir, qui aident à incorporer des aspects positifs dans le développement, tandis que tout ce qui est projectif aura une influence négative sur la croissance.

Les fonctions introjectives qui promeuvent le développement sont :

1. La génération de l'amour
2. La promotion de l'espoir
3. La retenue de la souffrance dépressive
4. Penser.

Ces fonctions permettent d'affronter et d'assumer les anxiétés, de donner un nom aux sentiments et aux conflits et d'utiliser la capacité de penser pour trouver des chemins de réparation et de symbolisation. Quand le système parental se charge de ces fonctions affectives adultes et dirige la capacité de penser, la famille est organisée de manière réussie, en évitant la confusion et le chaos.

Quand prédominent dans la famille les fonctions affectives projectives prédominent dans la famille, c'est-à-dire :

1. L'éclosion de la haine
2. L'intensification du désespoir
3. L'émergence de l'angoisse persécutrice
4. La création de mensonges et confusion

la famille se déstructure et la pathologie apparaît dans le groupe. Si la famille malade perd sa capacité d'exercer les tâches de contrainte, l'anxiété déborde et le groupe se désorganise ou met en marche des mécanismes de défense pathologiques.

Si le système contenant échoue, les parents n'ont plus la capacité d'assumer les fonctions parentales. Ainsi se crée une relation d'objet partiel, comme par exemple le fait de s'identifier à un enfant au lieu de se rendre l'égal du conjoint. Dans ces cas, la capacité de penser ou de déléguer disparaît (Pérez Testor et Sauveteur, 1995 ; Pérez Testor, 2002) et les enfants peuvent faire preuve d'une pseudo-maturité qui ne leur permet pas d'être des enfants et de se développer comme tels.

Si le système contenu (les enfants) entre en crise, peuvent apparaître des difficultés d'individuation, de craintes et de présence d'anxiétés catastrophiques ou claustrophobiques et d'implication dans le couple parental, etc.

Suivant la capacité de la famille d'intégrer les fonctions affectives et de maintenir un équilibre positif entre les fonctions introjectives et les fonctions projectives, une famille

aura plus de réussite qu'une autre quant à sa capacité de contenir. Par exemple, dans les familles dites agglutinées et dans celles qui sont uniformisées (Pérez Testor, 1996), les relations entre les parents et les enfants sont très difficiles vu le stéréotype relationnel et la rigidité des uns et des autres, ce qui rend impossible le dialogue et le changement. Les possibilités de contenir de ces familles sont très détériorées. Dans les familles isolées (Pérez Testor, 1996) il n'y a pas de conflits entre les parents et les enfants, vu la distance entre les différents membres et le peu d'espoirs qui sont mutuellement réveillés. Chaque membre cherche des solutions individuellement et on ne crée pas l'espace nécessaire pour l'échange et la solidarité.

Par contre, dans les familles intégrées (Pérez Testor, 1996), on peut affronter les conflits et les changements que tout groupe en développement peut supporter. On ne vit pas les crises comme des catastrophes irréparables mais comme des moments privilégiés où peuvent être clarifiés les malentendus et les difficultés pour arriver à des pactes et des accords. Les familles avec des structures intégrées ont la capacité de supporter la contention.

### **3. Capacités du couple de former des relations**

Pour que à la famille puisse développer des fonctions de contrainte et de croissance adéquates, il est nécessaire que le couple possède les capacités suffisantes pour entreprendre cette tâche. Et ces capacités dépendront de la qualité de la relation. Un couple qui peut développer un lien qui lui permettra de partager un espace mental commun aura la qualité suffisante pour entreprendre cette tâche.

Dans plusieurs publications, nous avons parlé des difficultés des relations du couple et de sa pathologie (Bobé, Pérez Testor, 1994 ; Pérez Testor, 2006) et nous avons aussi essayé de nous rapprocher du concept de la qualité des

relations dans une publication récente (Pérez Testor, 2006). Dans ce dernier travail nous avons essayé de nous rapprocher des indicateurs qui pourraient nous permettre d'affirmer qu'un couple maintient une relation saine. Aujourd'hui, par extension, nous pourrions ajouter que ces indicateurs pourraient nous permettre d'identifier les couples qui présentent cette capacité de former une relation.

La majorité des auteurs semblent convenir que l'un des indicateurs qui permettent de déterminer la qualité du lien du couple est la **stabilité**. Certains chercheurs mesurent la stabilité à partir de la négation de son contraire. Par exemple, Jeong et ses collaborateurs considèrent qu'un couple est stable quand aucun de ses membres ne songe à la séparation, étant donné que pour ces auteurs un couple est instable lorsque des pensées liées au divorce apparaissent (Jeong, Bollman et Schumm, 1992). Pour ces auteurs la stabilité du couple ne repose pas forcément sur une bonne relation entre les conjoints. Il suffit, pour quelque raison que ce soit, que le couple désire maintenir la vie en commun. Pour nous, ce type de stabilité n'est pas nécessairement un indicateur de qualité, étant donné que l'on peut maintenir la vie en commun pour des raisons purement financières ou de convenances sociales.

Un autre indicateur pourrait être la **satisfaction**. En fait, Karney et Bradbury, les auteurs de l'une des meilleures études sur la qualité des relations au sein du couple, ont conclu que la « satisfaction matrimoniale » est la variante qui a la plus grande influence sur la stabilité et sur la perception qu'ont les couples de la qualité de leur relation (Karney et Bradbury, 1995).

D'autres études ont dépassé le concept de satisfaction et se sont centrées sur ce qu'elles nomment **amour passionné**. Tucker et Aron l'ont défini comme « le désir intense d'être avec l'autre membre du couple ». (Tucker et Aron, 1993). Ces auteurs ont observé que « l'amour passionné » est plus important que la satisfaction, surtout dans les moments de transition. Les moments de transition sont les situations qui

peuvent générer du stress et de la pression dans la vie de couple, par exemple avoir un premier enfant, ou lorsque les enfants quittent la maison familiale, laissant le « nid vide ». Tucker et Aron ont établi que l'amour passionné est plus important que la satisfaction, étant donné que pour eux la satisfaction implique l'absence de problèmes et la perception d'un bien-être général, alors que l'amour passionné comporte une attention intense et beaucoup d'affection. Ces auteurs pensent que « l'amour passionné » serait « le principe actif » de la mesure de la satisfaction du couple et observent que cet amour peut être assez stable au cours du temps et être récupéré quand il se détériore, par exemple dans les moments de transition.

Nous avons déjà observé dans un autre travail (Pérez, Castillo, Palacín, 2002) que toutes ces distinctions nous paraissent intéressantes et nécessaires, puisqu'il n'existe pas de concept clairement défini de la qualité de la relation du couple. La stabilité, la satisfaction et l'amour passionné sont assurément quelques-unes des dimensions qui définissent la qualité de la relation au sein du couple, mais pas les seules. Amato et Booth ont apporté d'autres notions, par exemple le degré de **bonheur**, dépendant du niveau de **compréhension** ou **d'affection** reçue, de la satisfaction donnée par les **relations sexuelles** ou le **soin** apporté aux tâches ménagères. Ces auteurs citent aussi la fréquence de **l'interaction**, comme prendre ses repas ensemble, rendre visite à des amis, travailler sur des projets pour la maison, sortir ensemble, etc., ou la fréquence et la gravité des désaccords, des conflits et des disputes. Ils citent aussi les problèmes présents dans le couple, comme la propension à la colère, la jalousie, le caractère dominant, être rarement à la maison, dépenser de l'argent, consommer de l'alcool, etc.

Les axes qui nous permettent de définir la qualité de la relation de couple sont multiples, mais ils devraient certainement se rassembler autour de deux axes essentiels : la **conjugalité** et la **parentalité**. Ces deux axes intimement liés

délimitent deux espaces clairement différenciés dans le monde interne du couple. La conjugalité est un axe qui concerne l'intimité du couple. C'est un axe centripète qui relie les deux membres à un monde de sensations, d'émotions et d'affects qui leur permet de croître en tant que dyade. En revanche, la parentalité est l'axe qui ouvre le couple vers la famille, qui provoque un changement de direction. Un monde à deux s'ouvre sur un monde à trois.

La paternité exige des couples de redessiner les limites dans leurs relations avec l'environnement social et économique, et avec leur monde interne de couple et d'individu. Un changement se produit sur le terrain de l'engagement et de l'intimité. La paternité met à l'épreuve la capacité du couple à gérer les limites entre le rapprochement et la distance, l'intrusion et l'exclusion, le semblable et le différent, etc., des changements flexibles qui permettent un équilibre dans le temps entre être ensemble et être séparés. La conjugalité et la paternité doivent se vivre constamment comme un équilibre dynamique dans la relation avec l'autre, en accord avec les exigences changeantes de la vie familiale (Clulow, 1996). Il est nécessaire de manier les dilemmes du triangle et examiner le monde interne de chaque conjoint (Clulow, 1996).

Le couple qui peut vivre les deux axes de façon équilibrée pourra conserver une bonne relation et exercer des fonctions éducatives avec les enfants et, selon Antoni Bobé, présentera les compétences suivantes. (Bobé, Pérez Testor, 1994) :

***La capacité de donner et recevoir***, c'est-à-dire que ce n'est pas toujours le même qui donne et l'autre qui reçoit, mais qu'il y a un échange constant entre les deux membres du couple.

***La capacité de se confronter aux sentiments de frustration et d'hostilité***. Nous nous basons sur le fait que la relation entre deux personnes n'est pas facile et qu'il pourrait y avoir des situations agressives et difficiles. Nous pensons

qu'un couple sain n'est pas un couple qui ne ressent aucun sentiment de frustration ou d'hostilité. C'est un couple dont la qualité de la relation le rend capable d'accepter des situations difficiles afin de les résoudre ultérieurement.

***La capacité de tolérer les différences individuelles.***

Dans un couple, les différences sont toujours présentes : différences biologiques, différences de sexe, différences dans les attentes de chacun et chacune. Constaté la différence, constater que l'autre pense différemment de nous et qu'il ne peut pas deviner ce que nous désirons exige la capacité d'accepter la différence et d'améliorer la communication pour que les deux membres du couple puissent se rapprocher et mieux se connaître.

***La coopération.*** Il est nécessaire que les deux membres du couple soient convaincus de participer à un projet commun et de pouvoir s'entraider mutuellement. La conscience d'être deux à oeuvrer ensemble aide à contenir les anxiétés que les difficultés peuvent produire. Être parents et agir comme tels n'est pas une tâche aisée, et le fait d'être deux permet un travail d'équipe. Si l'équipe travaille individuellement, cela ne fonctionne pas toujours.

***La créativité.*** La routine est l'un des problèmes les plus graves du couple. La répétition constante des mêmes choses, les rituels stéréotypés et rigides peuvent détériorer peu à peu la relation. Être créatifs, avoir la capacité de réaliser des choses nouvelles et d'improviser est important pour éviter la routine. Le rituel sert à éviter l'anxiété en cherchant une stabilité rassurante, mais dans la vie du couple il est nécessaire de prendre le risque de ce qui est nouveau et différent.

***La capacité de réparation, c'est-à-dire la capacité à résoudre les tensions et les disputes.*** Comme nous l'avons dit plus haut, il ne s'agit pas d'éviter la dispute à tout prix. Il n'est pas préoccupant pour un couple d'avoir des opinions divergentes ou de se disputer, s'il a la capacité de faire la paix, de réparer le mal qu'un membre a pu faire à l'autre. Les

moments réparateurs du couple peuvent être des espaces d'union et de dépassement.

Le couple qui est en mesure de vivre et exercer ces capacités sera apte à se développer comme couple et comme famille.

## **6.- En guise de conclusion**

Pour conclure et donner la place au travail de réflexion des groupes, je voudrais terminer avec des paroles prononcées récemment au Brésil par Benoît XVI qui clairement et sans appellation décrit la famille comme « faisant partie du bien des peuples et de l'humanité tout entière » :

*« La famille est irremplaçable pour la sérénité personnelle et pour l'éducation des enfants. Les mères qui veulent se consacrer pleinement à l'éducation de leurs enfants et au service de la famille doivent jouir des conditions nécessaires pour pouvoir le faire, et elles ont pour cela le droit de compter sur le soutien de l'Etat.*

*En effet, le rôle de la mère est fondamental pour l'avenir de la société. Le père, pour sa part, a le devoir d'être vraiment un père qui exerce sa responsabilité et sa collaboration indispensables à l'éducation de leurs enfants. Les enfants, pour leur croissance intégrale, ont le droit de pouvoir compter sur un père et une mère, qui s'occupent d'eux et les accompagnent vers la plénitude de leur vie.*

*Une pastorale de la famille intense et vigoureuse est donc nécessaire. Il est également indispensable de promouvoir des politiques familiales authentiques qui répondent aux droits de la famille comme sujet social incontournable. La famille fait partie du bien des peuples et de l'humanité tout entière ».*

(Benoît XVI, 13/05/2007)

## Bibliographie :

ALBERDI, I. (1995). *Informe sobre la situación de la familia en España*. Madrid: Ministerio de Asuntos Sociales.

ALBERDI, I. (1999). *La nueva familia española*. Madrid: Taurus.

AMATO, P.R. ; BOOTH, A. (1995). « Changes in Gender Role Attitudes and Perceived Marital Quality ». *American Sociological Review*, 60 (1):58-66.

BARRAQUER BORDAS, I. (1995) *El sistema nervioso como un todo*. Barcelona: Paidós.

BOBÉ, A.; PÉREZ TESTOR, C. (comp.) (1994). *Conflictos de pareja: diagnóstico y tratamiento*. Barcelona: Paidós.

CLULOW, C. (1996) *Partners Becoming Parents*. London: Sheldon.

FONT, J. ; PEREZ TESTOR, C.; ROMAGOSA, A. (1995). Familia y salud mental. En: Departamento de Sanidad y Seguridad Social, eds. *Atención sanitaria y entorno familiar*. Barcelona, 1995.

GOMIS, A. (1994) Profilaxis y prevención de la vida de la pareja. En: Bobé A, Pérez Testor C. *Conflictos de pareja: diagnóstico y tratamiento*. Barcelona, Paidós, 1994.

JEONG, G.J. ; BOLLMAN, S.R. ; SCHUMM W.R. (1992). « Self-reported Marital Instability as Correlated with the Kansas Marital Satisfaction Scale for a Sample of Mid-western Wives ». *Psychological-Reports*, 70(1) : 243-246.

KARNEY B.R ; BRADBURY, T.N. (1995). « The Longitudinal Course of Marital Quality and Stability: a review of Theory, Method, and Research ». *Psychol Hiervo*. July 1995, 118(1):3-34.

MELTZER, D.; HARRIS, M. (1989). *El papel educativo de la familia*. Barcelona: Espaxs.

PÉREZ TESTOR, C. (1994) « La familia como marco del desarrollo humano ». *FORUM Revista de información e investigación sociales*. 1994, 0:33-39.

PÉREZ TESTOR, C. (1995) « Familia y comunidad ». En : Fundación Vidal y Barraquer. *Nuevos modelos de familia en el entorno urbano*. Departamento de Bienestar Social, Generalitat de Catalunya, 1995.

PÉREZ TESTOR, C. (1996) « La familia: funciones y psicopatología. » *Pediatría Catalana*, 1996, quiere 56 (5): 250-252.

PÉREZ TESTOR, C. (2002). « Aportaciones psicoanalíticas a la familia . En: Pérez Testor, C. (comp) *La Familia: nuevas aportaciones*. Barcelona: Edebé.

PÉREZ TESTOR, C.; SALVADOR, G. (1995) « La dimensión familiar de la pareja ». *Revista Catalana de Psicoanálisis*, 1995, quiere 12 (1) : 103-112.

PÉREZ TESTOR, C.; CASTILLO, J.A.; PALACÍN, C. (2002). « El divorcio ». En Pérez Testor, C. (comp) « *La Familia : nuevas aportaciones* » Barcelona: Edebé

PÉREZ TESTOR, C. (comp.) (2006). *Parejas en conflicto*. Barcelona: Paidós.

NOGUES, R.M. (1995) « Transición demográfica y cambio familiar ». En : Fundación Vidal y Barraquer. *Nous models de família en l'entorn urbà*. Barcelona: Departament de Benestar Social. Generalitat de Catalunya.

TUCKER, P., ARON, A. (1993). « Passionate Love and Marital Satisfaction at Key Transition Points in the Family Life Cycle », *Journal of Social and Clinical Psychology*, 12, 135-147.

THOMAS (1987) « Evaluación de la familia ». *Jornada de trabajo de CEPP: "Psicoterapia de familia*\_. Barcelona, 1987.

THOMAS (1991) « Clinical Commentary » : Commentary by a Psychoanalytical Family Therapist. *British Journal of Psychotherapy* 1991, quiere 8 (1): 95-101.

## REPONSE AUX QUESTIONS ET PERSPECTIVES

La plupart des questions provenant des groupes de travail tournent autour de deux, voire trois, chapitres principaux : la position de l'Église face aux problèmes actuels de la famille et du mariage – la loi naturelle : est-elle vraiment si universelle que cela ou y a-t-il des cas où elle ne s'applique pas ? – et une question sur la mondialisation qui peut ouvrir le champ de nos réflexions.

*La mondialisation, obstacle ou richesse pour la communication familiale ?* La mondialisation, que nous avons traitée largement dans nos conversations, s'applique aussi dans la vie que nous menons à l'intérieur de nos familles ou que nous voudrions y mener.

### Pr. Dijon

Quand j'évoquais devant deux collègues africains ce qui se passait dans mon pays, ils m'ont dit « mais vous êtes fous, chez vous ! ». En Afrique, le mariage reste l'union de deux familles, avec tout le poids des deux familles derrière chacun des conjoints, et cela donne un modèle radicalement différent de ce qui se passe en Europe.

Notre modèle est-il importé des États-Unis et donc d'une philosophie très libérale ? Oui, car prendre l'individu comme unité de base dans la famille est une continuation jusqu'à l'extrême de la logique libérale qui est probablement en train de faire le tour du monde à la faveur du marché. Est-ce que, en même temps que les produits occidentaux qui franchissent toutes les frontières, nous allons exporter notre modèle familial comme étant l'idéal ? C'est un danger. En contrepartie, est-ce que l'Islam sera une force de réaction par rapport à cette emprise du modèle américain ? Est-ce que nous

allons assister dans les années à venir à une vaste confrontation entre ce modèle libéral américain et le modèle classique islamique ?

Où l'Eglise catholique et les chrétiens vont-ils aller chercher leurs alliances ? Probablement en accord avec les musulmans, comme cela se voit parfois dans les conférences sur la population et la démographie quand chrétiens et musulmans disent qu'ils partagent un certain nombre de valeurs, entre autres le couple homme-femme, la fécondité, etc... mais en prenant des distances par rapport à la polygamie, à certaines valeurs familiales véhiculées par l'Islam et qui ne répondent pas très bien à l'image que le chrétien se fait des valeurs du mariage.

Ce point est important dans le dialogue des religions. Je crois qu'il n'y a pas de lien entre le monothéisme et la monogamie, mais je crois que dans le rapport de l'homme et de la femme, il y a une similitude avec le rapport de l'homme à Dieu, et donc peut-être – pour prendre les choses plus familièrement – un homme traite-t-il sa femme comme Dieu traite l'homme. D'ailleurs saint Paul le dit : il invite les chrétiens à percevoir, à saisir leur rapport homme-femme dans la relation du Christ à l'Eglise. Il y a peut-être moyen de s'appuyer sur cette relation pour déchiffrer ce qui se passe dans les autres religions. Voilà qui expliquerait pourquoi la question des rôles respectifs de l'homme et de la femme est difficile en régime sécularisé ; c'est que la place respective de l'homme et de Dieu reste énigmatique dans notre société.

### **Pr. Lacroix**

Mondialisation : quelle mondialisation ? Tout dépend si c'est le développement du modèle d'inspiration judéo-chrétienne ou si c'est le modèle de l'ultralibéralisme. Le modèle du mariage monogame, libre et fondé sur l'amour, devient mondial, universel. Je disais il n'y a pas longtemps que c'était le

produit chrétien d'exportation qui a le mieux réussi : il est reconnu partout, en Océanie, au Japon, même en Afrique : je connais des amis qui font partie du mouvement Cana aussi bien en Afrique qu'en Nouvelle-Calédonie. On rencontre là-bas des couples qui vivent des valeurs conjugales et familiales très proches de ce que nous vivons. En un sens, notre modèle chrétien du mariage est devenu universel. Il est reconnu universellement – c'est étonnant mais c'est comme cela. Et au même moment ce modèle s'affaiblit chez nous, d'où mon collègue protestant disant « est-ce au moment où notre modèle du mariage est reconnu partout que nous allons l'abandonner ? ». Il y a donc le modèle d'inspiration judéo-chrétienne mais il y a bien sûr aussi – le Père Dijon l'a dit – le côté libéral et ultralibéral qui se développe. Rappelons qu'il y a trois libéralismes : le libéralisme politique, le libéralisme économique et le libéralisme éthique ou socio-culturel. Ce libéralisme socio-culturel qui renvoie à l'individu est uniquement liberté et égalité, avec la relation à la liberté dont parlait le Père Dijon, c'est-à-dire seulement la référence à l'autonomie de la volonté individuelle. Cela aussi devient mondial et pose des questions que nous avons déjà entrevues à savoir la dissolution des liens. Alors par rapport à ce modèle-là, qui lui aussi devient mondial en même temps qu'économique, ma réponse est dans le mot *communauté*. Je crois qu'il y a un côté un peu fatal dans cette évolution. J'étais il y a quinze jours à un colloque de juristes de haut niveau qui étaient tous critiques, cela m'a heureusement surpris, par rapport aux évolutions actuelles. Ces juristes laïcs regrettaient tous l'évolution en parlant du droit libéral, de la confusion entre concubinage et mariage, ils la regrettaient tous et en même temps la considéraient tous comme inéluctable.

Je souligne le quatrième point du modèle que je proposais, le côté communautaire : si les chrétiens vont pouvoir continuer à avoir un rôle à jouer à l'échelle locale, nationale et même mondiale, c'est bien parce que c'est au sein des communautés chrétiennes qu'ils pourront cultiver au sens

fort du terme, un modèle différent du modèle ultralibéral. Je suis tenté non par le communautarisme » – car tous les « ismes » sont mauvais, surtout celui-là – mais – je vous le confie – par une pensée que j'appellerais *communautarienne* : aux USA il y a des penseurs *communautariens* qui estiment qu'avec la dilution par la collectivité des liens humains fondamentaux, c'est aux communautés de prendre le relais. Je crois que tout cela n'enlève rien à la responsabilité du politique : on peut être *communautarien* et (être) à cent pour cent pour le recours au politique, mais il ne suffit plus, il suffit moins que jamais. C'est mon hypothèse.

### **Pr. Pérez Testor**

J'ai personnellement l'avantage d'avoir fait partie du groupe d'où surgit la question de la communication. Jusqu'à quel point la globalisation est obstacle et/ou richesse pour la communication familiale ? Le groupe discutait sur le fait que nous vivons une époque où les communications entre pays, Internet, la communication virtuelle favorisent une communication avec le monde entier. Par ailleurs, la communication intrafamiliale connaît des moments difficiles. Ceci a été source de discussions fort intéressantes parmi le groupe, à savoir : que signifie communiquer ? que signifie communiquer en famille ? Est-ce une question de passer beaucoup de temps en famille, est-ce approfondir la façon de communiquer ? C'est de cela dont je parlais : jusqu'où la globalisation, la possibilité de communiquer à tous les niveaux, favorise la relation entre les peuples et ne favorise pas la relation familiale.

Les familles de Barcelone où je travaille se plaignent du fait que les enfants sont connectés à leur ordinateur, au portable, et ont beaucoup de mal à communiquer entre eux. Ils regardent beaucoup la télévision et un espace de communication au sein de la famille est créé. Dans tout ceci il y a le côté positif et le côté négatif. Je pense que le fait de pouvoir communiquer aide à mieux connaître les uns et les autres, mais

il serait nécessaire d'insister sur le travail au sein du groupe familial. Un autre aspect est la façon dont la famille transmet les valeurs, les espaces. Il faut préserver l'heure du dîner, par exemple, le moment des repas.

De tous les temps les repas ont été des moments où l'on pouvait parler, débattre, travailler des aspects fondamentaux, qui se perdent si on regarde la télévision ou autre. Fomenter la communication sera une tâche difficile. Mes collègues discutaient sur ce qu'apporte ou pas la mondialisation. Lorsqu'on parle de globalisation, on parle en principe du premier monde. Un aspect primordial est celui du rôle de la femme, du changement du rôle de la femme.

Surtout dans le milieu psychologique, dans le milieu familial, nous avons un point que je pense de non retour : c'est le rôle de premier ordre que la femme arrive à jouer et qui transforme la famille typiquement patriarcale en une famille égalitaire. Dans les années 50-60 on parlait de la fin de la famille. La famille n'est pas finie. Ce qui est fini est cette forme de famille patriarcale et l'on rentre, dans le premier monde, dans une famille égalitaire où l'homme et la femme ont les mêmes droits et obligations. C'est en cela que, je crois, la globalisation a fait un grand apport à la famille, l'a transformée et ceci est très positif.

Après la mondialisation, la loi naturelle avec cette question : *Peut-on parler de loi naturelle pour toutes les cultures ? Comment expliciter la notion de loi naturelle ?*

## **Pr. Dijon**

Cette question (qui fait l'objet du cours de droit naturel que je suis censé donner) n'est pas simple. On a raison de dire que la nature, comme telle, ne donne pas de normes mais que l'homme lit des normes dans la nature, et donc qu'il faut une culture pour les lire ; nous avons besoin de cette culture-là

pour déchiffrer sa propre nature. Il y a certainement dans le corps quelque chose d'immédiat – nous ne pouvons pas nous séparer de notre corps, ni non plus de notre sexualité – mais nous avons besoin d'une parole qui nous soit dite sur notre corps pour le reconnaître.

Je suis très frappé par ce que les théologiens appellent l'argument de convenance : ce terme de convenance s'emploie en théologie. En philosophie, par contre, c'est le régime de la nécessité ; raisonner en philosophie c'est dire « tu vis ceci, donc tu dois faire cela, tu dois dire cela », on essaie de boucler un raisonnement qui tienne, qui soit sérieux. Ce n'est pas dans la patrie de Descartes que je dois rappeler cette évidence.

Les théologiens ne raisonnent pas ainsi : est-ce que Dieu *devait* créer le monde ? Non. Le Fils *devait-il* s'incarner ? Non. Jésus *devait-il* donner l'eucharistie ? Non. Le théologien se retourne et dit « Dieu a créé le monde et le Fils s'est incarné et il a donné l'eucharistie », et à partir de là il commence à réfléchir ; à partir de ce qui est donné, il dit « cela convenait ». En ce qui concerne ces questions de loi naturelle, il me semble qu'il faut avoir entendu une parole pour pouvoir lire ce qu'est la nature et dire « eh bien oui, ça c'est juste ».

Je me pose finalement la question : la nature est-elle la même dans tous les temps ? Dans tous les espaces, dit-on, la loi est universelle, mais n'en va-t-il pas autrement dans les temps ? Pour Thomas d'Aquin la loi naturelle vaut dans tous les espaces et dans tous les temps. Il a raison parce qu'il est Dominicain et qu'il a lu dans l'Écriture que Dieu a créé le monde. Pour pouvoir affirmer l'universalité, ne faut-il pas être dans une particularité, en l'occurrence ici la particularité chrétienne ?

Prenons le début de l'Épître aux Romains, où saint Paul dit que les païens n'ont pas connu la loi juive, n'ont pas reçu la loi de Moïse, mais qu'ils ont une conscience qui leur tient lieu

de loi. Il les apostrophe en disant « vous n'avez pas connu Dieu et du coup, au lieu de vivre le lien naturel entre l'homme ou la femme, vous brûlez de passion les uns pour les autres, entre hommes ou entre femmes ». Paul met en cause l'homosexualité en disant « vous auriez dû comprendre ». Mais ce reproche que saint Paul fait très sincèrement aux païens, il le fait à partir de sa culture juive, convertie au christianisme qui plus est. Pour moi les chrétiens ont raison de dire « c'est une loi universelle » parce que, de fait, elle est universelle, mais peut-être ne le savent-ils que parce qu'ils sont chrétiens.

Quitte à sembler hérétique en disant cela, je crois que l'histoire du monde n'est pas un long fleuve tranquille où il y aurait une loi universelle valable dans tous les espaces et dans tous les temps. L'histoire du monde, c'est sans cesse une relecture de ce que nous sommes. Mais pour pouvoir relire ce que nous sommes et ajuster ce que nous sommes, nous avons besoin d'une parole qui n'est pas seulement la nôtre pour pouvoir coïncider (con-venir) avec ce que nous sommes. En d'autres termes, l'histoire du monde est spirituelle, elle est un débat entre l'esprit du mal qui supprime l'altérité et cette Altérité-même qui nous invite à nous déchiffrer nous-mêmes à partir de l'altérité chrétienne. Le chrétien dira « c'est le Christ qui est universel, la figure concrète de l'universel, c'est le Christ ». Mais le Christ s'anticipe déjà dans la rationalité humaine, et donc lorsque l'être humain, par sa rationalité, arrive à coïncider avec le message chrétien c'est très bien parce qu'il y a le fait universel.

## **Pr. Lacroix**

Le Père Dijon a abordé la question par son centre, par son cœur, et je crois qu'on peut tous le remercier pour cette clarté qui nous a beaucoup aidés à cerner cette question qui s'avère très difficile. Je la prendrai sous l'angle plus pragmatique, parce que je ne serais pas étonné que ceux qui l'ont posée pensaient aussi à la famille. En effet souvent quand on

défend, par exemple, le modèle de la famille fondée sur le mariage, et sur le mariage hétérosexuel, l'argument le plus souvent avancé – et je pense qu'il est sous-jacent à votre question – est : mais ceci est-il vraiment universel ? Il y a tellement d'autres modèles familiaux qui existent au monde, alors pourquoi privilégier un modèle en particulier, celui du papa, de la maman et de l'enfant ? C'est une question qui trouble beaucoup les esprits aujourd'hui parce qu'on a un peu des complexes : on a été longtemps impérialiste du point de vue pensée et donc on voudrait éviter de continuer ou de recommencer.

C'est une bonne question, parce que trop souvent, lorsque l'on traite des réalités familiales, on se livre à une sorte de zapping intercontinental, interculturel : on envisage de loin les familles au Soudan, en Océanie, en Nouvelle Guinée, en Amérique du Nord, et on nous dit que d'autres modèles existent. Simplement ce qu'il faut bien voir c'est à quoi ressemblent ces conditions de vie. Bien souvent, dans d'autres cultures, les relations sont beaucoup moins individualisées, beaucoup moins personnalisées que chez nous, beaucoup moins incarnées, ce qui compte c'est bien plus la structure, le clan, le groupe. Et dans ces structures le frère aîné de la mère peut prendre plus d'importance que le père, mais il faudrait aller voir de près ce que cela donne : on ne peut pas se contenter de faire du zapping intercontinental superficiel. Il faudrait aller voir de près ce que donnent ces modèles familiaux où les relations sont – j'insiste – beaucoup moins individualisées, personnalisées, incarnées. Quand il s'agit de ces relations incarnées et individualisées, on se rend compte qu'être enfant d'un homme, être enfant d'une femme, pose forcément la question du lien entre cet homme et cette femme. On dit parfois qu'il faut désormais employer le mot famille au pluriel et non plus au singulier, comme y faisait allusion le Professeur Thivierge. Ma réponse consiste à dire : même ceux qui utilisent ce mot au pluriel, n'empêche qu'ils l'emploient ce

mot famille. Ils ne disent pas « club », « copain », « chou » ou « navet ». Et quand on utilise le mot « famille » cela a bien un sens, un sens minimal, et le sens minimal qui a été convenu ce matin est bien « naissance d'enfants ». Qui dit « naissance d'enfants » sous-entend le concept de parents, car je ne crois pas encore que le clonage soit légalisé, Dieu merci ! Donc il y a des parents, et alors se pose la question du lien entre les parents : on a là le noyau élémentaire. Et alors on en arrive forcément à la question du lien conjugal.

C'est pourquoi je pense, quitte à paraître un peu prétentieux, que le modèle conjugal fondé sur la différence, ouvert à la vie et encadré dans une communauté a une portée universelle dans la mesure où l'on met en avant les personnes. Simplement, ce qui se passe c'est que ce modèle peut se définir très différemment, ce n'est pas forcément « papa, maman la bonne et moi », cela peut prendre des formes très diverses. On peut l'imaginer par exemple dans des familles élargies et pas seulement dans la famille archi-restreinte qu'on connaît aujourd'hui en Occident. Ce même modèle pourrait prendre des formes diverses.

En résumé quand je dois être pédagogue, ce qui m'arrive souvent puisque je suis professeur, je souligne que ce qui est « naturel » n'est pas seulement ce qui est inscrit dans la nature extérieure, mais ce qui est vraiment inscrit dans notre essence, dans le cœur de l'homme. Il faut savoir qu'en philosophie et en biologie, la nature ce ne sont pas les petits oiseaux et les fleurs, c'est ce que la raison peut percevoir. Par exemple, « tu ne tueras pas » est reconnu comme morale naturelle, « tu ne mentiras pas » non plus n'est pas dans les fleurs, c'est vraiment ce que le cœur, la conscience, peut percevoir. Alors, par ce rôle du cœur, de la conscience et de la raison il semble qu'on peut retenir un noyau de sens élémentaire de la famille. Et de même que le Père Dijon disait tout à l'heure que dans le christianisme il y a un principe universel avec le Christ, on peut oser dire –

même si cela peut paraître un peu audacieux – que dans le mariage chrétien il y a un principe universel. Dans le mariage chrétien tel qu’il ressort de l’Evangile et en particulier de saint Paul, il y a une dimension universelle.

Après la loi naturelle, la doctrine chrétienne : voici deux questions complémentaires : « *Quel est le langage précis de l’Eglise vis-à-vis de la famille dans ses mutations actuelles ?* » et « *Peut-on influencer sur la position de l’Eglise ?* »

### **Pr. Lacroix**

Il n’est pas question d’exposer ici en cinq minutes la doctrine de l’Eglise sur le mariage et la famille. J’ai amorcé cet exposé tout à l’heure en mettant en avant l’alliance conjugale, avec son sens que vous connaissez de don mutuel, d’amour et aussi de liberté, parce que l’Eglise depuis son origine tient à la liberté des conjoints, et elle se bat aujourd’hui encore pour la liberté des conjoints dans certaines cultures où ce n’est pas acquis, et même pour l’égalité. Contrairement aux idées reçues, il y a dans le christianisme les germes essentiels, centraux, profonds, de l’affirmation de l’égalité de l’homme et de la femme. Comme dit l’historienne Elisabeth Dufourq, ce n’est pas par hasard si les mouvements féministes sont tous nés exclusivement dans des pays de tradition chrétienne, parce que dans la Bible il y a les bases pour l’égalité radicale, ontologique, de l’homme et de la femme. C’est le noyau de la pensée de l’Eglise. On pourrait aussi faire des développements du côté de la mystique de l’alliance conjugale.

Un autre point difficile, mais important à creuser – cela fera l’objet de mes travaux des prochains mois – c’est ce qu’on entend exactement quand on dit que la vie est un don de Dieu. Personnellement j’ai la conviction intime que la vie est un don de Dieu, mais qu’entend-on par là ? On ne croit pas que Dieu agit quasi matériellement sur les molécules des cellules de

l'embryon. C'est plus subtil que cela ! La vie vient de plus loin que le simple plan biologique, ou psychique. Elle vient de Dieu : mais comment est-elle reçue de Dieu ? Il faut pouvoir dépasser la vision magique de l'action de Dieu. Voilà le cahier des charges, mais ce qui est central pour la pensée de l'Eglise, c'est que la vie est un don de Dieu, ! Il reste maintenant à pouvoir le dire intelligemment !

Pour terminer sur ce point, la pensée de l'Eglise, plutôt que de la résumer je dirais que l'Eglise évite de se situer seulement du côté des positions descriptives et critiques. Dans les milieux catholiques que je fréquente beaucoup, j'ai remarqué qu'on passe 90% du temps dans les sessions, les réunions, à décrire ce qui se passe. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Souvent, on en vient en plus aux critiques. Moi-même vous l'avez remarqué, j'ai des positions assez critiques par rapport à certaines évolutions actuelles, mais je commence à me dire que cela suffit. Critiquer le libéralisme, l'ultra-libéralisme, les dérives que nous connaissons, il faut le faire, et il faut aussi proposer d'autres politiques, d'autres manières de pratiquer les droits. Mais ce n'est pas suffisant : j'ai employé à la fin de mon exposé un mot qui avait force de proposition : la communauté ! Je pense en effet que cela passe par les communautés. Je me répète peut-être, mais c'est la vie des communautés vivantes, rayonnantes, qui sera le meilleur langage de l'Eglise plus que des bonnes nouvelles. Ainsi donc : non seulement décrire, critiquer, résister, faire face, mais aussi proposer de manière joyeuse, d'où l'importance du côté bonne nouvelle.

## **Pr. Dijon**

Xavier Lacroix l'a dit, la vie est un don de Dieu. Je pense que l'Eglise prend tout à fait au sérieux le fait que Dieu ait créé l'homme et la femme. Prenez l'un des points les plus controversés comme celui de la contraception, où l'enseignement de l'Eglise est de dire « recourez aux méthodes naturelles », et non pas à l'intervention physique ou chimique, à

l'obstacle mis à la conception dans la relation sexuelle, c'est le fameux *Humanae Vitae* (1968), qui a fait fuir un bon nombre de gens de l'Eglise et qui a mis beaucoup de couples sinon toujours en opposition, en tous cas en contradiction, avec l'Eglise. Si l'on dit que Dieu a créé l'homme et la femme, le dialogue qui va s'instaurer entre l'homme et la femme dans leur relation sexuelle, y compris dans l'accueil de la vie telle que la vie est donnée, n'est- il pas une reconnaissance du don de Dieu ?

On peut dire « il ne faut pas mélanger les plans : Dieu est d'un côté, et l'homme de l'autre ». Je me demande si, précisément, nous ne sommes pas emprisonnés par une perspective scientifique qui a « biologisé » les choses – et c'est tant mieux si la science permet des progrès – mais est-ce que nous n'avons pas trop concédé à cette approche scientifique. Ne faut-il pas dire que non, Dieu n'est pas seulement dans l'âme, il parle aussi dans le corps ? Il me semble que toutes les évolutions auxquelles nous assistons maintenant nous ne devons pas seulement les critiquer ou les dénoncer (car il y a bien un rôle prophétique de dénonciation), mais il y a surtout une dimension beaucoup plus fondamentale qui est celle de l'admiration, de l'émerveillement, de l'adoration : c'est le cri d'Adam *c'est l'os de mes os et la chair de ma chair*. Je crois qu'il faut partir de ces données tout à fait fondamentales pour apprendre aux gens – et là nous sommes sur le plan de l'éthique – à se réconcilier avec leur corps. Nous sommes chrétiens, membres d'une religion de l'Incarnation. La réconciliation corporelle (j'aime bien ce mot) c'est entrer dans une perspective divine, cela vaut pour la femme enceinte, pour la personne handicapée, le mourant. Ce sont des choses qui sont données : prenons-les. Je ne condamne pas par là le fait de prendre de l'aspirine quand on a mal à la tête. Il faut utiliser la raison dont parlait Xavier Lacroix tout à l'heure, mais il y a d'abord une intelligence des choses à se recevoir, y compris dans son propre corps – son corps de femme, son corps d'homme, son

corps mal arrangé, son corps vieillissant – une sorte de réconciliation corporelle qui est un travail proprement spirituel. Donc la chair et l'esprit sont intimement conjoints.

### **Pr. Pérez Testor**

Quand on parle du discours de l'Eglise au sujet de la famille, les biblistes disent que l'évangile est profondément féministe pour l'époque. L'évangile défend clairement la dignité de la femme. Les femmes ont été les premières à voir le Christ ressuscité. On pourrait dire que la monogamie continue d'être une forme de défense de la dignité de la femme et que, en quelque sorte, ce message évangélique a vocation universelle. Notre message de comprendre la famille doit avoir cette vocation universelle en étant toujours très tolérante et en protégeant, comme il se doit, des aspects culturels auxquels ce message est adressé.

L'éducation primaire  
au service du développement durable :  
Quel rôle pour la famille ?

Colloque organisé par le groupe de travail « Famille »  
de la Conférence des OIC

## Présentation par Mme Françoise Meauzé, Animatrice du Groupe « Famille » des OIC

Bienvenue à tous les participants, nous sommes heureux de vous accueillir aujourd'hui.

J'ai le plaisir de vous présenter la démarche du groupe « Famille » des Organisations Internationales Catholiques, auprès du Centre Catholique International de Coopération avec l'UNESCO.

Cette démarche s'inscrit dans le temps :

1994 : la communauté mondiale célèbre l'Année Internationale de la Famille, sous l'égide des Nations Unies. Le groupe « Famille » s'investit dans la démarche.

2004 : à l'occasion de la célébration par les Nations Unies, du 10e anniversaire de l'AIF, le groupe publie une brochure : « La famille, bonne nouvelle pour le troisième millénaire ». Il s'agit de la synthèse de 150 réponses collectives à un questionnaire provenant d'une cinquantaine de pays, répartis sur les cinq continents.

2006 : les réponses sont confortées par une nouvelle enquête et montrent que la famille :

- demeure la cellule de base de la société, qu'elle a droit au soutien et aux encouragements des institutions et de l'opinion publique ;

- est le premier lieu d'éducation et d'accueil de la vie ;

- est le premier lieu de la transmission des valeurs fondamentales et de la culture familiale ;

- existe dans un environnement où les structures familiales et les modes de transmission connaissent des mutations accélérées.

Ce sont autant de motifs pour organiser ce Colloque :  
« L'éducation primaire au service du développement durable :

quel rôle pour la famille ? » et pour initier une démarche d'approfondissement sur des questions qui engagent l'avenir de nos sociétés. Nous bénéficions pour ce faire du soutien du Programme de Participation de l'UNESCO.

Pour les Nations Unies et l'UNESCO, « l'éducation au développement durable se situe dans la perspective d'apprentissages formels ou informels de la petite enfance jusqu'à la vie adulte ».

Certaines questions se posent alors :

- quels acteurs interviennent ? Y a-t-il un chef d'orchestre ?
- le développement durable prend-il réellement l'humain en considération ?
- comment les premières années de l'enfant sont-elles décisives pour son développement ?
- quel message pourrions-nous privilégier pour notre temps, à l'issue de ce colloque ?

Les six intervenants présents à cette table vont nous aider à répondre à ces questions chacun dans son domaine de compétence. Il s'agit de :

- Monsieur Bernard COMBES de l'UNESCO.
- Monsieur Jacques ARENES, psychanalyste.
- Monsieur Michael SMITH, de Fondacio.
- Madame Marie Clémentine DIOP, du Sénégal.
- Madame Hanny RASMUSSEN, du Québec.
- Monsieur Pierre BENOIT, d'Humanité Nouvelle-Focolari.

Puis, Jean-Marie ARES, Associations Familiales Catholiques, nous présentera un court ilan ainsi que quelques perspectives.

Je souhaite une très bonne après midi à tous et donne la parole à nos amis.

Françoise Meauzé

## Introduction

*Bernard Combes*

*Chargé de l'information à la Section pour l'éducation au développement durable du Secteur de l'Éducation de l'UNESCO*

Notre section sert de secrétariat pour la Décennie des Nations Unies pour l'éducation en vue du développement durable. Le Groupe m'a demandé de mettre un peu en perspective à vos discussions et d'essayer de concrètement vous donner un rapide aperçu de ce que l'UNESCO et les Nations Unies font en termes d'éducation pour le développement durable. Certains d'entre vous me connaissent parce que cela fait longtemps que je suis à l'UNESCO. J'ai travaillé pendant treize ans sur les programmes petite enfance et famille de l'UNESCO et sur les programmes droits de l'enfant et nous avons eu l'occasion dans certains cas de travailler ensemble sur différents dossiers.

Le sujet est éducation et développement durable. Bien sûr le terme développement durable est à la mode, tout le monde en parle le numéro deux du gouvernement français est « Monsieur développement durable », donc nous, en tant qu'organisme des Nations Unies, espérons que cela va amener des choses concrètes et pratiques. Si tout le monde parle toujours au niveau théorie maintenant il faut passer à la pratique.

Pourquoi une décennie sur l'éducation pour le développement durable ? Le constat a été fait à Rio en 1992, à Johannesburg en 2002, Jacques Chirac lui-même l'a dit : la maison brûle et on regarde ailleurs, donc il faut faire quelque chose. Un petit rappel : « développement durable », il y a beaucoup de discussions sur une définition exacte ; dans le système des Nations Unies nous nous référons à la définition de Brundtland de 1987 qui est la plus facile. Une autre manière de parler de ce qu'est le développement durable, ce n'est pas la première fois qu'on en parle – on peut remonter à l'Antiquité,

il y avait déjà des discussions sur cette idée mais ce n'était pas exactement le même terme utilisé. Une illustration nous vient de 1854, le fameux discours du Chef Seattle, même s'il y a des débats sur le fait qu'il ait vraiment dit cela ou non, mais concrètement dans son discours il dit que l'homme et toutes les créatures sur la Terre, tout ce qu'il y a sur Terre, tout est lié : la vie est une toile d'araignée où l'homme n'est qu'un des fils de cette toile. Si l'on touche à une chose, il y aura des répercussions partout. C'est la même chose pour le développement durable, pour l'éducation pour le développement durable. L'éducation pour le développement durable touche à tous les domaines, on ne peut pas se compartimenter dans des petites boîtes. Autre rappel : à Johannesburg il a été rappelé ce qu'on appelle les trois piliers du développement durable – l'environnement, l'économie et la société. Mais à l'UNESCO nous disons qu'il faut également se pencher sur la culture, en particulier depuis l'adoption de la Convention sur la diversité culturelle. Si je demande à chacun d'entre vous une définition soit de l'éducation, soit du développement durable, on aura 36.000 définitions différentes parce que nous avons chacun notre bagage culturel. Donc il faut prendre en compte la culture, la manière dont nous interagissons entre nous.

Donc pourquoi une décennie ? Il y a de nombreux problèmes sur la Terre, certains d'entre eux sont des priorités au niveau de l'UNESCO comme la question de l'accès à l'eau, le Sida, les langues en particulier au niveau de l'éducation – faut-il enseigner dans la langue maternelle et jusqu'à quel âge, ou faut-il avoir une seule langue – la forêt et le dé-boisement, la biodiversité. Ce sont différentes priorités de l'UNESCO, parce que l'UNESCO, il faut le rappeler, n'est pas seulement « éducation », c'est aussi « science, culture et communication ». L'éducation au développement durable est une nouvelle manière de regarder l'éducation, c'est une éducation qui doit être en phase avec la réalité de ce qui se passe en dehors de l'école. Le problème est que dans beaucoup de pays le système éducatif est tel que ce que l'on apprend à l'école en fait n'a rien

à voir avec ce qui se passe en dehors des murs de l'école. Les Nations Unies ont décidé de prendre l'éducation au sens large, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement dans l'école, c'est dans toute situation d'apprentissage, cela peut donc être dans un centre aéré, dans une réunion comme celle-ci, dans une usine, dans un conseil d'administration... C'est une éducation tout au long de la vie, cela concerne tous les groupes d'âge, mais c'est surtout une éducation pour que les gens deviennent plus responsables, parce que quand on fait un choix on est responsable de son choix : c'est une éducation qui doit aider à faire ses choix, c'est donc une éducation qui doit être aussi ouverte que possible et toucher un peu à tous les domaines.

Mais en particulier, cette décennie des Nations Unies vise à changer nos comportements. Nous nous comportons actuellement comme si nous avions quatre planètes, en fait on n'en a qu'une et il faut apprendre à se comporter mieux. C'est une éducation aux valeurs ; le problème des valeurs est qu'on ne peut pas les enseigner, on peut les mettre en valeur, les mettre en pratique, mais on ne peut pas faire des cours magistraux sur les valeurs. L'une des valeurs les plus importantes en ce qui concerne la décennie c'est la valeur de respect, respect pour de nombreuses choses : respect bien sûr (nous sommes Nations Unies) pour les droits de l'homme et la dignité des hommes ; respect pour l'écosystème, la terre, l'environnement : respect pour la diversité, à l'UNESCO nous pensons que la diversité est un atout, un trésor, ce n'est pas un obstacle – malheureusement dans certaines régions du monde la diversité est perçue comme étant un obstacle – mais aussi nous pensons que c'est une affaire de différentes générations, tout le monde peut apprendre de tout le monde quels que soient nos âges et les endroits où nous sommes. Ma fille de 12 ans fait partie des scouts américaines de la région de Paris, et dans le travail des scouts il y a des choses qui s'appellent service communautaire, des points pour aider les autres, etc... cela fait partie de l'éducation au développement durable. L'éducation au développement durable ce n'est pas seulement apprendre le cycle

de l'eau par exemple, c'est aussi apprendre des choses comme la solidarité, le respect pour les autres, l'aide, le partage.

A l'UNESCO et aux Nations Unies nous avons décidé qu'il faut rendre les choses aussi simples que possible, nous avons donc misé cette éducation sur cinq piliers. Quatre d'entre eux, vous les connaissez déjà, ce sont ceux qui viennent du Rapport Delors sur l'éducation pour le XXI<sup>e</sup> siècle ; apprendre à connaître, apprendre à être, apprendre à vivre ensemble, apprendre à faire. Et comme je l'ai dit, si c'est une question de comportement et de changement de valeurs, c'est une question d'apprendre à se transformer soi-même d'abord et de transformer la société. Le cinquième pilier est un peu la clef de ce que nous essayons de faire. Cette décennie est une vision, certains diront utopique mais il nous faut ces rêves (l'ancien Directeur général de l'UNESCO, Federico Mayor, avait l'habitude de dire qu'il est important qu'il y ait des rêves) et en fait le rôle de l'UNESCO est de donner les possibilités et les outils aux gens pour pouvoir transformer ces rêves en réalité, donc nous continuons dans cette vision. Bien sûr cela concerne le monde entier, mais nous pensons que durant les huit ans qu'il reste à cette décennie nous pourrions produire un petit déclic quelque part. L'accent est mis sur quatre axes de travail :

- promotion et amélioration de la qualité de l'éducation de base : il est important que ce qui est enseigné soit de qualité, que les enfants qui commencent le primaire finissent le primaire, il y a encore trop de pays où ce n'est pas le cas

- réorientation des programmes scolaires pour y intégrer ces notions de développement durable et encourager les professeurs à travailler en équipe : ce n'est pas parce que je suis professeur de biologie que je ne peux pas faire quelque chose avec un collègue professeur de géographie ou de mathématiques, il faut apprendre à ne pas se cantonner dans un même sujet, c'est-à-dire qu'il faut aussi réformer les instituts de formation de maîtres car si je prépare un diplôme en

mathématiques je dois aussi avoir des notions de certaines autres disciplines

- si nous allons tous essayer de changer, il faut absolument que le public soit sensibilisé à ces notions de développement durable et le plus grand nombre possible : là tous les moyens sont importants à utiliser, que ce soit par le biais de la chanson, du théâtre, de la peinture, tout ce qu'on peut trouver, il faut faire passer le message. L'UNESCO pour cela est en train de travailler beaucoup avec les médias, avec le secteur privé, avec ceux qui ont les instruments pour pouvoir toucher le plus grand nombre de personnes

- le dernier et le plus important est la question de la formation. Juste un exemple rapide : la France a adopté une éducation pour l'environnement en vue du développement durable, il y a de très beaux textes mais le problème où cela coince c'est que pour le moment il n'y pas assez de formation et d'information des professeurs qui vont mettre en pratique cette éducation. Il faut absolument former les gens, malheureusement les ministères de l'Education mettent plus d'argent dans certaines choses comme les beaux manuels scolaires que dans la formation ou la formation continue des enseignants.

Le défi et la diversité de l'éducation au développement durable, comme je l'ai dit, est que cela touche un peu à tout : cela touche au patrimoine mondial, aux écosystèmes, à la biodiversité, au fait d'apprendre à vivre en société et à contribuer à la société dans laquelle on vit, cela touche à essayer d'améliorer les choses et d'avoir la volonté de dialoguer avec des personnes qui ne sont peut-être pas du même milieu, de la même confession religieuse, du même bord politique, de la même administration, il faut qu'on persévère et qu'on arrive à faire des choses ensemble. C'est une question de voir ce qui ne marche pas, il faut travailler collectivement, on ne peut plus rester chacun dans notre coin. C'est pourquoi l'UNESCO pour cette décennie travaille avec tout le monde : avec les différents

ministères, les écoles, les ONG, les associations, les médias, le secteur privé, les organisations religieuses. D'ailleurs nous avons fait un atelier à Barcelone avec le Centre UNESCO de Catalogne sur « organisations religieuses et éducation au développement durable », un atelier de trois jours qui a été très intéressant, qui a permis de voir qu'il y a déjà beaucoup qui existe. Dans les discussions il est apparu que certaines fois le sens de la fête, le sens de la joie, le sens de la célébration de la nature est quelquefois oublié, qu'il faudrait remettre cela au centre de nos discussions et au centre de l'enseignement religieux : nous aimons tous les histoires et nous avons tous célébré des choses, donc mettons cela là. L'autre point qui est ressorti de cet atelier est que trop souvent on oublie d'être, on oublie trop souvent la nature, on se retrouve enfermé dans une salle comme celle-ci, certains peuvent peut-être apercevoir le ciel mais quelquefois il faut aller carrément à l'extérieur et concrètement faire des choses dans la nature.

Le temps est venu de changer nos comportements, on n'a pas de temps à perdre, notre Directeur général l'a dit de manière très sérieuse, disant que si l'on n'améliore pas les choses nous signons notre propre arrêt de mort . Beaucoup de personnes sont un peu choquées par cette phrase du Directeur général, mais c'est l'état de la planète ; il faut faire quelque chose, nous ne pouvons plus nous cacher les yeux.

## Exposé de Jacques Arènes

*Psychanalyste, professeur au Centre Sèvres, Paris*

Je suis aussi marié, père de deux filles, quoique psychanalyste ce qui me permet parfois de faire des travaux pratiques. C'est vrai que je ne suis pas spécialiste du développement durable, mais j'essaie d'articuler ce que je fais, m'intéresser évidemment de près à la question de la famille, des familles, et peut-être des évolutions actuelles de la famille avec cette notion, en disant qu'au fond il y a des grands équilibres internationaux et nationaux. Nous sommes sur une planète où sont mises en contact des manières de faire, de consommer et de vivre la culture très différentes, voir comment ces grands équilibres sont sauvegardés ou non, comment cela se passe au niveau des confluences entre les cultures à ce niveau là.

On peut vivre pour la famille le même questionnement que pour la planète d'une certaine manière, on est dans des systèmes éthologiques et étho-écologiques, il y a à la fois de l'éthologie et l'équilibre de l'espèce, de l'être humain en tant qu'être humain, avec les autres êtres humains et avec la planète, et avec les changements importants, les mises en contact de cultures différentes ces systèmes-là sont fragilisés et parfois en mouvement important. Donc parfois c'est intéressant de voir que les notions qui peuvent être employées – M. Combes l'a bien dit – pour des questions autour de choses très concrètes comme le cycle de l'eau peuvent être aussi étudiées et utilisées pour des questions peut-être plus abstraites, plus culturelles ou plus affectives comme les questions familiales.

On peut dire, par rapport au développement durable : qu'en est-il de la famille dans ces changements actuels où sont mises en contact les cultures ? Est-ce qu'on ne peut pas dire que les questions du principe de précaution qui sont à l'œuvre dans les notions de développement durable, le principe de responsabilité aussi vis-à-vis des générations futures, ou vis-à-vis de l'autrui plus lointain. Le développement durable c'est

aussi une responsabilité vis-à-vis de ceux qui sont loin, apparemment, en tout cas loin géographiquement et qui sont de moins en moins loin aujourd'hui géographiquement parce que les cultures se bousculent, ne serait-ce que par la mise en contact des moyens audiovisuels . Comment peut-on en tenir compte dans le domaine de la famille, dans le domaine des valeurs familiales, des structures familiales, des rapports entre personnes, des générations futures et de cet autrui lointain ? C'est un peu la question qui se pose et qui se pose très concrètement.

Je vais essayer, par rapport à ces grandes questions, d'évoquer ce qui se passe autour de la parenté ou de la parentalité, notamment au niveau du rapport des cultures. Dans le monde français, le rapport des cultures c'est aussi au niveau de la migration qu'on peut percevoir combien ces rapports culturels peuvent être difficiles. D'abord quelques notions.

La parenté c'est une relation de consanguinité, donc d'êtres du même sang, ou d'alliance qui unit deux ou plusieurs personnes ; il y a une définition très générale. Il y a des systèmes de parenté, avec des systèmes d'alliance parfois très précis dans des sociétés traditionnelles, moins précis, plus complexes, plus flous, plus individuels dans les sociétés occidentales.

La parentalité, qui est un terme barbare que je n'aime pas trop mais qu'on emploie beaucoup aujourd'hui, ce n'est pas la parenté, c'est justement la parenté telle qu'on la vit en Occident, c'est-à-dire en disant qu'il y a tout un travail de parenté et tout un cheminement individuel, on peut dire psychologique, qui nous permet tous comme nous sommes parents – on est tous parent de quelqu'un, en tout cas enfant – d'assimiler, de construire notre parenté, de vivre notre parenté et de cheminer avec cela. On a une parenté qui nous est donnée – on ne choisit pas nos parents, heureusement, pas encore en tout cas – qu'en fait-on, comment fonctionne-t-on

avec cela et comment nous-mêmes devient- on parents ? Un élément important de la parentalité c'est de dire qu'il y a une asymétrie, en tout cas dans la parentalité telle qu'elle est vécue traditionnellement, que l'on qualifie de structurante, c'est-à-dire que l'on considère que c'est cela qui permet à la parentalité de fonctionner; il n'y a pas que cela, mais il y a cette asymétrie.

Quels sont les axes principaux ? J'aime bien le terme « accueillir les nouveaux venus dans le monde », je crois que c'est un terme très développement durable (c'est Hanna Arendt qui utilisait cette phrase) : être parents c'est accueillir les nouveaux venus dans le monde. La naissance pour toute famille, pour toute société, pour toute culture, est quelque chose de l'ordre de l'utopie. Dans toute naissance : il y a quelqu'un de nouveau qui arrive et il s'agit d'accueillir ce nouveau venu, à la fois s'ouvrir à son originalité et à la fois l'introduire à ce qui est déjà là, et l'aider à prendre contact avec tous les aïeux, les ascendants, toute la parenté. Accueillir le nouveau venu dans le monde, il y a des axes qu'on reconnaît, les pys mais aussi les anthropologues les reconnaissent :

Quelles sont les conceptions de cet accueil du nouveau venu dans le monde ? Les conceptions parfois s'affrontent, il n'y a pas une conception unifiée. Par exemple, il y a une conception qui existe dans le monde occidental depuis le XVIIIe siècle, qui dit qu'au fond l'être humain, quand il arrive sur terre, est une sorte de *tabula rasa*, c'est-à-dire une cire vierge sur laquelle rien n'est imprimé, et les parents, en tout cas les ascendants, vont aider à ce que s'imprime quelque chose de la culture des ascendants, des valeurs, des traditions, sur cette table rase. C'est une conception très importante.

Une autre conception, qui n'est pas forcément complètement antinomique, antagoniste, est de dire que dès le début – c'est une conception qui est en partie issue du christianisme, mais pas seulement – l'individu est une personnalité originale et il s'agit, quand on éduque, quand on aide un enfant

à grandir, de lui faire découvrir ce qu'il est, de le faire accéder à sa propre originalité au plus profond.

Parfois on a un peu les deux versants : il y a un certain nombre de choses qu'on doit transmettre, « imprimer » chez l'enfant, et puis il y a cette idée qu'il ne faut pas lui imposer des choses qui ne correspondent pas à sa personnalité. Une autre idée, issue elle aussi en partie du modèle occidental, est de dire que depuis Jean-Jacques Rousseau il y a une perfectibilité dans la nature humaine, dans l'individu humain, et que l'éducation n'est pas seulement reproduire les choses, c'est, à travers les générations, peu à peu mettre en œuvre cette perfectibilité de notre nature.

Au fond on a une idée de progrès à travers le fait d'être parent : ce serait bien que nos enfants fassent mieux que nous ; mieux ce n'est pas nécessairement consommer plus ou aller plus loin en termes d'argent ou de profession, c'est aussi une espèce de progrès même des valeurs, et cela est quelque chose qui est très lié à la pensée occidentale, et je crois de plus en plus partagé. Donc on mise beaucoup sur l'éducation, dans la mesure où l'on pense qu'à travers l'éducation l'être humain va avancer et que nos enfants feront mieux.

Un autre aspect important de la parentalité est celui de la néoténie. La néoténie c'est le fait que le petit être humain naît immature et est immature assez longtemps.

Par opposition à un poulain qui se met à gambader assez vite, pour un petit enfant il y a un certain nombre de choses qui sont liées à la nature humaine qui ne se font pas très vite. Et donc cette néoténie suppose un certain nombre de choses, notamment, et là je cite de nouveau Hanna Arendt, qui dit qu'au fond le jeune humain a besoin un certain temps de protection – une sorte de grotte – une protection par laquelle dans une sorte de douce obscurité de l'environnement familial il est un peu à distance du social mais pas complètement. Il y a une matrice qui dure un petit peu, il faut protéger l'enfant un certain temps et l'introduire peu à peu au social, parce qu'il

n'est pas complètement armé pour pouvoir utiliser le social ; le protéger et le soigner pour éviter que le monde puisse le détruire, mais ce monde aussi – je cite encore Hanna Arendt – a besoin d'une protection qui l'empêche d'être dévasté, dit-elle, et détruit par la vague des nouveaux venus qui déferle sur lui à chaque nouvelle génération.

Il y a un net équilibre à trouver entre ces nouveaux venus et le monde, il y a un étho-écosystème qui fait que pour trouver l'équilibre, pour faire venir les nouveaux venus, pour les accueillir, pour les introduire, il y a toute une interface que les parents doivent développer pour que cela fonctionne. Evidemment cela se fait diversement selon les cultures, mais je crois que c'est quelque chose qui est commun à toutes les cultures. Peut-être que dans le monde occidental actuellement le parti pris a parfois des excès, c'est peut-être d'exposer un peu trop vite parfois les enfants au social, dans certains domaines pas dans tous, il y a parfois une grande ambivalence à ce niveau-là ; peut-être dans d'autres cultures plus traditionnelles les choses sont beaucoup plus régulées.

Un autre aspect important dans la parentalité est la transmission. On en a beaucoup parlé pour le développement, je crois que c'est quelque chose de commun à tous les modèles de parentalité. La transmission suppose un désir de transmettre, un acte d'héritage que nous voulons faire, que la plupart des parents font comme Monsieur Jourdain avec la prose sans le savoir, on a un acte volontaire : transmettre quelque chose. Cela suppose aussi une vision de l'avenir. La plupart des parents ont un minimum de vision de l'avenir pour leurs enfants, même quand ils sont dans des conditions difficiles ils essaient d'en avoir une. Et donc la transmission est une production, ce n'est pas seulement une reproduction : on produit quelque chose quand on transmet.

On pense que transmettre c'est simplement prendre ce qu'on a reçu de nos propres aïeux pour le transmettre à nos enfants, mais c'est plus complexe on le sait tous. Il y a des

sociétés ou des cultures où on est plus du côté de la reproduction. D'autres cultures où on met beaucoup en valeur la production, la création au niveau de la transmission, mais il n'y a pas quelque chose de l'ordre de prendre quelque chose qui existe et de le transformer, de le digérer – Freud avait une devise : « ce que tu as reçu de tes pères, approprie-le toi pour le faire tien » – on reçoit des choses de nos pères et de nos mères et on se l'approprie ; on ne prend pas tout, on fait le tri en général, mais il y a quand même à la fois une réception et une appropriation. Et il y a une conflictualité dans la transmission : cela ne se fait pas comme cela. Il y a ce qu'on pourrait appeler l'épreuve « non », l'épreuve du non que vivent tous les éducateurs, tous les parents, tous les transmetteurs. Parfois dans le monde occidental on est plutôt dans le « non, mais », dans le « non, si », on est difficilement dans le « non, non », mais il y a cette épreuve de la conflictualité de la transmission.

Quels sont nos moyens pour développer notre parentalité ? On a tous ce que les psys appellent un « épaissement narcissique », et ce n'est pas une mauvaise chose en soi, c'est-à-dire que nous mettons tous beaucoup de nous-mêmes dans la relation avec les enfants, pas seulement les parents mais les éducateurs aussi, on met de soi-même et c'est normal de mettre de soi-même, au fond de s'aimer un peu soi-même à travers ses enfants, pas trop mais un peu quand même : on donne de soi, on met quelque chose de soi dans les enfants.

Un second aspect des moyens est le don et la dette ; il y a des anthropologues qui ont beaucoup étudié la question du don et de la dette. Au fond la parentalité, être parents, cela fonctionne dans un système de don et de dette : les parents en général donnent plus à leurs enfants que leurs enfants ne leur donnent. C'est-à-dire qu'attendre les dividendes, cela ne fonctionne pas trop en général, en tout cas si les dividendes arrivent c'est parfois après notre mort donc on n'est pas toujours là pour le repérer.

Les enfants sont en dette vis-à-vis de leurs parents d'une manière peut-être plus importante que les parents ne sont en dette vis-à-vis de leurs enfants. Cette dette-là est normale, structurante, elle fait partie de la vie. Elle n'est pas à payer, cela fait partie dans la vie des rares dettes qu'on n'a pas à payer ; elle n'est pas à payer mais cela fonctionne quand même parce que les enfants paient leur dette avec leurs propres enfants, cela se transfère sur la génération suivante. On n'a pas à être dans une dette insolvable vis-à-vis de ses propres parents, sauf quand on est névrosé, mais autrement c'est quelque chose qui repose dans un report de la dette vers la génération suivante.

Et il y a un élément important qui est connu, on en parle presque trop, ce qu'on appelle les « différences structurantes ». Ce sont des moyens que l'on utilise sans le savoir, mais il y a un certain nombre de choses qui sont connues par les anthropologues qui font qu'il y a des différences qui aident à vivre en tant que parent et en tant que participant à un système de parenté. Ces différences sont :

- le respect de la différence entre générations, on peut dire parfois qu'en Occident c'est un peu compliqué, mais en revanche en Afrique c'est plus reconnu et marqué ;

- la différence des sexes, il y a quelque chose de l'ordre de la structuration par rapport à la différence des sexes, cela aide l'enfant à se développer, le fait qu'il y ait du père et de la mère c'est aidant pour l'enfant ;

- la finitude de l'espérance humaine, se reconnaître comme fini, contrairement à ce qu'on pense, cela nous permet d'avancer, de faire des projets : si on était immortels, est-ce qu'on ferait autant de projets ? je n'en sais rien, je ne suis pas sûr. Je pense que les gens qui se pensent immortels ont parfois tendance à se reposer un peu, tandis que quand on est mortel on a tendance à bouger ;

- la question de l'autorité sur laquelle je vais m'appesantir un peu plus, parce que l'autorité est un bon exemple des

questions qui se posent autour de l'équilibre général des cultures de la planète, donc c'est intéressant de voir quels sont les rapports à l'autorité et de voir comment, dans nos cultures et dans la manière dont nos cultures s'affrontent ou se rencontrent en tout cas, ces questions peuvent être parfois difficiles et douloureuses.

Qu'est-ce que l'autorité ? Il y a deux termes en anglais, « authoritative » et qu'on emploie pour des parents qui sont autoritaires mais sans plus, qui ont une bonne autorité, et « authoritarianist » pour des parents qui sont trop autoritaires. La question est de savoir ce qu'est une bonne autorité, une autorité qui soit à la fois bienveillante. Hanna Arendt que j'aime beaucoup, comme vous pouvez le remarquer, dit que l'autorité est comme un surpouvoir. Il y a quelque chose de la création, il y a le mot « auteur » dans l'autorité. Quand on est autoritaire on n'est pas quelque chose de fermé, on crée quelque chose, il y a aussi « acteur », c'est une force qui existe. « Autorité » est paradoxal parce qu'au fond cela exclut d'une certaine manière la coercition : quand on a l'autorité naturelle on ne fait pas appel à la force normalement ; un père ou une mère qui a une autorité naturelle, ou un professeur, est quelqu'un qui se fait entendre de ses enfants ou de ses élèves sans avoir besoin de hausser la voix ou pas trop. On est dans quelque chose de l'ordre d'une force sans force, quelque chose qui est reconnu. Cela suppose une force de légitimité et de reconnaissance.

Un philosophe disait que l'autorité c'est le pouvoir et la légitimité. Il faut qu'il y ait de la légitimité, c'est-à-dire que le jeune qui est face à un adulte légitime l'autorité de l'adulte, cela peut aussi être entre deux jeunes ou deux adultes, ou même un scientifique qui parle fait autorité, cela veut dire que ce qu'il dit on a envie d'y croire sans nécessairement qu'il nous prouve par  $A + B$  qu'il a raison, parce que l'on sent que c'est quelque chose qui passe en lui au niveau de cette légitimité.

La question de l'autorité est traversée aussi par la conflictualité, comme la transmission, il y a toujours un peu de conflit autour de l'autorité, ce n'est pas anormal. Le mot que j'emploie est un peu ardu, mais il dit que ce que les parents ou les éducateurs ont à donner aux enfants ou adolescents dont ils ont la charge est une « offre au surmoi », un cadeau. Le surmoi en psychanalyse est une instance intérieure au sujet qui donne le sens des valeurs et de la « morale ». Ce n'est pas seulement un travail policier que d'offrir l'autorité, c'est un cadeau, c'est quelque chose qui est important et qui est un bénéfice pour l'enfant. Il y a dans l'autorité quelque chose qui permet de gérer, dans une société donnée, les angoisses d'abandon et de solitude. C'est parce que nous voulons créer du lien dans un lien qui dure, que l'autorité permet d'affirmer le lien et de ne pas le fonder seulement sur l'affectivité. Parce qu'un lien fondé seulement sur l'affectivité ne dure pas nécessairement, parce que l'affectivité ça va, ça vient, on est là dans un registre plus pérenne, plus durable, et donc on est effectivement dans une réalité négociable, conflictuelle, voire ambivalente. Les situations d'autorité ne sont pas toujours simples, il y a des négociations, quelque chose se passe entre l'enfant et l'adulte, qui n'est pas seulement imposer quelque chose mais l'enfant essaie de voir jusqu'où il peut aller. L'adulte remarque aussi ce qui est possible avec tel ou tel enfant, il y a une espèce de négociation interne à l'autorité, l'autorité ne s'impose pas d'elle-même tout de suite, il y a une relation qui est en jeu.

Les difficultés. J'évoquerai certaines difficultés notamment autour de l'autorité, surtout en Occident, mais auxquelles une partie du monde est exposée maintenant. J'essaie dans la logique narcissique de les pousser jusqu'au bout, c'est un philosophe qui emploie cette devise qui dit « I, me and myself », c'est-à-dire l'auto-production du sujet : je, moi et moi-même, cette espèce d'inflation narcissique où ce sont seulement les valeurs de l'individu qui sont portées, on ne s'intéresse pas à l'autre.

Cela peut être aussi le cas des parents qui sont dans une logique où ils ne sont pas dans une situation de don. Je dirais le refus de la dette, un refus de l'asymétrie, parce que ce n'est pas symétrique dans la relation parent-enfant de se dire mes enfants ne dont pas en dette vis-à-vis de moi, ou bien même parfois, d'une manière plus perverse, ils vont me rembourser ce qu'ils me doivent. Il y a un très beau film où un père demande à son fils de lui rembourser la dette : voilà tout ce que j'ai dépensé pour toi depuis que tu es né, voilà la note que tu dois me rembourser. Je pense que dans le monde occidental en particulier, il y a cette idée qu'on puisse rester dans une certaine symétrie trop importante dans la relation. Quoique la non symétrie peut être compatible avec l'égalité, je pense qu'il faut aujourd'hui essayer de penser les deux : quelque chose qui est symétrique et qui est égalitaire, les droits de l'enfant par exemple. L'enfant peut et doit s'exprimer, il y a une négociation, mais il y a une asymétrie de la relation. Aujourd'hui, notamment dans le monde occidental, il y a un questionnement important de la question de l'autorité. Au fond, l'autorité est assimilée à l'autoritarisme. Pour une partie des personnes en situation éducative il y a un peu la peur d'être trop autoritaires et qui pensent « j'ai dit cela, mais est-ce que j'ai le droit, est-ce que je ne vais pas trop loin ? », une espèce d'angoisse de l'autoritarisme.

Ne croyez pas quand je dis cela, que je dis qu'il faut revenir au système ancien, ce n'est pas cela. Je pense qu'il ne faut pas être naïf, il ne faut pas penser que le déclin de l'autorité fait qu'il n'y a plus de pouvoir. Ce n'est pas parce qu'il y a moins d'autorité qu'il n'y a plus du tout de pouvoir dans notre société par exemple. Je pense qu'une société où le pouvoir légitime est en déclin, où par exemple on n'aime pas trop les institutions, n'est pas forcément une société qui n'a pas de pouvoir. Dans les familles, par exemple, quand il n'y a plus d'autorité explicite, une bonne autorité, il y a souvent des pouvoirs souterrains, par exemple des pouvoirs d'emprise, c'est-à-dire qu'on n'ose pas avoir une scène d'autorité avec ses

enfants, mais on essaie de les séduire, de les avoir par la séduction, ou de faire du chantage ce qui est aussi un pouvoir . Je ne dis pas qu'on le fait exprès, parfois c'est complètement inconscient. La fin de l'autorité n'est pas la fin du pouvoir, c'est complètement délié. Comme je le disais tout à l'heure, une bonne autorité est un régulateur de l'anxiété sociale, et donc comme je le disais la question du pouvoir de l'emprise. Et je dirais aussi une logique de l'abandon. Je suis étonné parfois du nombre de jeunes gens qui se sentent seuls, qui sont très libres mais très seuls.

Revenons à la connexion entre les cultures, notamment par rapport à cette question de l'autorité, parce que c'est un peu cela le but de cette étho-écologie planétaire. On est dans des confrontations culturelles importantes qui peuvent être riches, qui ne sont pas seulement des confrontations et dont on peut tirer des choses importantes.

Il y a une distinction en anthropologie qui avait été faite par Margaret Mair, qui disait qu'il y a plusieurs types de sociétés :

- les sociétés post-figuratives où les valeurs traditionnelles sont transmises des parents aux jeunes, cela paraît classique mais c'est considéré par Margaret Mair comme quelque chose qui est bien, notamment les sociétés les plus traditionnelles, je dirais l'Europe il y a cinquante ans ;

- les sociétés co-figuratives, où les valeurs se transmettent au sein d'une même classe d'âge ;

- les sociétés pré-figuratives où ce sont les jeunes qui transmettent leurs valeurs aux adultes.

Bien entendu, ce n'est jamais aussi simple, il y a des mélanges dans une société donnée, il y a des aspects d'une société qui sont post-figuratifs et pré-figuratifs. Dans notre société européenne on peut dire qu'il y a des aspects pré-figuratifs : il y a des adultes qui pensent que leurs enfants vont leur apprendre des choses, dans certains domaines c'est vrai,

dans le domaine technique par exemple, c'est assez nouveau que ce soit les enfants qui apprennent aux adultes, avant c'était le contraire ; des aspects post-figuratifs : il y a encore bon nombre de choses où ce sont les parents qui transmettent aux enfants.

A partir des années 50 en Europe un changement s'est fait. Les changements entraînent un certain nombre de choses : d'une part dans la société traditionnelle, disons post-figurative plus globalement, chacun a sa place, chacun a une place bien délimitée, parfois trop, en tout cas du point de vue occidental on a parfois l'impression que c'est trop délimité, que le groupe a trop de place, alors que dans le monde européen très individualiste cela fait un peu peur, ces sociétés où le groupe définit tout ce qui se passe pour l'individu. Dans les sociétés comme la nôtre, les rites de passage des sociétés traditionnelles ont tendance à disparaître ou sont moins socialement institués. Dans le temps le mariage c'était un rite de passage très important dans le monde européen, maintenant ça l'est toujours mais cela bat un peu de l'aile. Dans le temps il y avait aussi le service militaire, mais il y avait bien d'autres rites de passage.

Le passage à l'âge adulte n'est plus aussi simple et net. Dans des sociétés traditionnelles c'est parfois clairement pris en charge par la collectivité et délimité. Dans le temps en Europe on se mariait, on prenait l'appartement et on commençait à avoir des enfants en même temps. Il y avait un passage à l'âge adulte qui était extrêmement net, et il y a un décalage entre certaines valeurs sociales et familiales dans ce monde où il y a un mélange de cultures. J'essaie en disant cela de ne pas dire il y a le bon modèle ou le mauvais modèle, de dire que là où il y a des choses qui changent, il faut voir ce qu'on a perdu et peut-être ce qu'on pourrait retrouver d'ailleurs en contact, pour le monde européen bien sûr, avec d'autres cultures. Je pense qu'il y a une perte dans le monde européen aujourd'hui de ce que j'appelle l'enveloppe psychique de la parenté traditionnelle, c'est-à-dire qu'il y a un maillage de la

parenté traditionnelle dans les sociétés traditionnelles, ce que les grecs appelaient *l'oikos* : la maisonnée, cette espèce de famille élargie qui faisait que l'enfant nouveau venu dans le monde était tout de suite dans ce maillage. Je crois que le monde européen, le monde occidental, pourrait peut-être entendre qu'il y a des choses à retrouver à travers cela dans un monde égalitaire, plus individualiste peut-être aussi, que les sociétés plus traditionnelles ont peut-être à nous apprendre à ce niveau-là.

Il y a aussi cette perte de soutien du clan et de la famille élargie qui va avec cela, et notamment les identifications sont peut-être plus complexes aujourd'hui dans le monde européen, parce que cela devient compliqué notamment dans les recompositions familiales : un plus grand isolement des parents évidemment, et aussi une plus grande liberté, il faut voir les deux aspects. Et il faut comprendre, dans les sociétés traditionnelles, pourquoi on est aussi attentif à la constitution des alliances d'une manière extrêmement forte, c'est parce que cette constitution des alliances se situe dans une culture où l'Etat et les institutions n'ont pas la même place qu'en Europe. En Europe, l'Etat et les institutions prennent une grande place : il y a une espèce de déplacement pour nous du côté de l'Etat et des institutions de questions qui sont gérées par la famille élargie dans certaines sociétés.

Je prends l'exemple des familles migrantes, que je connais par mes lectures et mes engagements, parce que c'est un lieu intéressant de conjonction des cultures. Il y a des équilibres à trouver, la famille migrante pour la plupart des cas va passer en quelques années d'une organisation « patrimoniale » à une organisation conjugale au sens européen du terme et à une paternité individuelle, qui n'est plus supportée par la communauté. Je me souviens de ce que disait un grand-père tunisien de son vécu européen : « avant les gens de restaient pas à deux mais maintenant ils sont toujours par deux, ils font des enfants à deux et ils les aiment à deux, ils n'arrêtent pas d'être à deux... ils sont deux, mais en fait seuls, et ils

finissent par se séparer sans savoir pourquoi, sans avoir la possibilité de la conciliation qui vient des autres, ils meurent dans leur cour de deux ». Cette phrase est superbe pour montrer combien à la fois il y a une liberté très importante – je ne vois pas comment on pourrait y renoncer dans le monde européen – et en même temps on devrait être attentif à retrouver quelque chose du monde commun. Je parle en particulier des pères, parce que je crois que dans les familles migrantes, et peut-être dans les familles européennes et peut-être aussi québécoises, la question paternelle est très importante. Il y a vraiment une question dans la paternité par rapport à cette question de l'autorité. Il y a une fonction symbolique, une fonction familiale du père, une fonction économique qui est peut-être plus importante dans les familles migrantes. Ce qu'on entend souvent dans les familles en position de migration, qui viennent par exemple d'Afrique du Nord ou d'Afrique centrale, c'est la plainte d'impossibilité d'être père comme on l'entend chez les pères, et parfois chez les mères, qui ne peuvent pas exercer leur autorité.

Ce que j'ai souvent remarqué, c'est qu'il y a souvent une certaine méfiance vis-à-vis des pères, on préfère passer par la mère, on se dit les pères sont violents, ils vont obliger les filles à se marier, ce qui n'est pas toujours faux, mais du coup on n'essaie pas d'accompagner ces pères dans leur demande de tenir leur place, notamment au point de vue de l'autorité. Et puis évidemment certains sont disqualifiés, disqualification du chômage, etc... et ils ne parlent pas forcément la langue ou pas toujours très bien. Donc une position paternelle ou maritale qui est parfois dévalorisée, qui peut amener parfois une certaine démission ; pas seulement chez les migrants, cela arrive aussi chez les non migrants.

Qu'est-ce que tout cela peut entraîner ? Je dirais une forme de perte généalogique, la famille d'abord est coupée de la famille élargie, je crois que c'est vrai aussi en Europe – je suis étonné quand j'interroge des jeunes qui ne savent pas où sont enterrés leurs grands-parents ; faites le test autour de

vous, si les grands-parents ne sont plus là demandez s'ils savent où ils sont, où ils ont été, de quelle région ils sont – cette perte généalogique est encore plus vraie dans les familles migrantes. C'est parfois un élément d'identification de l'enfant, c'est-à-dire que la perte de l'autorité parentale amène le fait que l'enfant joue le rôle du parent. Il y a aussi des questions identificatoires, c'est-à-dire que les jeunes ont du mal à s'identifier à des pères qui n'ont pas tellement de place ou qui ont du mal à trouver une place, parfois il faut des générations.

Qu'est-ce qu'on pourrait trouver par rapport à ces questions, parce qu'on est en plein changement, pour aider les personnes à s'aider soi-même? – nous sommes tous en position de parent ou d'éducateur, ou grand-parent – et donc c'est important de voir comment ne pas seulement faire un constat dépressif des problèmes, mais de voir comment avancer. Dans le contexte occidental, je pense qu'il faut nommer aussi la détresse parfois qui est inhérente à l'absence de contrainte, ce n'est pas seulement de la liberté. Je pense qu'on a un gros travail à faire en Occident pour retrouver une solidarité générationnelle. Il y a toute une génération d'adultes en charge – je me sens personnellement en charge de certains amis de mes enfants d'une certaine manière, même si je ne vais pas intervenir dans leur vie familiale. Comment retrouver dans le monde occidental, et je pense que les autres cultures peuvent nous y aider, ce sens d'une génération, de *l'oikos*, ce sens de la maisonnée autour des enfants? C'est très important et je pense que l'atout de la globalisation est peut-être d'apprendre des sociétés traditionnelles. Avant de trouver cela, apprendre à faire corps entre adultes, ne plus se méfier des autres adultes. Je suis frappé par le fait que les parents se méfient aujourd'hui des autres parents, comme s'il y avait ses enfants, ceux d'à côté, et on se méfie de la manière d'éduquer des autres parents. Refaire corps entre adultes et sortir du rejet des institutions. Les institutions ce n'est pas si mal que cela. Elles aident les familles qui sinon seraient bien seules.

Il faut revaloriser certains aspects éducatifs des sociétés dites traditionnelles. Je pense que les difficultés des familles migrantes quant à la parentalité font écho aux nôtres, il faut en particulier réfléchir à l'idée de continuer à promouvoir une égalité des sexes tout en accueillant nos différenciations :

Comment penser l'égalité et la différence – voilà l'enjeu de la décennie qui vient - notamment en terme d'êtres sexués, mais aussi en terme de génération ?

Comment penser une différence des générations dans laquelle il y a un vrai droit de l'enfant ?

Ce sont des enjeux très importants. Et, comme je disais tout à l'heure, je pense que les sociétés plus traditionnelles peuvent apprendre au modèle européen un sens de *l'oikos*.

Il y a là quelque chose qu'il faut qu'on entende, qu'on retrouve, qu'on revive.

## **Exposé de Michael Smith**

*Membre de Fondacio*

Je suis anglais de nationalité par mon père, belge par ma mère. J'ai été éduqué principalement en Suisse, j'ai rencontré ma femme qui est française en Malaisie et nous avons adopté une Brésilienne et une Vietnamiennne. J'ai habité quelque temps au Chili, en Malaisie et aux Philippines et je suis maintenant en France depuis dix ans. Je fais partie de Fondacio, une communauté nouvelle basée en France et répartie dans une vingtaine de pays dans le monde.

On m'a demandé de parler des familles migrantes, je pense que ma famille est un peu migrante donc je vais développer mon exemple d'une manière personnelle ou de nos engagements différents. J'aimerais commencer par une histoire que j'ai vécue au Brésil, quand nous sommes allés adopter notre aînée, elle a maintenant 17 ans et avait 3 mois à l'époque. Nous étions dans un orphelinat à Maseyo, au Brésil, nous logions dans l'orphelinat où il y avait beaucoup d'enfants, j'ai la chance de parler plusieurs langues et on m'avait demandé d'être le chauffeur de la crèche durant les deux mois où nous étions sur place et un jour on m'a dit qu'un bébé était décédé à l'hôpital et on m'a demandé d'aller l'enterrer. Nous avons pris la camionnette avec une nurse qui était présente, nous avons acheté un petit cercueil que nous avons mis à l'arrière et sommes allés à l'hôpital chercher cet enfant. J'ai pris cet enfant, un bébé de quelques semaines, et j'ai demandé au médecin qui se trouvait là de quoi était mort cet enfant qui m'a dit que la seule chose qu'on ait vu de cet enfant est qu'il s'est laissé mourir, probablement par manque d'amour. Cette parole d'un médecin m'a beaucoup frappé : se laisser mourir par manque d'amour. Après l'enterrement de cet enfant, pour nous l'adoption c'est un peu sortir l'enfant avant qu'on ferme le trou.

L'aînée de nos filles a 17 ans, la crise d'adolescence est très difficile et le rôle du père est très important. Je vais vous donner quelques flashes de choses que j'ai pu expérimenter. J'ai vécu huit ans aux Philippines, où avec ma femme nous avons travaillé dans un bidonville sur une décharge à Manille où il y a 80.000 personnes qui vivent des ordures qu'ils récoltent tous les jours, et moi-même j'ai participé à l'élaboration et au démarrage d'un projet de développement, on a créé des dispensaires dans le bidonville puis ma femme a travaillé auprès d'enfants handicapés. Dans le bidonville, je pense à Femia par exemple, une femme qui avait eu sept enfants dont deux étaient déjà décédés en bas âge. J'ai passé plus d'une année à aller dans je ne dirai pas les maisons, mais les taudis, les baraques, chez ces personnes qui vivent sur les ordures comme on le voit dans des reportages à la télévision, avec des miasmes de mouches, dans un cadre où il n'y a pas de toilettes, par de sanitaires, dans des conditions extrêmement difficiles. J'ai rencontré cette jeune femme qui me disait « s'il vous plaît, donnez-nous les moyens pour que nos enfants ne meurent plus », ou bien cette femme qui était venue me voir avec un nouveau-né de quelques jours qui me dit en tagalog, la langue des Philippines, « prends cet enfant, sinon je le jette dans les ordures ».

J'ai beaucoup d'exemples, je me suis retrouvé dans des conditions difficiles et extrêmement dures, et avec un médecin philippin nous avons essayé de redonner une dignité à ces femmes pour qu'elles puissent s'occuper de leurs enfants. Notre méthode a été de donner des formations de base aux mamans pour qu'elles puissent prendre soin de la santé de leurs enfants, des choses simples. Je me souviens la première fois quand on m'a demandé ce qu'était ce crayon alors que c'était un thermomètre : comment utiliser un thermomètre, comment prendre la température, soigner des petits bobos de rien du tout qui peuvent se transformer rapidement en gangrène. J'ai fait des études de comptabilité et j'ai eu l'occasion de participer à des opérations, des soins assez graves

parce que les parents n'avaient pas été capables, parce qu'ils n'en avaient pas les moyens, de s'occuper de leurs enfants. Donc petit à petit donner les moyens pour que les mamans puissent connaître les premiers soins, comme que donner au moment d'une diarrhée, des choses simples pour qu'un jour elles puissent avoir chez elles – on appelle cela un dispensaire – une affiche sur leur baraque disant qu'elles sont capables de soigner leurs enfants et les enfants des voisins. Rien que cela c'est quelque chose qui donne une dignité, une force qui remet ces mamans et ces parents en route, non seulement pour s'occuper de leurs enfants mais aussi pour reconstruire leur maison : au lieu d'avoir une maison faite de tissus, certains vont chercher des morceaux de tôle ou de bois ; des mamans qui disent je suis soignante et donc je ne puis admettre que mes enfants n'aillent plus à l'école, donc qui prennent les moyens de les envoyer à l'école.

A travers ce travail, les familles, les mamans sortent du sentiment de victimes pour devenir acteurs dans leur quartier. Je me souviens d'une femme qui s'appelle Norma, mère et grand-mère qui vivait dans des conditions terribles parce que sa maison était sur une pente, elle s'enfermait le soir et se réveillait plus bas le matin, c'était une femme pas très âgée pour nous mais assez âgée là-bas, qui n'avait plus la force d'aller chercher du bois sur la décharge et qui allait chercher des tongs cassés qui lui servaient de combustible pour faire sa cuisine. Les parents de Norma et certains de ses frères et sœurs habitaient aux Etats-Unis, je lui demandais pourquoi elle n'allait pas vivre là-bas et elle me répondait : avec tout ce que vous nous avez donné, maintenant je me sens capable d'aider autour de moi, si je pars aux Etats-Unis je vivrai pour moi et pas pour les autres. Voilà un exemple qui m'a beaucoup inspiré.

Avec ce projet que nous avons mis en place avec ce médecin on a pu créer environ 25 dispensaires dans tout le bidonville. Les mamans ont été formées aux premiers soins, ont été formées aussi pour faire des enquêtes dans leur quartier

pour essayer de comprendre ce qui se passe au niveau de la santé, pour faire un retour de cette enquête et en fait devenir quelqu'un dans le quartier. Nous ne les avons pas sorties de la pauvreté et de la misère, par contre elles sont devenues quelqu'un, et en devenant quelqu'un le rôle de la famille, la place de leurs enfants changent aussi.

Ma femme a beaucoup travaillé auprès d'enfants handicapés dans le bidonville, comme moi elle a passé beaucoup de temps dans les quartiers pour repérer où étaient les enfants, parce ce sont des enfants qui sont cachés – sourds-muets, trisomiques, aveugles... – et nombre de fois elle a vu des enfants vivant avec les cochons ou enfermés, cachés. Le but était d'accueillir les enfants avec les mamans principalement dans un petit centre d'accueil pour créer des choses avec eux. Parce que ces mamans voyaient qu'on prenait soin de leurs enfants, elles-mêmes avaient le désir de mieux s'en occuper. Je pense à Didi, qui avait une fille sourde-muette et qui, parce qu'on a appris à sa fille le langage des signes, a dit « mais moi aussi il faut que j'apprenne, parce que ma fille devient plus éduquée que moi ». Et donc cette maman a commencé à apprendre le langage des signes, alors que le matin elle allait dans les décharges chercher de la nourriture, etc., l'après-midi elle prenait des cours, et petit à petit elle est devenue professeur de langage des signes, non seulement dans le bidonville pour d'autres mamans mais après pour d'autres endroits, et cette femme qui ne croyait plus au fait d'avoir des enfants ayant déjà un enfant handicapé a eu le désir d'avoir un autre enfant, de pouvoir recomposer, reconstruire sa famille, et maintenant c'est devenu quelqu'un qui est un leader dans le bidonville.

Je pense aussi à Shirley, qui avait un petit garçon, Adolphe, poly-handicapé qu'elle cachait, et petit à petit a évolué à travers ce travail d'organisation : c'est très simple, c'est faire la fête ensemble, faire de la décoration, faire des sorties... Je me souviens qu'on avait emmené des familles à l'extérieur du bidonville, on avait loué une villa avec une

piscine, et pour elles c'était extraordinaire ; une femme était au bord de la piscine, les pieds dans l'eau, et elle pleurait : vous ne vous rendez pas compte, je suis née dans le bidonville, je ne suis jamais sortie et maintenant je vois l'eau – parce qu'eux ils vont chercher l'eau avec des jerricans. Toutes ces petites choses qui redonnent de la dignité et de la force.

On m'a donné un quart d'heure, je vous donne quelques petits exemples. A travers mon travail ici en France, auprès de personnes SDF ou bien aussi dans le dialogue avec le monde musulman, c'est tâcher de trouver des moyens pour que des mamans et des papas, surtout des mamans, puissent trouver une dignité ; cette dignité se trouve très souvent dans le fait de se sentir utile à d'autres, c'est-à-dire trouver d'autres qui ont plus besoin que moi : j'ai ma grande misère mais d'autres ont plus besoin que moi, ils ont une autre misère. Je travaille actuellement ou j'ai travaillé beaucoup avec des hommes prostitués, on en voit beaucoup dans le bois de Boulogne, dans la région parisienne, qui eux-mêmes, par le fait d'aider des personnes handicapés mentaux ou poly-handicapés, ont envie de sortir de la prostitution, des travestis, etc... et ces personnes petit à petit, en se reconstruisant elles-mêmes, retrouvent le désir de retrouver leur famille, de retrouver leurs racines et de recréer les liens qu'ils ont perdus.

## **Le cas du Sénégal**

*Par Marie Clémentine DIOP,  
Présidente de la Coordination nationale des Unions  
diocésaines des Associations féminines catholiques du Sénégal*

L'intitulé de mon exposé renferme trois termes lourds de signification qui sont les grandes questions du monde contemporain. La famille, l'éducation et le développement durable, dans tous les pays du monde, n'ont pas été épargnés par les profondes mutations des sociétés, parce qu'ils sont à la base de l'évolution des peuples.

La famille est la base de la société, le lieu de la socialisation et du modelage de la personnalité de l'enfant qui sera l'adulte de demain. Or, de nos jours, la famille est tellement agressée de toute part et contestée qu'elle a du mal à remplir pleinement son rôle de première institution d'éducation. En effet, celle-ci implique aujourd'hui différents partenaires et si les parents, qui sont les premiers acteurs, ne parviennent plus à s'acquitter de leur rôle, l'école parviendra-t-elle à la parfaire ?

L'éducation est le secteur le plus difficile à gérer surtout dans les pays ayant des moyens limités. Les Objectifs du millénaire pour le développement (Nations unies) visent une scolarisation universelle et une parité totale d'ici 2015. Même si ces objectifs sont atteints, combien d'enfants arriveront à achever leur cycle élémentaire, si le rythme de construction des classes et les moyens ne suivent pas la demande ? Nous constatons qu'en Afrique, par exemple, un nombre croissant d'enfants se retrouve hors du système scolaire du fait de l'insuffisance des structures d'accueil. En effet dans tous les pays du continent le problème n'est plus l'inscription (au Sénégal on compte 312 000 enfants en octobre 2006 dont 50% de filles), mais celui du maintien des élèves dans les classes car le taux de déperdition reste élevé (80%).

S'agissant de l'environnement, tous les experts s'accordent sur des contraintes majeures telles que le pillage des ressources naturelles, la pollution et la désertification. Ces problèmes nous interpellent tous, riches ou pauvres, nations développées ou en voie de l'être. La préservation de l'environnement exige une gestion nouvelle et concertée de notre planète, avec un objectif fondamental que nous devons tous partager : éduquer les hommes et les femmes à de nouveaux comportements dans une démarche holistique. En ce qui concerne les enfants, l'implication des parents s'avère nécessaire. Ainsi, il sera possible de créer un monde nouveau où les besoins de développement de l'homme ne conduiront plus à une désarticulation de son environnement. Un monde où les activités de l'homme ne seront plus des actes suicidaires parce que générant son autodestruction par la rupture des équilibres naturels.

L'essentiel de mon propos va consister en un aperçu sur l'éducation de l'enfant dans les sociétés traditionnelles africaines. Il s'agira, dans un premier temps, de voir comment la famille africaine prenait en charge l'éducation de l'enfant pour en faire un adulte responsable de son environnement social, économique, culturel.

Ensuite nous examinerons comment l'école moderne, tant dans ses contenus que dans ses méthodes, a bouleversé le système d'éducation traditionnelle en société africaine. Nous tenterons de voir comment, depuis l'indépendance et malgré la réforme entreprise par l'Etat du Sénégal, les exclus du système du système éducatif restent encore nombreux. Cependant, nous restons convaincue qu'en misant sur l'éducation de base qui conditionne tout le système, le changement ne paraît plus matériellement impossible. Enfin nous illustrerons l'exemple par des exemples d'écoles préscolaires et élémentaires. La dernière partie posera la problématique du partenariat parent – école.

## **I - Rôle de la famille dans l'éducation traditionnelle**

### **Les principes ou la finalité**

La culture traditionnelle comporte un ensemble de savoirs et savoir-faire qui intéressent directement le développement humain et le respect de l'environnement. L'Afrique noire a toujours su former ses enfants aux relations sociales et à la vie quotidienne dans le village. Les liens qui unissaient les hommes étaient une sorte de force vitale et tout cela découlait notamment du respect de tout homme, du respect de la vie, du sens de la nature, du sens du sacré. L'être humain est considéré comme le principal sujet d'où le rôle assigné à l'éducation traditionnelle qui vise à développer toutes les potentialités humaines en vue du bien de toute la communauté. Ainsi, éduquer l'enfant en milieu traditionnel consiste à préparer l'enfant à la vie, au travail et à la réflexion. Dans la première étape de cette éducation, la famille joue un rôle fondamental. Tous ses membres, sous une forme ou sous une autre, interviennent pour assurer à l'enfant une formation lui permettant de s'insérer harmonieusement dans la société. Dans cette éducation de base, la femme occupe une position essentielle. C'est elle qui construit en quelque sorte le socle de la personnalité de l'adulte de demain.

### **Les étapes**

Le nouveau-né vit en permanence avec sa mère. Ce contact avec l'enfant à travers l'allaitement maternel, le portement au dos, cet accès permanent à la mère source de chaleur, de nourriture et de confort, représente une sécurité enveloppante. L'enfant est souvent sur les genoux d'autres femmes de la famille : tantes, sœurs, grand-mères, etc. Elles lui apprennent les premières paroles, les premières chansons, les premiers rythmes, des jeux qui consistent à imiter toutes les activités des grandes personnes. Quand il saura marcher, il suivra sa mère partout dans la concession et s'intéressera à tout : travaux domestiques, cultures, cueillette des fruits, etc.

Les autres acteurs sont le père, pour le garçon, et le reste de la communauté.

Quand l'enfant acquiert une certaine autonomie c'est le village et le quartier, les oncles, les tantes qui participent à son éducation ; ainsi connaîtra-t-il son environnement naturel, économique social et familial.

Un peu plus tard, souvent dès l'âge de 6 ans, il est pris en charge par sa classe d'âge et retrouve des nouveaux types d'activités tels que les travaux champêtres, la surveillance du bétail, le ramassage du bois, toutes les activités le mettant en contact avec d'autres réalités, d'autres outils de travail (kadiandou, hilaire).

L'initiation est un moment très important de mise à l'épreuve, de contrôle des qualités de vie et comportements de l'enfant. En société diola (Casamance), par exemple, une grande fête est organisée pour l'entrée et la sortie de la forêt sacrée. L'initiation dure un mois. Le responsable, très respecté, va transmettre à l'enfant un savoir-faire et un savoir être en lui révélant les clefs et les codes d'attitudes et d'aptitudes : apprendre et savoir se nourrir, se protéger, savoir cueillir, chasser. L'autosuffisance technique est recherchée comme une nécessité vitale pour chaque membre du groupe. Les valeurs inculquées sont : la dignité, l'honneur, l'humilité, la vérité, le courage, toutes vertus qui équilibrent la société parce que garantissant les principes de justice, d'équité et de démocratie.

Cette étape franchie, tout le reste de la vie est constitué de circonstances permettant d'acquérir les valeurs, connaissances, habitudes et comportements liés aux activités et événements quotidiens. L'enfant est donc toujours en situation d'apprentissage et le processus ne s'estompe que quand le sommeil vient enfin le retirer des mains de ses éducateurs. Dans la philosophie africaine, tous les êtres sont des forces vitales, solidaires, hiérarchisées et agissant les unes sur les autres. L'homme fait partie de cet univers cohérent. Dans sa nature, il est unité : son corps et esprit font un. Il est diversité,

c'est-à-dire solidaire de la communauté des ancêtres et des lignées paternelles et maternelles. Il est soumis à une éducation holistique visant le développement harmonieux du corps, de l'esprit et des rapports sociaux. Son éducation est l'affaire de toute la communauté.

L'école moderne, que nous allons aborder dans la deuxième partie, est venue avec ses propres objectifs, ses concepts et méthodes d'éducation. Il est vrai que son but déclaré et souvent réaffirmé est de façonner l'homme pour en faire un membre d'une communauté plus policée et à même de lui garantir un mieux-être et un mieux-vivre. Cependant, il faut reconnaître qu'elle a aussi assez souvent bouleversé les circuits et systèmes de l'éducation traditionnelle, ses modes de transmission des us et coutumes, et affecté les comportements et rapports sociaux. C'est à ce nouveau système de modelage de l'enfant que la famille doit aujourd'hui s'adapter poursuivant son rôle de creuset d'éducation, avec plus ou moins de réussite. Nous en examinerons ultérieurement les implications.

## **II - L'éducation moderne et les bouleversements dans l'implication des parents**

L'école moderne a été introduite au Sénégal pendant la colonisation avec comme finalité la formation d'auxiliaires de l'administration, de bons agents dévoués à la cause de l'administration territoriale et qui devaient devenir les leviers de l'indépendance du pays, à l'aube de la libération nationale. Dès l'accès à l'indépendance, cette école coloniale, très riche en enseignements, aurait dû être examinée et ses objectifs réorientés vers la satisfaction des besoins nationaux. Malheureusement, malgré l'opportunité du moment, les changements fondamentaux nécessaires n'ont pas été opérés et le statu quo demeura. L'école est restée coupée des réalités culturelles, sans articulation avec le secteur de la production. Les langues nationales, dont l'introduction à l'école devait constituer un moyen de promotion d'une éducation endogène,

avec la participation des parents, sont aujourd'hui le maillon faible du système éducatif.

Par ailleurs, si dans les grands centres urbains l'école de type occidental est, de manière générale, acceptée, il n'en va pas de même en zone rurale où, dans le meilleur des cas, elle se heurte à l'indifférence des populations qui nourrissent à son encontre une méfiance tenace, si elles ne s'opposent pas tout simplement à son développement en refusant d'y enrôler leurs progénitures. Cette méfiance tient au fait que l'école y est perçue comme une menace de perturbation des équilibres sociaux traditionnels. Pourtant, les acteurs au niveau central se sont toujours employés, avec plus ou moins de bonheur, à parfaire le système pour en faire un outil de modelage de l'homo senegalensis moderne. En témoignent les différentes réformes du système éducatif dont les lois d'orientation successives, les Etats généraux de l'Education et de la formation, etc.

## II. 1- Les réformes

- **La première loi d'orientation** date de 1971 (loi 71-36 du 3 juin 1971). Elle a eu un accueil mitigé car les méthodes utilisées n'ont pas eu les résultats escomptés. Le psittacisme n'a pas convaincu les syndicats d'enseignants et, au départ du directeur Pierre Dumont, ces derniers en ont demandé la suppression.
- **La politique d'ajustement structurel des années 80 (PAS)** a eu des conséquences désastreuses dans le secteur de l'éducation avec, d'une part, le gel du budget de l'éducation ramenant les dépenses per capita consacrées à l'éducation en Afrique subsaharienne de 42\$ en 1980 à 28\$ en 1992 et, d'autre part, la privatisation qui a amplifié les inégalités sociales et entraîné la déqualification du personnel.
- **Les Etats généraux de l'éducation et de la formation (EGEF) de janvier 1981** ont posé le principe

d'une école nationale, libre et démocratique. Ils se sont intéressés à l'état des lieux et ont examiné entre autres points :

- le développement intégral : quel type d'homme ?
- la promotion des valeurs culturelles ;
- l'élévation du niveau des ressources humaines ;
- l'ouverture de l'école au milieu ;
- l'élaboration des projets d'école ;
- l'aménagement du temps éducatif entre des activités théoriques et pratiques, intervention de personnes ressources du milieu pour des formations spécialisées ;
- libération de l'offre éducative.

En 1985, des programmes transversaux sont proposés dans le système pour compléter le programme officiel. Ces programmes prenaient en compte les questions prégnantes développées par les Nations unies telles que:

- la démographie ;
- les droits humains : la paix la sécurité, la citoyenneté, la démocratie, etc. A Kolda, Ziguinchor et Tambacounda, on a introduit des modules sur la gestion du stress et la résolution des conflits ;
- les questions de genre, équité, parité, etc. Scolarisation, maintien et réussite des filles ;
- l'environnement, l'eau, la santé, la nutrition, etc.

Avec l'appui de la Banque mondiale, des projets ont été lancés comme celui désigné sous le sigle EVF-EMP (éducation à la vie familiale en matière de santé publique) ; ainsi la santé de la reproduction pouvait être prise en compte de même que les maladies endémiques.

Le projet de formation et d'information à l'environnement (PFIE) se fondait sur les clubs créés dans les établissements pour former et informer les élèves sur des questions liées à l'environnement à travers des activités telles

que les jardins scolaires, les bois d'écoles, l'économie d'énergie et d'eau, le traitement des ordures etc.

La formation à la citoyenneté n'a pas été en reste. Dans cette perspective des guides ont été élaborés pour les enseignants sur l'éducation à la citoyenneté, à la démocratie et à la paix, etc.

Le système éducatif s'est préoccupé de créer les conditions de développement du potentiel humain, de l'environnement économique, social et culturel. Des expériences éducatives comme les classes pilotes, les classes à double flux, les classes à mi-temps et les classes multigrades font partie des innovations pédagogiques visant la transformation qualitative de l'école sénégalaise et à résoudre le problème de l'offre éducative.

- **La deuxième loi d'orientation (loi 91-22 du 16 février 1991)** a été votée pour donner plus d'initiatives aux collectivités et permettre ainsi la diversification de l'offre éducative.
- **Le projet des Volontaires de l'Education** a été lancé en 1995 pour pallier le taux brut de scolarisation qui avait connu une baisse de près de deux points passant de 56,6% à 54,4% en 1994.
- **La Décentralisation** a été aussi une opportunité saisie par les autorités sénégalaises avec l'adoption de la **loi 96-07 du 22 mars 1996**, portant transfert des compétences en matière d'éducation aux collectivités locales, en vue de la définition et du pilotage des programmes locaux de développement du secteur en articulation avec les orientations nationales.
- **Le Programme de développement de l'éducation et de la formation (PDEF)** a vu le jour en 2002, c'est l'aboutissement des négociations entre l'Etat, la société civile et les partenaires au développement suite aux

résolutions du Forum mondial de l'éducation de Dakar en 2000. Parmi les objectifs du PDEF nous pouvons citer :

- la libéralisation de l'offre éducative par la participation des associations, individus et collectivités locales ;
- la décentralisation et la déconcentration renforcée (IA, IDEN) ;
- une éducation de qualité (égalité, équité, démocratisation du système) ;
- des normes de performance plus élevées ;
- une gestion transparente et efficace (responsabilité et sanction).

Les réformes ont été nombreuses, mais elles n'ont pas eu les incidences et résultats escomptés. L'école est toujours en crise, des grèves cycliques continuent de perturber le déroulement de l'année scolaire. Il serait temps que l'Etat sénégalais, les enseignants, les parents d'élèves et les partenaires trouvent des solutions pouvant aider à réduire au maximum ces situations de conflits permanents qui sont préjudiciables au bon déroulement de l'année scolaire.

## **II. 2 - Le cycle fondamental : Le préscolaire et l'élémentaire**

### **II.2. a - le préscolaire a opté pour :**

- une approche holistique et intégrée pour la prise en charge de la petite enfance en ancrant les enfants dans les langues et valeurs culturelles nationales pour une consolidation de leur identité ;
- une éducation intégrant la santé, la nutrition et la protection de l'environnement ;
- des activités d'éveil et de socialisation pour faire éclore leurs aptitudes psychomotrices intellectuelles et sociales.

## **Les types d'écoles formelles**

- Ecoles maternelles publiques ou privées ;
- Ecoles communautaires de base ECB ;
- Les Cases des Tout-petits ;
- Les garderies

Le préscolaire est très peu développé. Les efforts dans l'éducation de la petite enfance sont encore très peu importants ; le préscolaire reste réservé à une élite.

En général, ces écoles formelles disposent de moyens pour leur fonctionnement sous forme de budget alloué par l'Etat. Les enseignants qui y exercent sont aussi pris en charge par l'Etat ou les structures déconcentrées contrairement aux établissements privés où ce sont les parents qui paient de frais de scolarité.

Il existe aussi de très nombreuses garderies d'enfants qui sont généralement des initiatives privées. On les trouve surtout en zones rurales ou dans les banlieues. Situées le plus souvent dans une maison ou dans une salle mise à disposition par l'école élémentaire du quartier, elles sont surpeuplées et les conditions de fonctionnement restent précaires.

### **• Les Cases Communautaires de Base**

Les **Cases communautaires de base**, qui ont vu le jour avec la privatisation intervenue dans le secteur, ont été initiées par un groupe-ment de femmes occupées à des activités génératrices de revenus. Ce type d'école de quartier est un cadre de prise en charge des enfants dont les parents ne disposent pas d'assez de moyens pour les mettre dans une école formelle et permet aux enfants de rester dans leur quartier. Ces écoles font appel pour leur fonctionnement à des partenaires et surtout aux structures décentralisées et déconcentrées que sont les collectivités locales et aux parents d'élèves.

## • Les Cases des Tout-Petits

Expression d'une volonté politique affichée depuis l'alternance, le Projet de la Cases des Tout-Petits est gérée par une Agence nationale. Sont ciblés les enfants de 0 à 6 ans. Avec la Case des Tout-Petits, l'Etat veut créer « **un cadre nouveau d'éducation et d'épanouissement pour tout enfant sénégalais quel que soit le niveau socio-économique de ses parents** ».

Les Cases, structures communautaires de prise en charge, ont été édifiées un peu partout dans le pays et se présentent sous la même architecture. Une Case des Tout-Petits se compose de deux bâtiments dont un atelier des cinq sens pour éveiller et stimuler l'intelligence et une salle des "mères" pour les séances d'information, d'éducation et de formation des parents et des communautés. On y trouve aussi :

- une cuisine pour préparer des repas pour les enfants ;
- une infirmerie pour les soins et le suivi sanitaire des enfants ;
- un bureau destiné à l'encadrement ;
- un magasin pour le stockage des vivres ;
- des toilettes et une cour extérieure pour abriter des activités extra muros et micro projets d'appui au financement des activités de la Case des Tout-Petits ;
- une barre oblique qui accompagne la pente de la toiture et qui symbolise l'enracinement dans notre culture. Le léger dépassement par rapport au sommet de la toiture symbolise l'ouverture de l'enfant aux apports féconds des autres cultures.

En plus du programme normal, les enfants y sont initiés à l'environnement de l'ordinateur et à l'utilisation des supports multimédias (CD-ROM, DVD...)

- **Les Ecoles « pré catéchétiques »**

Ces écoles sont des institutions informelles créées à l'initiative des Curés de paroisse dans la banlieue de Dakar. De 6 au départ, avec un effectif de 952 élèves. La demande est forte, mais la gestion est devenue difficile à cause du manque de moyens.

Ces écoles ont commencé à fonctionner en octobre 1989. Ces curés sont partis du constat que, alors qu'il existait des écoles coraniques pour prendre en charge les petits musulmans qui n'avaient pas accès à l'école maternelle faute de moyens des parents, les petits enfants chrétiens étaient laissés à eux-mêmes et traînaient dans la rue. La surveillance des parents faisait souvent défaut soit parce que les papas étaient des émigrés soit parce que les mamans, des blanchisseuses, étaient absentes de la maison pour toute la journée.

Au début, on réunissait les enfants pour un éveil à la religion, d'où le nom « d'école pré- catéchétique ». Aujourd'hui, ce sont des écoles maternelles informelles respectant les programmes officiels et offrant aux enfants des activités liées aux réalités locales. Ces programmes qui préparent l'enfant à intégrer l'école primaire s'intéressent à des thèmes tels que l'éducation, la santé, la nutrition et la protection de l'environnement. Ainsi les leçons de langage et des bonnes manières tournent autour de thèmes permettant aux enfants de découvrir l'environnement naturel et social : le quartier, le marché, le jardin, l'école, les camarades de classe, etc.

Les animatrices sont recrutées par les populations dans la Communauté ecclésiale de base. Ce sont généralement des jeunes filles qui n'ont pas pu poursuivre leurs études faute de moyens. Elles préparent les leçons un après-midi par semaine avec la religieuse responsable. Une famille prête sa maison pour accueillir les enfants du quartier. Les tables et bancs y sont remplacés par des nattes. Les parents contribuent à hauteur de 2000 FCFA par enfant ; les sommes récoltées servent à motiver les animatrices, à acheter du matériel

pédagogique et à payer un loyer modique à la famille ayant mis sa maison à disposition. Ces écoles reçoivent également un appui de la Caritas.

## **II. 2.b - L'élémentaire**

L'Etat a pris comme option d'accorder la priorité au cycle élémentaire, niveau par excellence d'un enseignement de base de masse avec comme objectifs :

- éveiller l'esprit des enfants pour faire épanouir leurs potentialités intellectuelles ;
- enraciner les enfants dans la culture et leur inculquer les valeurs nationales ;
- faire acquérir aux enfants les éléments de base de la pensée logique et morale ainsi que les instruments de l'expression et de la communication ;
- revaloriser le travail manuel, les activités artistiques, culturelles, physiques et sportives.

L'objectif de scolarisation au CE depuis 2002 dans le cadre du PDEF est de 300 000 enfants dont 50% de filles. Cependant, malgré les efforts fournis par l'Etat, le rythme de construction de salles de classes est lent et de nombreuses écoles rurales fonctionnent sous des tentes ou abris provisoires, d'où les nombreux abandons en cours d'année.

En plus il existe un déséquilibre criant entre zones rurales et zones urbaines, s'agissant des opportunités d'accès. En zone urbaine, 90% des enfants fréquentent l'école contre 30% en zone rurale. Le même déséquilibre est à noter aussi entre les villes et les banlieues. En effet, les conditions de travail semblent meilleures dans les villes que dans les banlieues où la demande ne peut être satisfaite qu'au prix d'effectifs pléthoriques qui peuvent dépasser la centaine par classe.

Le problème soulevé par les effectifs pléthoriques ont conduit l'Etat à ouvrir de nouveaux types de classes dont les écoles pilotes où le cadre de vie est revalorisé. L'enfant doit aimer son école. Pour cela les classes sont équipées et des cantines scolaires mises en place pour veiller à la nutrition des élèves. L'eau est potable et disponible et il existe des toilettes séparées, garçons et filles. La Division du Contrôle Médical et Scolaire (DCMS) organise des visites médicales, des séances de déparasitage, de lutte contre le paludisme et d'information sur le sida.

Les langues nationales maternelles, au nombre de six (le wolof, le sérère, le halpular, le diola, le malinké et le soninké) y sont introduites en même temps que le français pour permettre l'inculturation et l'enracinement de l'enfant. Elles ont toutes été codifiées.

L'expérience, débutée en octobre 2001, avec 200 classes, s'est révélée concluante et on ne comprend pas pourquoi l'Etat sénégalais ne prend pas en charge cette expérience concluante et qu'il la confie à des partenaires qui peuvent à tout moment se retirer, d'où les craintes pour l'avenir de ces écoles.

## **II. 2.c - l'enseignement polyvalent**

L'Ecole communautaire de base (ECB) est pour les autorités sénégalaises, comme un « laboratoire d'expérimentation » pour l'introduction dans l'enseignement de deux éléments nouveaux, les langues nationales (comme objet et vecteur d'apprentissage) et des contenus représentatifs des spécificités locales (25% du programme).

Le ministère de l'Education assigne à ces écoles des objectifs précis. Elles ont pour mission de :

- favoriser une alphabétisation de masse,
- donner l'information et la formation initiales nécessaires à l'exercice d'un métier ou d'une fonction sociale,
- initier aux techniques de production,

- fournir l'éducation et la formation nécessaires à l'amélioration globale des conditions de vie.

Le fonctionnement des ECB est dicté par les différentes orientations de la réforme nationale qui entend limiter la déperdition scolaire régionalement inégale, renforcer la scolarisation des filles, expérimenter les langues nationales, apporter les savoirs instrumentaux de base et enfin, lier fortement les contenus éducatifs et les opportunités en matière d'activités productives locales.

L'ECB est une « structure d'éducation et de formation polyvalente gérée par les collectivités locales bénéficiaires ». Elle ne peut s'implanter que dans une communauté où il existe une population scolarisable suffisante, ne doit pas faire concurrence aux établissements d'enseignement déjà existants, doit palier le rejet effectif ou l'inefficacité du modèle formel, doit être voulue par la communauté et soutenue par ses structures associatives. La population cible doit comprendre 65% de filles au minimum et chaque classe un effectif de 30 apprenants maximum. Le cycle se déroule sur 4 ans au rythme de 5 demi-journées par semaine (soit 20h d'enseignement hebdomadaire). Les écoles communautaires sénégalaises s'adressent aux enfants âgés de 9 à 15 ans, et doivent en théorie scolariser 65% de filles.

Les programmes d'enseignement, d'activités et de formation pratique et professionnelle sont établis par les opérateurs et les populations sur la base d'une étude de milieu qui vise à adapter 25% des enseignements aux spécificités locales dont l'école pourra tirer profit dans un but d'insertion. Des activités génératrices de revenus pourront être créées sur cette base.

Les autorités administratives et pédagogiques nationales assurent quant à elles la coordination des écoles, leur évaluation, leur suivi, et assurent également la formation initiale et continue des enseignants. Les autorités déconcentrées désignent des inspecteurs d'académies qui apportent leur soutien

aux ECB confrontées à des problèmes pédagogiques ou administratifs.

Les enseignements sont assurés par un volontaire de l'éducation pris en charge par la population qui s'investit par ailleurs dans le comité de gestion de l'ECB. Au terme de l'expérimentation, l'ONG doit se retirer en théorie au bout du premier cycle de 4 ans et l'école doit pouvoir se maintenir par le financement des populations.

Pour sensibiliser les populations à la scolarisation pour tous, le ministère de l'Education nationale organise chaque année « la Semaine de l'Ecole », qui mobilise tous les acteurs et institutions de l'éducation dans l'organisation : les parents d'élèves, les enseignants, les collectivités locales, les populations, les élèves.

Toutefois les réformes n'ont pas assez pris en compte les enfants en difficulté. En effet les écoles spécialisées ont été créées mais l'offre ne suit pas la demande. On peut citer :

- l'école des jeunes aveugles de Thiès
- le centre Talibou Dabo pour les handicapés moteurs,
- le centre verbo-tonal pour ceux qui ont un trouble du langage
- le service pédo-psychiatrique : Keur Xaleyi.

Beaucoup d'enfants en difficulté se retrouvent dans des écoles formelles où ils ne s'épanouissent pas : le programme est inadapté à leur situation.

### **III - Le rôle des parents dans l'école.**

Le partenariat Ecole-parents est difficile parce que les parents ont peu d'emprise sur leurs enfants du fait du fossé culturel existant entre eux et leur progéniture scolarisée. Les associations de parents d'élèves travaillent avec les autorités des établissements scolaires pour mieux comprendre la situa-

tion et identifier les savoir-faire sur lesquels ils peuvent s'appuyer pour participer au développement de l'éducation.

En Afrique francophone, les associations de parents d'élèves (APE) constituent de nouvelles structures de la société civile. Elles interviennent de plus en plus dans le système éducatif en entretenant un dialogue permanent avec tous les partenaires de l'éducation : autorités nationales, enseignants, organismes d'aide, mouvements associatifs, opérateurs économiques. La création à Brazzaville en 1995 de la Fédération africaine des associations des parents d'élèves et étudiants (FAPE) par 14 pays, dont le Sénégal, a permis aux APE africaines de proposer des actions concrètes pour renforcer et mettre en œuvre leur engagement au niveau de chaque pays :

- Lever les obstacles de tous ordres qui empêchent les familles de scolariser les filles autant que les garçons
- Améliorer l'environnement de l'apprentissage des élèves (soutien aux leçons et aux devoirs, facilités d'études dans les salles surveillées, accès à la lecture, distribution de manuels scolaires, entretien des locaux, frais de gardiennage, prise en charge de certains personnels, construction de nouvelles classes, etc).
- Informer et former les familles à travers « une école des parents », relayée par les radios locales.

Toutefois chaque établissement a son mode de partenariat, le rôle des parents est de soutenir les écoles par un appui psychologique, financier, moral, et surtout par le suivi scolaire à travers les rencontres entre parents et enseignants.

Certaines associations de parents d'élèves sont très dynamiques et s'impliquent efficacement dans la gestion des établissements. Ils sont membres des comités de gestion des établissements comme présidents et trésoriers et le secrétaire administratif est le directeur de l'établissement concerné.

Le comité de gestion élabore des projets d'école qui appartiennent à la communauté, il identifie les besoins et dresse le plan d'action y afférant. Les cellules pédagogiques et économiques s'occupent ensuite de trouver les moyens à travers des activités génératrices de revenus : kermesses, jardins potagers, poulaillers, recherche de partenaires. Dans le cas de la Case des Tout-Petits par exemple, les Mères assistantes s'occupent du volet nutritionnel.

Le volet « éducation, information, formation et sensibilisation des parents, des familles et des communautés sur les aspects du développement de la petite enfance (santé, nutrition, éducation, protection) vise à mobiliser toute la communauté en vue d'assurer le suivi des enfants dans les familles. Cela a permis l'implication de tous, y compris les grands-mères qui participent à la formation à travers des contes qu'elles présentent aux enfants pour les enraciner dans leurs valeurs culturelles ».

Il a été ainsi possible de créer une chaîne de solidarité permettant à une mère de trouver un parrain ou une marraine pour la soutenir pour une bonne prise en charge de son enfant.

Le Comité de supervision, d'une trentaine de membres, est élu par l'assemblée générale des habitants du village ou du quartier pour gérer la case des Tout-Petits. Le comité choisit en son sein de 6 à 7 membres pour la gestion de la structure.

Enfin, une journée nationale de la Petite Enfance a été instaurée pour mobiliser tous les segments de la société sénégalaise autour du développement de la Petite enfance.

Et pourtant, beaucoup d'établissements ne sentent pas l'appui des parents au niveau pédagogique car les enfants ne sont pas suivis à la maison. En plus, certains parents mettent du temps à répondre aux convocations de la direction des établissements s'ils ne choisissent pas tout simplement de ne pas y répondre. Ce sont surtout les hommes qui s'illustrent en la matière et le plus souvent c'est la maman qui vient aux rendez-vous, même si elle est analphabète.

Les journées « Portes aux portes ouvertes » sont confrontées aux mêmes difficultés. S'y ajoute le fait que, souvent, les parents n'ont pas le temps de s'occuper de leurs enfants, de parler avec eux, de les écouter pour partager avec eux sur ce qu'ils font à l'école.

Après avoir parcouru les difficultés contrecarrant l'implication des parents nous avons recensé un certain nombre de raisons suivantes :

- l'école contribue elle-même au bouleversement du système en inculquant des connaissances qui sont parfois en contradiction avec celles transmises à l'enfant dans le cadre familial ou communautaire traditionnel. L'enfant qui arrive à l'école ne maîtrise pas la langue d'enseignement et n'arrive donc pas à assimiler des concepts transmis dans une langue qu'il ne maîtrise pas.
- l'école coûte cher et la pauvreté galopante fait que les parents éprouvent des difficultés à payer les études de leurs progénitures. La conséquence est que généralement les filles sont sacrifiées au profit des garçons. En plus le système élitiste n'encourage pas à consentir les efforts nécessaires pour garantir le droit de tous les enfants à l'éducation. Aussi beaucoup d'enfants sont hors du système bien que la scolarisation soit obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans.
- Dans certains milieux, nous l'avons souligné, l'école n'est pas acceptée par les parents parce que perçue comme cause de rupture des équilibres sociaux au sein des communautés habituées à un ordre établi depuis des générations. Les programmes sont loin des réalités et créent des sujets extravertis avec des préoccupations en marge de celles vécues par la communauté. D'où les ruptures entre l'apprenant et son milieu, les parents ne s'y retrouvant plus car ne se comprenant plus avec leurs enfants, certains enfants ne parlant plus leur langue maternelle.

- Pour certains parents, l'école forme des chômeurs du fait de l'inadéquation entre les formations reçues et les opportunités d'emploi. Bien souvent les familles sont entretenues par un enfant analphabète qui travaille comme apprenti, commerçant...
- L'urbanisation et ses conséquences (pauvreté, mendicité, travail des enfants) créent des conditions ne permettant pas d'assurer une bonne scolarisation à une échelle satisfaisante.
- Les transformations économiques, les nouvelles activités de l'informel, l'exode rural massif entraînent un bouleversement des traditions et des comportements.
- La dislocation des familles pousse à l'individualisme qui caractérise la vie des populations qui s'urbanisent. Beaucoup d'enfants vivent des situations familiales difficiles et compliquées dans des familles monoparentales ou polygames, des familles recomposées, des familles adoptives, chez les grands parents, chez des oncles ou des tantes. Certaines structures ont signalé avoir parmi leurs élèves des enfants dont les comportements sont devenus ingérables.
- L'autre handicap est que la majorité des enfants n'ont pas les conditions de santé, de nutrition et de sécurité nécessaires qui leur permettent de développer pleinement tout le potentiel dormant. Les conséquences sont désastreuses sur les enfants : la délinquance, la drogue, le vol, la mendicité
- Le phénomène des enfants « talibés » est bien connu au Sénégal et constitue une véritable atteinte aux droits humains mais aussi illustre le refus des parents d'assumer leurs devoirs d'éduquer leurs enfants. Aussi

ne devrait-on pas s'étonner des violences faites à ces derniers, de la recrudescence de l'usage et du trafic des stupéfiants avec comme corollaire la violence au sein des familles, le travail des enfants 32,5% et 47,5% dans les villes et dans les villages respectivement.

Nous pourrions continuer la liste des difficultés ainsi encourues et consécutives à l'insuffisance de l'appui apporté par les parents à l'éducation. D'où l'impasse dans laquelle se trouve l'Etat eu égard aux investissements énormes qui sont consentis, comparés à l'impossibilité d'atteindre les résultats positifs escomptés.

Si le développement durable est centré sur la personne humaine, par l'éducation à une citoyenneté responsable et si le passage de relais entre générations se fait de manière harmonieuse, l'Afrique pourrait avoir des chances de s'en sortir. Il faudra cependant revoir nos systèmes éducatifs, c'est-à-dire opérer des choix clairs, en tenant compte de nos cultures, de l'interdépendance des sociétés humaines et de la solidarité à l'échelle mondiale. Nous devons nous refuser de rendre ces défis insurmontables, si l'Afrique veut apporter sa contribution « au rendez-vous du donner et du recevoir », comme le disait notre Poète-Président, je veux nommer feu Léopold Sédar Senghor.

En choisissant de promouvoir la Petite Enfance par l'implantation de la Case des Touts-Petits, aussi bien en zones rurales que dans les zones urbaines, le Sénégal peut gagner en partie le pari du développement durable. S'il veut le réussir totalement, il lui faudra alors se pencher résolument sur tous les maux qui gangrènent la famille et l'empêchent de jouer pleinement son rôle. C'est le prix à payer pour la victoire finale car la famille est le premier creuset d'éducation de l'enfant. En la matière, elle joue un rôle fondamental. L'école, en tant qu'auxiliaire et collaboratrice de la famille, doit en constituer le

prolongement en vue de créer les meilleures conditions de développement de l'adulte de demain.

## **Références principales**

1. Intervention de Mgr Renato Martino lors du Sommet mondial sur le développement durable de Johannesburg
2. Déclaration du Pape Benoît XVI, Journée mondiale de la paix 2007
3. Agenda des femmes pour une culture de la paix en Afrique, UNESCO, Zanzibar, République de Tanzanie 17-20 mai 1999
4. Analyse et innovations curriculaires de l'éducation pour tous en Afrique subsaharienne et lutte contre la pauvreté, 3e séminaire international BIE-UNESCO, Dialogue politique et stratégies de mise en œuvre du changement de curriculum, Ouagadougou mars 2006
5. Loi d'orientation 71-36 du 3 juin 1971 MEN
6. La loi d'orientation 91-22 du 16 février 1991 MEN
7. Conférence internationale sur le rapport national de l'éducation au Sénégal – 45e session août 1996
8. Colloque UNESCO/OIT sur les programmes d'ajustement structurel enseignant et sur la condition du personnel 23-26 juin 1997
9. Programme décennal de l'Education et de la Formation au Sénégal 200-2009, PDEF
10. L'expérience du Sénégal en matière de prise en charge de la Petite Enfance : la Case des Tout-Petits, ADEA, Biennale de l'éducation en Afrique, Libreville 27-31 mars 2006
11. Document stratégique de réduction de la pauvreté DSRP II 2006-2010, octobre 2006
12. Privatisation de l'Education en Afrique par Aline Danfa, ADEF/AFRIQUE décembre 2004

13. Rapport final, Politique d'utilisation des langues nationales dans le système éducatif : le cas du Sénégal, 1992 par Aram Fall, Albert Faye, Woly Coly Faye avec la collaboration de Fary Silate Ka, étude du CRDI/IFAN
14. Espoir pour l'Afrique - P. Merlin - Présence Africaine/ACCT décembre 1991
15. La natte des autres, pour un développement endogène en Afrique, CODESRIA juin 1992
16. La Mutation du Futur, Colloque de Tokyo, Editions Albin Michel, octobre 1996
17. La civilisation de la femme dans la société traditionnelle, Colloque d'Abidjan 3-8 juillet 1972, Présence Africaine 1975
18. Education pour tous Jomtien 1990, Forum Dakar 2000
19. Sommet de Rio, Agenda 21 1992
20. Rapports MINEDAF
21. Unité culturelle de l'Afrique noire, Cheikh Anta DIOP, Présence africaine 1959
22. Les parents d'élèves : Un nouveau partenariat de la scolarisation pour tous, Séminaire sous-régional sur le soutien des parents à la scolarisation des filles, ADEA, Paris 15-17 septembre 1998
23. Ecoles Communautaires de Base au Sénégal, Jacques Marchand et autres auteurs, Institut international de planification et d'éducation - novembre 2000.

## **Exposé de Mme Hanny Rasmussen**

*Directrice de la Maison des Familles, Saguenay, Canada  
Répondante régionale pour le Comité des Régions de la  
Fédération Québécoise des Organismes Communautaires pour la Famille*

Cela me fait très plaisir de vous présenter la Maison des Familles. Je peux constater, après les exposés qui ont eu lieu avant moi, que chaque pays a ses réalités et que les familles de chez nous ne vivent pas les mêmes souffrances et les mêmes pauvretés. Je suis très touchée par les propos entendus. Dans mon pays, le Canada, la pauvreté existe aussi mais notre organisation a décidé dès le départ de ne pas la cibler. Considérant que les familles ont différents besoins.

Je vais vous faire faire un petit exercice de visualisation : vous voyez cette maison, nous l'avons acquise il y a trois ans, les couleurs sont un peu austères à l'extérieur mais si vous entrez dans la Maison des Familles vous y découvrirez une maison accueillante, chaleureuse et très colorée. Tout d'abord vous serez accueillis dans une cuisine très conviviale, parce qu'au Québec on se réunit beaucoup autour de la table, nous discutons et nous réglons tous les problèmes de la planète entière, nous solutionnons toutes les politiques. Au Québec la table est importante, c'est pour cette raison que lorsque nous entrons dans la cuisine nous pouvons s'asseoir autour d'une grande table, les couleurs sont chaleureuses et accueillantes. Nous avons une autre cuisine aux couleurs appétissantes pour faire les cuisines collectives : cuisiner ensemble pour économiser, partager des recettes et des connaissances. Maintenant nous allons nous diriger vers le jardin d'enfants qui lui a des couleurs amusantes et stimulantes. Dans les salles de rencontre les couleurs sont plutôt apaisantes pour favoriser les échanges et les partages.

Nous rejoignons à peu près 150 personnes par semaine. Les ressources humaines de la Maison des Familles sont 6 employés et 65 bénévoles généreux de leur temps.

Passons à l'image suivante. J'ai placé une magnifique photo-graphie du fjord, parce que nous demeurons près de ce

grand fjord : vous voyez l'espace, nous avons le grand air pour respirer, nous avons l'eau, l'électricité, mais ce que je voulais surtout symboliser par cette photo c'est ce qu'elle inspire, le calme et elle nous donne à croire qu'il est essentiel de prendre le temps. Miguel de Cervantès disait « il faut donner du temps au temps ». Il est très précieux le temps que nous prenons aujourd'hui pour se réunir pour parler de la famille au niveau international. La maison des familles reste fidèle à sa mission : prendre le temps d'écouter les familles, prendre le temps de les valoriser, de les soutenir et de les outiller. Les résultats sont qualifiables et quantifiables.

Nouvelle image, le logo de la Maison des familles : on voit les trois personnages, les piliers. Premier pilier : les familles. Deuxième pilier : les ressources humaines (les bénévoles et les employés). Troisième pilier : tous les partenaires du milieu. Ce sont les fondements de la Maison des Familles. La maison représente la maison évidemment et le soleil représente la chaleur humaine que nous avons voulu introduire au cœur de notre maison.

La Maison des Familles, qu'est-ce que c'est ?

Tout d'abord un lieu d'accueil, d'écoute, de respect et d'entraide, un lieu qui favorise les échanges intergénérationnels pour le partage des valeurs, des talents et des savoirs. L'objectif dès le départ était de diminuer les fossés entre les générations. Aujourd'hui, en tout cas chez nous, notre organisation sociale a sectorisé les âges, les générations pour offrir des services et je pense que c'est un des drames de notre société : les familles d'aujourd'hui sont plus petites, les transmissions et les apprentissages sont plus complexes à transmettre. Alors offrir un lieu où nous pourrions réunir toutes les générations de 0 à 99 ans favorisera certainement l'atteinte de cet objectif. On me disait au départ « pauvre Hanny, 99 ans c'est exagéré », mais aujourd'hui la personne la plus âgée de la Maison des Familles a 96 ans et elle participe aux cuisines collectives, j'en suis très fière.

Ici c'est un centre de promotion, d'information et de formation de la famille : des informations et des formations de toutes sortes. Nous soutenons les passages de la vie par des

moyens que je dirai très simples et créatifs. Un exemple : une employée de la Maison prenait un congé parental parce qu'elle attendait un enfant, J'ai trouvé très intéressante la fête qu'on lui a offerte, plusieurs bénévoles ont participé à l'organisation de cette petite fête offerte en l'honneur de Janique pour cette magnifique étape de sa vie. C'est intéressant de constater que des jeunes filles qui sont arrivées à la Maison des Familles vers l'âge de 10 ans, qui sont devenues de belles jeunes femmes maintenant partagent leur amour et leur talent de musiciennes. Jérïka et Miléna avaient composé une magnifique chanson pour le départ de Janique et la venue de la petite Joanie. J'observais les petits enfants et les familles assis comme spectateurs de cette petite prestation, et je me disais « quelle belle transmission de valeurs, quel beau rite de passage » ; dans ces temps-là, je dis que je suis en état de grâce.

De vivre ensemble ces situations et ces rites de passage favorisent la prévention et j'ose dire que nous participons à refaire un tissu social en soutenant les familles avec les réalités d'aujourd'hui. C'est participer au développement de notre collectivité et c'est participer aussi au développement durable.

Autre image, portrait socio-démographique : vous le voyez nous habitons dans une baie, une ville usinière qui a subi une fermeture d'usine qui employait 600 personnes. La Maison des Familles est un symbole de stabilité pour soutenir les familles, alors nous avons pleinement rempli notre mission en partenariat avec notre milieu à ce moment là. À Saguenay 43.000 familles, à la Baie, notre arrondissement, 5.600 familles. Le bassin de la Baie comprend majoritairement des familles avec des enfants de 6 à 12 ans, des retraités et des gens âgés ; je fais la différence entre retraités de 55 ans et plus et gens âgés. Due au vieillissement de la population et à l'âge très avancé des personnes, nous pouvons parler d'une génération de plus que dans d'autres pays. Ce qui apporte à notre collectivité une mémoire collective très riche et une responsabilité de développer des services adaptés pour répondre aux besoins de ces personnes et des aidants naturels (les familles). L'an dernier nous avons rejoint 840 familles, le bassin rejoint est donc assez important.

Je voulais faire un lien avec la question de payer la dette posée par M. Jacques Arènes. Je me demande si cette dette ne sera pas une nouvelle réalité des familles d'aujourd'hui. Chez nous nous parlons de « familles sandwich », les familles qui s'occupent de leurs enfants et qui doivent s'occuper de leur parent du fait du désengagement de l'État. Cette réalité va apporter beaucoup de lourdeur de responsabilités aux familles et je me demande si elles n'auront pas le sentiment de la dette : « nos parents nous ont donné, alors on leur doit bien ça ». Nos jeunes familles seront donc fragilisées.

La Maison des Familles a été fondée en 1993 avec la venue de l'Année internationale de la famille. L'objectif premier, créer un lieu de rassemblement, un milieu de vie, un lieu de parole pour les familles. Dès le départ nous avons consulté les familles pour pouvoir réellement connaître leurs besoins et leur vision d'une Maison des Familles dans leur milieu. Cela a été très riche et très intéressant comme échanges. La maison se devait d'être grande, chaleureuse, ouverte à toute la population en général et à tous les modèles de familles. Cette complicité avec les familles a permis de créer rapidement un sentiment d'appartenance à cette maison. Ce qui a été important aussi, et qui le demeure, une pierre angulaire de notre organisation, c'est la formation des employés mais surtout la formation des bénévoles. Les bénévoles ne font pas n'importe quoi : ont dit accueillir les familles, mais il faut les accueillir avec de l'écoute et du sens. Il y a toujours les trois objectifs : valoriser, soutenir et outiller. Il faut être à l'avant-garde mais aussi s'adapter aux besoins des familles, alors la formation des bénévoles est un incontournable. Elle est enrichissante pour le ou la bénévole et elle apporte une crédibilité à notre organisation.

Nous avons fait l'ouverture officielle en 1995. Dès le départ, lorsque j'ai entendu parler de la Maison des Familles je trouvais que c'était une occasion rêvée de vivre mes objectifs de vie et j'ai voulu m'impliquer comme bénévole à la Maison des Familles. La question m'a été posée : quel bénévolat je voudrais faire ? Et d'emblée ma réponse a été : j'y passerai ma vie et J'ai été entendue. Par contre, ils m'ont engagée comme « l'âme », coordonnatrice, chose que je ne referais plus, j'étais

très naïve à l'époque. Je devais être l'âme de la maison (si vous en avez déjà vu une vous me le direz à quoi ça peu bien ressembler une âme), et je prononce officiellement à la grandeur du Québec que si parfois vous devez être engagé comme âme : à ne pas faire parce que cela coûtera cher à votre santé de chercher votre définition de tâche. (Je rigole). Je suis à la direction de la Maison des Familles depuis sa fondation.

Nous étions à l'époque au local. 15 hommes ont donné 500 heures de bénévolat pour rénover et adapter les pièces pour répondre à nos besoins et rendre cette première maison chaleureuse et accueillante. Ce qui est intéressant à dire, c'est que ces mêmes hommes ont formé le premier groupe hommes de la maison. Pendant les pauses des rénovations, ils ont créé des liens et ont voulu recréer des moments pour partager et échanger sur différents sujets ; les relations avec leurs enfants, de l'éducation, les relations avec leur femme. D'autres groupes se sont formés par la suite. Ces rencontres se font sur une base mensuelle. Et je vous dirai même que le premier groupe existe depuis quatorze ans. Ils se réunissent au moins 4 à 5 fois par année lors de déjeuners.

Dans le modèle de départ de la Maison des Familles, il y avait un incontournable : que la Maison des Familles soit réellement une maison centrée au cœur de notre ville pour qu'elle devienne un symbole de valeur et de stabilité pour les familles, comme les églises, les écoles et les industries l'ont été. Je ne sais pas à quel rythme cela va ici et ailleurs, mais au Québec plusieurs églises ferment, plusieurs écoles ferment dû à la dénatalité et chez nous une usine importante a fermé, alors tous les symboles qui ont bâti et qui ont soutenu le milieu où je demeure disparaissent trop rapidement et les familles ont de la difficulté à vivre ces changements.

Suite à une belle réflexion, nous avons décidé en l'an 2000 de reloger la Maison des Familles. Nous avons donc acheté un magnifique presbytère. Nous avons reçu deux soutiens importants pour que nous puissions en faire l'acquisition : celui du Ministère de l'Habitation qui nous a octroyé une subvention de 50% du montant de l'achat et des rénovations de la bâtisse, nous pouvons donc dire que le

gouvernement a participé à la mise en place de cette belle demeure ; et une autre reconnaissance, celle de l'Évêché de Chicoutimi. Les administrateurs de la Paroisse Saint-Édouard ont bien défendu notre cause. Ils ont été des partenaires importants.

Notre philosophie est de cibler l'intergénérationnel et l'inter classes sociales pour diminuer le fossé entre les générations et les classes sociales. Si j'ai un succès personnel, c'est bien celui d'avoir défendu et maintenu cette position. Le financement est généralement attribué de façon très ciblée par les bailleurs de fonds. Notre financement a été difficile à consolider et demeure quand même fragile mais nous sommes restés fidèles à notre engagement de soutenir et améliorer la qualité de vie des familles et des individus qui les composent. Il est très important que chacun s'y reconnaisse : une femme qui arrive à la Maison des Familles peut arriver avec son statut de mère, mais un autre jour peut venir avec son statut de femme, et encore un autre jour avec son statut d'enfant. Tout cela permet d'accompagner les individus et les familles dans leur réalité. Il est important de maintenir la souplesse et la constance dans l'intervention.

Nos objectifs sont de valoriser, soutenir et outiller. Vous voyez ces femmes assises autour d'une table, c'est le comité d'accueil, ce sont des bénévoles qui accueillent, écoutent les gens et répondent au téléphone. Chaque personne est accueillie par ces charmantes dames qui viennent faire des demi-journées de bénévolat par semaine. Soutenir les personnes dans toutes les sphères de leur vie dont je viens de vous parler. Le rôle parental a grand besoin de valorisation et de soutien. Outiller par différents services et différentes activités.

Voici l'énumération de tous les services et les activités de notre organisme :

Le service de l'accueil et d'écoute, une halte répit, une joujou-thèque et du matériel sportif. Tout est en fonction de favoriser les moments en famille. Alors grâce à un grand magasin de chez nous avons reçu une multitude de matériels

sportifs afin de favoriser l'exercice. Aujourd'hui 2 juin pour s'unir à nous, les familles se réunissent pour jouer au base-ball. Une joujouthèque : nous faisons des prêts de jeux, des jeux éducatifs, des jeux de société, pour que les familles puissent passer du temps ensemble. Le jardin d'enfants sert aussi pour que les papas et les mamans puissent participer à des activités pendant que la Mère Michelle s'occupe des enfants d'une façon exceptionnelle. Les activités du jardin d'enfants sont basées sur l'éveil à la lecture et l'écriture. Il y a aussi des activités parents-enfants 0-6 ans, 6-12 ans. Des activités familiales, les cuisines collectives, des thématiques, de la formation, des conférences, des cafés-rencontres pour parents d'adolescents, des groupes de femmes et des groupes d'hommes.

Nous allons avoir un projet très intéressant : « Famille en santé... Famille en équilibre ». Ce sont des activités sportives parents-enfants 6-12 ans et les parents pourront suivre des ateliers appelés « le parent entraîneur » visant à travailler notamment les attitudes parentales ; pendant que les parents feront ces ateliers, les enfants feront l'école du cirque et ils feront l'apprentissage de l'équilibre, ils apprendront à jongler pendant que les parents essaieront de trouver l'équilibre et essaieront de jongler avec toute leur réalité de parents. Je trouve ce projet extraordinaire pour les familles.

La Maison des Familles est bien implantée dans son milieu, nous avons la reconnaissance de tous les réseaux : la santé, l'éducation, la municipalité et le milieu économique. Nous travaillons présentement avec un comité à développer une initiative « Politiques Familiales Municipales ». Elle devrait entrer en vigueur en 2008.

Nous avons gagné deux prix importants : en 2001 le Prix Hommage Bénévolat Québec, pour souligner toute l'implication du bénévolat dans notre organisme, considérant que depuis notre fondation nous avons maintenu une équipe de 65 bénévoles. Dans cette équipe formidable nous avons des personnes qui ont de grandes qualités et de grands talents, mais

surtout de grandes qualités du cœur. Ils participent ardemment à bonifier le travail de la Maison des Familles et rendre notre mission possible. Nous avons reçu aussi un autre prix : Réalisation bénévole de l'année en 2004 au niveau municipal.

Nous pouvons dire que nous sommes un symbole de stabilité en évolution avec notre monde ; notre avenir est d'être des gardiens et des porte-parole du bien-être des familles de notre milieu. Lorsque nous disons qu'il faut les écouter, il y a quelque chose de magistral là-dedans.

Comment arriver à demeurer fidèles à notre mission ?

En consultant régulièrement les familles et en développant d'avantage avec les partenaires notre milieu ?

Est-ce que la Maison des Familles c'est applicable ailleurs ?

J'en suis convaincue, parce que la famille est universelle, tout en respectant la culture de chacun. Offrir un lieu de rassemblement pour les familles dans son milieu signifie et confirme le sentiment d'appartenance à la « famille et sa valeur », il faut que cela devienne un symbole. On dit que la famille est la cellule la plus importante, il est donc incontournable de le démontrer et que de choisir le facteur temps pour valoriser, soutenir, outiller les familles, devient un gage pour l'avenir des familles et de l'être humain.

## Une illustration de Pierre Benoît

*Professeur d'italien au Saint-Rosaire de Sarcelles,  
membre de l'O.N.G. New Humanity (Focolari), secteur éducation*

Je voudrais d'abord remercier Marie-Clémentine et Hanny pour cette illustration qu'elles ont faite, de l'*oikos*, parce que ces informations sur l'éducation dans la famille dans deux pays différents, en Afrique et Amérique, est très intéressante. On voit vraiment qu'on est une grande famille. Je vais rester dans cette thématique de la fraternité universelle.

Gabriel Marcel écrit : « Entre amour et intelligence, il ne peut y avoir de divorce. Ce divorce ne se consomme que là où l'intelligence se [...] cérébralise [...]. L'intelligence et l'amour sont ce qu'il y a au monde de plus concret<sup>9</sup>. »

L'intelligence cérébralisée, c'est l'intelligence retranchée du réel. Hannah Arendt parle de l'intelligence de l'amour : « un cœur intelligent », dit-elle<sup>10</sup>.

Et Boris Cyrulnik, en écho : « L'intelligence n'est ni en vous ni en moi, mais **entre** nous. C'est-à-dire que si vous me trouvez intelligent, ce qui est possible, c'est que vous m'avez rendu intelligent »<sup>11</sup>.

Si ces deux réalités « les plus concrètes », que sont l'intelligence et l'amour, ne peuvent être vécues et comprises pleinement que dans l'**entre** deux, dans le **milieu** – entre deux personnes, deux religions, deux cultures, deux groupes ethniques – cela est une nouvelle très intéressante :

1. très intéressante **contre** les communautarismes, les rejets, les replis...

---

<sup>9</sup> *Les hommes contre l'humain* [1951], Philosophie européenne, Éditions Universitaires, 1991

<sup>10</sup> Citée par Bruno Mattéi, *La fraternité : une idée neuve* (en ligne : [pekea.org](http://pekea.org) page 3 – sur 10).

<sup>11</sup> Propos pris en note par une amie ayant assisté à une conférence-débat avec l'auteur de la citation.

2. très intéressante **pour** la mondialisation d'une culture de la rencontre et du don réciproque...

« *In medio stat virtus* » signifie, certes, que le bien commun se situe loin des extrêmes. Mais, davantage encore, qu'on le trouve dans la rencontre, dans l'espace qui est *au milieu, entre* les différences. Chacun se met à découvert, chacun sort de son espace familier pour entrer dans cet espace commun possible, car il peut devenir celui de la découverte et de l'échange, de la communication des différences comprises comme des richesses complémentaires.

Des quatre axes du développement durable (la diversité culturelle, l'économie, l'environnement et la préoccupation sociale), je vais donc privilégier : **la diversité culturelle** et **la préoccupation sociale**.

Une grand figure prophétique de notre temps, Chiara Lubich, se basant sur le dénominateur commun à toutes les grandes traditions culturelles du monde, la Règle d'Or (« Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te soit fait » et : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te soit fait ») a eu l'idée de réhabiliter un amour concret dans les relations sociales. On sait que la grande culture, la vraie, a la capacité, dans le même temps, de nourrir la créativité intellectuelle des « élites » **et** de se laisser approprier par les personnes les plus simples... les petits... Cette personne a donc eu l'idée, lors d'un récent Congrès de tout jeunes enfants en Amérique latine, de leur donner une « technique » pour aimer « l'autre homme » (comme dirait Lévinas), le « différent », de façon concrète et qui aboutisse à la rencontre et au vivre ensemble. Ces six points se sont transformés en un jeu de dé : le « dé de l'amour ». Ne faut-il pas mettre sa vie en jeu pour rencontrer l'autre ? Voici ce qui est inscrit sur chacune de ses faces... et quelques illustrations :

1 - **AIMER TOUT LE MONDE** sans distinctions ni discriminations, c'est accueillir la **diversité culturelle**.

**Nantes** : animateur d'un groupe *Éducation* de l'O.N.G. *Humanité Nouvelle*, je vous rapporte l'expérience de Catherine, professeur des écoles à Nantes. Une élève handicapée fait sa rentrée en CP. Catherine décide donc de préparer ses programmes de façon à ce que Sybille puisse toujours faire tout ce que les autres font. Par exemple les parcours de motricité réduits ou simplifiés mais toujours à égalité avec les autres. Très vite, les enfants eux-mêmes ont pris non seulement l'habitude mais le plaisir d'associer leur camarade à leurs jeux, leurs fêtes, leurs activités... jusqu'au jour de la sortie : « visite d'une ferme ». La maîtresse, cette fois, a pensé que les difficultés techniques d'organisation impliquaient de ne pas emmener Sybille. Quand elle explique à la classe pourquoi, les élèves s'insurgent : « non ! Il faut absolument qu'elle passe cette journée avec nous ». Et d'insister tant et si bien qu'ensemble ils ont mobilisé leur entourage pour que la sortie se fasse, elle aussi, tous ensemble. Tout le monde s'y est mis, et cela a été pour tous une journée inoubliable.

**2 - AIMER EN PREMIER** : sans attendre que l'autre commence l'aventure de la fraternité. En donnant avant de recevoir. Faire le premier pas dans cet *entre* deux, dont on parlait, constitue une approche immédiate de la **diversité culturelle** qui crée du **lien social**.

**3 - POSER SUR L'AUTRE UN REGARD POSITIF** : on ne peut s'enrichir de la diversité que si l'on pense, sincèrement, que l'autre a une vraie richesse, même si elle se cache peut-être parfois derrière une apparence déconcertante.

**Brésil** : Elaine a 5 ans. Son école est loin. Sao Paulo est une ville dangereuse. Carlos, un collègue et ami de son papa, rend donc le service de l'y conduire. Mais il a l'habitude de se mettre en colère, surtout au volant... Un jour Elaine lui demande : « Tu sais ce que c'est qu'un acte d'amour ? » « Non ?! Qu'est-ce que ça veut dire ? » « Ça veut dire qu'on essaye de faire aux autres ce qu'on aimerait qu'on nous fasse ». Carlos reste sérieux et pensif et continue à conduire. Quelques

jours après, les collègues parlent de Carlos : « Comment a-t-il fait pour devenir un homme calme ? ». Le papa répond : « Demandez-le à ma fille. Quelquefois on apprend beaucoup de choses des enfants ».

**4 - SE FAIRE UN AVEC L'AUTRE, COM-PRENDRE (prendre avec soi, en soi) SA RICHESSE, SA FACON DE PENSER** : avoir la capacité de *s'identifier* à l'autre dans sa différence, ne permet-il pas de remplacer le problème de l'*identité* affirmée **contre** l'autre (communautarismes, intolérances) par une *identité* affirmée **avec** l'autre, sur le registre de la complémentarité : générationnelle, religieuse, philosophique etc. ?

**Italie** : Dans la chambre d'hôpital où est soigné Stefano, il y a un homme qui se plaint toute la journée. « Tu aimerais bien t'en aller d'ici, n'est-ce pas ? » lui demande Stefano. « Et comment ! C'est la seconde fois que je suis hospitalisé ! ». « Ah, pour moi, c'est la quatrième, mais les médecins ont dit que je ne guérirai plus ». L'homme ne dit plus rien et paraît touché. Quelques jours plus tard, il dit au papa de Stefano : « Ce petit garçon a quelque chose de spécial. Il a toujours l'air heureux, il est gentil avec tous ceux qui sont autour de lui, et je vois que, quand il a mal, il essaye de ne pas se plaindre ». Le même soir, il téléphone à sa femme : « Et surtout, quand tu viendras, n'oublie pas d'apporter un cadeau pour Stefano ! ».

**5 - AIMER SON ENNEMI** : l'amour qui conduit à la fraternité universelle n'est pas un sentiment mais un acte posé.

**Dans mon école, à Sarcelles** : j'ai organisé un Forum sur la Fraternité. A cette occasion une autre Hélène, professeur des écoles, est tombée sur le livre : le dé de l'amour que, depuis, les enfants lancent chaque matin pour commencer la journée, après avoir partagé des faits vécus la veille. Kevin : « À la fête des voisins, j'ai ramené des cartes de Pokémon. Un voisin m'a volé une carte. Je lui ai dit qu'il pouvait la garder, et, ensuite, nous avons joué ensemble ».

*Esther* : « J'ai invité une fille que je n'aimais pas et j'ai joué à tous les jeux qu'elle aimait. Après, elle est devenue plus gentille avec moi ».

**6 - S'AIMER LES UNS LES AUTRES** : pour faire et refaire le tissu social, il est indispensable de vivre et d'aider à vivre la **réciprocité**. Si je sors de mon espace pour rencontrer l'autre il y a fort à parier que l'autre aussi tendra à sortir de son espace pour me rencontrer. C'est alors que la fraternité est effective. Car l'homme est un « animal social » et il se réalise dans la relation et l'échange : don réciproque. En ce sens, un écrivain a pu écrire que « l'homme est une âme sociale<sup>12</sup> ». La fraternité donne une âme à la société.

Que dire de ces quelques expériences choisies parmi des milliers vécues chaque jour sur les cinq continents ? Personnellement, chaque fois que j'entre dans cette classe de CE2 de mon école, je m'arrête devant la porte pour me préparer à être à la hauteur de ces enfants... Au fond, culturellement, la face négative de la mondialisation c'est l'uniformisation des individus repliés sur leur *ego* de consommateurs dans une culture de l'*avoir* et du *prendre*.

Les six points de cet « **art d'aimer** » constituent une possibilité, adaptée même au tout petit, de mettre sa vie en jeu et de contribuer à créer une culture de l'*être* et du *donner*. Car l'homme est, fondamentalement, fait pour donner et se donner, et, dans le même temps, recevoir et se recevoir de l'autre.

Là est le développement durable d'un humanisme. « L'humanisme de l'autre homme », l'humanisme de la fraternité.

---

<sup>12</sup> Igino GIORDANI, *Religione e popolo*, Coletti, Rome, 1946, page 49 : « Naturellement, l'homme est un animal social ; surnaturellement [...] il est une âme sociale : il apporte une âme à la société. D'un système où l'on échange des richesses, cette dernière devient, grâce à lui, un organisme où circulent des principes divins... »

## **Conclusion de Jean-Marie Andrès**

Je crois que Jacques Arènes nous a enseigné des choses très importantes, parmi lesquelles celle que pour avoir une autorité il faut être légitime.

Je me présente donc très rapidement pour être un peu légitime et avoir un peu d'autorité. Je suis vice-président des AFC, fédération des familles catholiques en France. Evidemment toutes ces problématiques sur le développement durable ou l'éducation dans ce contexte, nous les incarnons en France auprès des familles catholiques et c'est à ce titre-là que je me permet une conclusion, mais d'abord pour moi-même : dans le fond la seule manière d'être légitime c'est déjà voir quelles conclusions on peut tirer pour soi et pour son mouvement.

Le premier constat qui me semble très important, et je partirai de là, c'est la liste des défis dans leur nouveauté. Dans ces défis, un certain nombre sont des défis de contexte et il est important de les comprendre, car on doit pouvoir approfondir tous ces défis de contexte. J' ai noté les défis de mondialisation et les défis économiques d'un côté, et d'autre part ce fameux défi, pour reprendre les mots de Jacques Arènes, de la bascule d'une organisation très fréquemment post-figurative à une organisation et un travail configuratif.

Ce sont deux familles de défis très importantes car, qu'on le veuille ou non cela entraîne des mélanges culturels, une très grande mobilité des populations, donc une organisation physique de la vie des familles qu'il faut connaître si l'on veut la reconnaître et en tenir compte. Par ailleurs, cette dimension configurative est importante parce que cela veut dire, que dans la façon de travailler avec l'autre ou la façon de travailler au sein d'une famille, il faut intégrer le fait que simplement la proposition de valeur habituelle n'est plus suffisante. Aujourd'hui on vit des réalités auxquelles il faut trouver des réponses pas simplement en disant : ce sont les vieux modèles d'antan qui vont s'appliquer, mais bien que ces réponses il faut les construire et aussi assumer ce que l'on a

hérité, mais d'une façon parfois différente, car ce qui est en jeu, c'est que nous nous construisons en construisant les nouvelles générations ou les familles en difficulté.

C'est ainsi qu'il convient d'accueillir le mot de Monseigneur Thivierge ce matin : « c'est dans les signes de notre temps que s'expriment les exigences de l'Esprit Saint ». Cela revient aussi à cette problématique, qui est que l'on doit assumer le passé, assumer les valeurs que l'on a reçues. Mais on ne doit pas les assumer comme étant des absolus à plaquer aux réalités actuelles, mais plutôt en discernant les exigences de l'Esprit Saint dans les familles qui sont offertes aujourd'hui, à notre action, à notre entourage.

On doit discerner comment annoncer un Evangile « à la fois immuable et toujours nouveau ». Le côté immuable est souvent celui qui ne nous échappe pas, le côté nouveau est toujours le plus dérangeant et le plus pénible. Comme en témoigne la Maison des Familles au Québec, la différence perturbe beaucoup ! C'est un point très important : il nous faut accueillir les familles telles qu'elles sont aujourd'hui, il nous faut les aider. Pour cela nous devons les regarder avec beaucoup d'amitié, les aider à régler leurs problèmes avec toutes les exigences que cela comporte.

Le deuxième grand défi qu'il faut identifier est à mon avis celui de l'harmonie à retrouver dans le rapport à soi. Ce matin il a été identifié et décrit à travers un certain nombre de manifestations :

on l'a vu dans le rapport à la science, la science qui est instrumentalisée dans le fond par l'homme de manière à pouvoir reprendre possession et reprendre l'initiative par rapport à lui-même, cela prouve bien que l'être humain a besoin d'une certaine façon de s'affirmer et d'affirmer une certaine indépendance ;

dans le rapport au droit, on vu que le droit a donné la pré-éminence à l'autonomie de décision individuelle, indépen-

damment je dirais d'une vision née d'une vérité ou d'une nature ;

on l'a vu également dans la difficulté qu'a exposée le Professeur Pérez Testor y compris dans la vie de couple, où la venue de l'enfant vient perturber ce couple, en particulier le rapport à soi dans le couple avec des phénomènes d'éviction ou de changement dans la vie ;

et on a vu les difficultés à trouver un rapport équilibré à soi, dans le vivre l'égalité dans les différences. On vient d'évoquer le sujet de l'homosexualité qui est une manifestation extrêmement précise et concrète de cet inconfort fondamental et très réel qu'ont certaines personnes à vivre à l'autre et à soi-même. C'est quelque chose à approfondir, parce que si les exposés de ce matin peuvent nous donner l'impression d'une problématique extrêmement abstraite, Jacques Arènes a donné cet après-midi sur le sujet des éclairages extrêmement pratiques ; je crois que pour être capables et féconds il faut en avoir une perception extrêmement concrète et, comme disent les anglo-saxons, « extensive ».

Dernier point qui me semble tout à fait majeur, et je reviens à ces propos de Jacques Arènes qui m'ont beaucoup frappé : comment s'occuper un peu et un peu plus du père ?

Nous savons tous, au travers de nos actions, combien il est difficile d'accompagner les hommes, il faut y passer beaucoup de temps et en tout cas ne pas se contenter d'aider la mère, ce qui est parfois plus facile. Je suis très confiant dans la créativité des uns et des autres et dans le même Esprit Saint on trouvera des choses, mais il faut quand même se poser cette importante question.

L'autre point sur lequel Jacques Arènes nous a beaucoup éclairés d'un point de vue théorique et que vos témoignages ont éclairés de façon très pratique, c'est cette extraordinaire efficacité du travail par le milieu dans lequel se trouvent les personnes. Jacques Arènes a eu ce mot extraordinaire de l'*oikos*,

que j'ose à peine employer, mais qui je crois doit beaucoup alimenter nos réflexions sur comment agir pour aider l'autre, en particulier pour passer de quelque chose de proposé, d'enseigné, de diffusé, à quelque chose d'un peu plus dans l'échelle du « vécu ensemble », « identifié ensemble », dans un processus d'autoconstruction, notamment dans un contexte où précisément on vit des réalités qui n'ont pas nécessairement été déjà vécues : les effets migratoires, le mélange des cultures, pour ne citer que ceux-là, sont des données extraordinairement nouvelles.

Cela éclaire d'une façon intéressante le fait que d'un point de vue général, dans l'aide à la famille, les rôles du politique, le rôle des ONG, le rôle des familles et des individus, se rééquilibrent d'une nouvelle façon. Si Xavier Lacroix regrettait ce matin avec des mots parfois durs l'hypocrisie des politiques, je ferais aux politiques l'amitié de leur reconnaître le fait, qu'aujourd'hui il est devenu un peu difficile pour un politique d'aider les gens : car on n'attend plus de la loi des repères. Dans le fond c'est tant mieux parce que je crois qu'on passe progressivement d'une culture d'obéissance un peu servile (je suis bon parce que la loi me le demande) à une culture où on va peut-être soi même construire ce qui est bon par adhésion. Je pense que dans le plan de Dieu ce n'est pas absurde : on va passer d'une certaine façon d'esclave à homme libre, on va vraiment devenir fils dans la Création, accepter de l'assumer non pas parce que les lois sont ainsi faites mais parce qu'on a trouvé que c'était bien. Le politique, du coup, va certainement s'effacer. J'aurais pourtant une petite exigence envers lui et à l'égard de l'UNESCO notamment, c'est que le rôle du politique sera quand même de favoriser que chaque individu, chaque famille, s'approprie et développe sa conscience morale, la fameuse « leis naturalis » telle que l'évoque Benoît XVI ; mais par contre puisque le politique va s'effacer un peu, cela veut dire que les associations, les familles, le travail de proximité eux vont devoir se développer, pas nécessairement dans le sens d'une parole docte que l'on va donner à

son voisin, ce qui à mon avis n'est plus supportable, puisque précisément ce voisin, cette famille souffrante le cas échéant, a malgré tout une revendication très forte dans son autonomie, sa liberté et son intelligence propre, mais dans un travail qui va être énormément le témoignage, la tentative répétée et confiante de la mise en équilibre dans nos propres vies de ce que nous enseignons, ce témoignage qui comporte également le fait qu'on témoigne de vies également blessées. On l' a bien vu avec la Maison des Familles, ce sont des gens ayant leurs propres souffrances et leurs propres difficultés qui vont aider d'autres personnes qui ont également leurs souffrances.

Au lieu de donner des modèles très théoriques et très beaux mais qui en réalité laissent sceptiques, il faudra offrir une entraide et un témoignage extrêmement convaincants parce qu'il y a à la fois, d'un côté cette tentative permanente d'être cohérent et en même temps, cette reconnaissance de la difficulté qu'on a soi-même à le vivre.

C'est d'une certaine manière la seule façon de rendre crédible cette aspiration à vivre la nature telle que Dieu l'a créée mais dont nous savons qu'elle n'est pas si facilement accessible.